

Erreurs de Jugement

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

1

Trois appels inconnus s'affichent sur son portable. Alice a pour habitude de ne jamais décrocher, les gens n'ont qu'à laisser un message surtout si c'est urgent. Depuis qu'elle s'est fait pirater son compte, elle est devenue méfiante.

En sortant de la pharmacie, cinq messages apparaissent, l'inconnu, sa greffière et Enzo. Elle attend d'être chez elle pour les écouter car le bruit des voitures sur les pavés l'empêche de les capter. Dans son appartement situé dans le 9ème arrondissement de Paris, au-dessus de sa tête elle entend le son du piano du fils de son voisin du 4ème étage qui, depuis des mois massacre la Sonate No. 16 in C major de Mozart. Elle allume une cigarette, s'assied sur un fauteuil du salon recouvert d'un tissu à losanges. Elle écoute le premier.

—Bonjour, vous êtes Madame Labruyère, c'est l'hôpital Henri Mondor.
Monsieur Thomas Kowalski a eu un accident, le Samu l'a transporté chez nous. Dans son portefeuille j'ai trouvé votre carte de visite. Je vous ai appelé plusieurs fois. Merci de me joindre, au numéro qui s'affiche je suis,
Christine, du Service des Urgences.

Alice, glacée n'a pas tout compris, elle réentend une seconde puis une troisième fois, la voix calme de l'infirmière puis sursaute au prononcé du nom Thomas Kowalski, puis des mots, accident, hôpital...

Quelques mois plus tôt dans son appartement, une tasse de café à la main, elle pénètre dans son bureau, une petite pièce rassurante, toute biscornue, badigeonnée de blanc, avec au fond, un mur bleu de Prusse. Une longue table en pin blond ornée d'un bouquet d'anémones un peu fanées, où patientent dans un beau fouillis, des stylos à billes souvenirs d'hôtels lointains, quelques carnets griffonnés, des post-it superposés, et une pile de dossiers enserrés dans des cotes cartonnées rouges à l'exception de trois ou quatre qui sommeillent encore sur un tapis de coco usé.

Ses yeux trébuchent sur sa bibliothèque, Camus dévore un livre de cuisine, Victor Hugo lorgne sur Virginie Despentes, Colette médite avec Jon Kabatz-Zinn, Sartre louche sur Tintin. Confortablement installée dans son fauteuil, les lunettes sur le bout du nez, elle allume sa troisième cigarette, jette un regard étonné sur ses mains un peu tavelées et attaque un gros dossier de divorce afin de rendre à huitaine un arrêt motivé, très attendu par les avocats. Les parties ont bataillé ferme pour obtenir chacune la résidence d'Adam et d'Eden, jumeaux âgés de dix ans.

À l'instant même où elle se plonge dans une longue attestation, son portable vibre. Comme d'habitude, elle le cherche frénétiquement et derrière un monceau de feuilles qui cache son carnet en cuir fauve où sont emprisonnées ses citations favorites, elle met, enfin, la main dessus. Sur l'écran apparaît le visage souriant de Philippa, sa grande amie depuis l'adolescence, une jolie femme, blonde cendrée toujours hâlée, des dents très blanches, des ongles bombés manucurés, la silhouette élancée, le rire citadin.

— Ton anniversaire approche ... N'oublie pas qu'on fait la fête chez toi. Tu sais que nous adorons tous tes belons. L'hiver à Paris, c'est bon, une grande bouffée iodée !

— À cinquante ans passés, les fêtes d'anniversaire, c'est un peu ringard, non ? Je croule sous le travail, je n'ai pas trop envie, je n'ai pas le temps, c'est du

boulot. Autrefois, c'était Vincent, qui ouvrait les huîtres, maintenant c'est plus pareil... Et puis, vous picolez tous beaucoup trop.

— Oh, tu n'as pas le moral, toi !

— Pas vraiment. Le matin dans la glace, je ne me supporte plus. J'ai grossi, je me sens moche, sans éclat, ma peau devient flasque... Tu sais, j'ai beau me répéter plusieurs fois par jour — Il est poli d'être gai, cela ne fonctionne plus. Je n'ai plus la niaque. Rédiger à la chaîne des arrêts, aller à l'audience, écouter toute la journée, des querelles conjugales, des plaidoiries interminables, souvent hors sujet, ras le bol. Mon ordinateur n'arrête pas de planter, ça me rend dingue. Une heure avant ton arrivée, une page entière a disparu, j'ai dû tout recommencer. Et avec Thomas, c'est très moyen, j'ai parfois l'impression d'être un meuble. Il semble toujours contrarié, réticent au moindre projet — Je n'ai pas le temps, rétorque-t-il, mais du temps il en a pour ses étudiants, ses colloques, pour écrire ses bouquins.

— Oh là là, tu es vraiment down ! Écoute, Alice, ma belle Alice, tu mélanges tout comme d'habitude l'important et les détails. Cela fait plus de onze ans que vous vivez ensemble. Après ton divorce tu n'as cessé de me dire qu'il te fallait dégoter un type cultivé, lettré, etc... Tu l'as. De quoi te plains-tu ? Tu nous as ramené un prof de philo, pétri de charme !

— Et alors ? Tu peux rigoler, ce n'est pas parce qu'il enseigne Spinoza à la fac qu'il me rend heureuse. Il n'y a pas que les échanges intellectuels qui font le sel de la vie.

— Heureuse de l'entendre, raille Philippa. Je te rappelle au passage que tu n'as cessé de chanter ses louanges, nous prenant pour des ploucs lorsque nous ignorions les travaux d'Engels. La vérité, c'est que tu es fatiguée, épuisée ... Bon, d'accord, ce n'est pas marrant de vieillir, on ne nous pince plus les fesses dans le métro et alors ... Secoue-toi, ma belle Alice ... Tu vas prendre rendez-

vous avec mon chirurgien. Tu te souviens certainement de cette vieille chanson de Juliette Gréco que nos parents écoutaient. C'est l'histoire d'une vieille femme hyper jalouse, mettant en garde une jeune beauté qui, dans quelques années, aura *la ride véloce, la pesante graisse, le menton avachi*. Je t'assure, se regarder avec un sourire bienveillant dans une glace, c'est la moitié du bonheur. En plus, tu veux que je te dise, nous sommes encore canon ! Alors tu te calmes. Thomas, tu arrêtes de le maudire, vous allez très bien ensemble, et puis tu le sais, tous les mecs sont égoïstes... Moi, toujours mariée, depuis trente ans, suis-je heureuse, non ? Oui ? Je ne me pose plus la question. Je compose, j'accommode la vérité j'ai renoncé à avoir des regrets, je trace sans trop m'interroger. J'en prends, j'en laisse...

— Ne t'inquiète pas, ça va passer, ma chère Philippa. C'est mon côté Capricorne, tu le sais bien, soupire-t-elle en laissant flotter son regard sur le désordre de sa bibliothèque.

Capricorne, Alice se reconnaît bien dans ce signe astral, celui de Simone de Beauvoir, de Marlène Dietrich et même de Jeanne d'Arc, des femmes fières, solides, fidèles, mélancoliques, parfois écorchées vives. Très tôt, elle a su qu'elle devrait faire alliance avec deux personnages : une femme décidée, chic, indépendante, libre, dont la réussite sociale suscitait l'admiration, voire l'envie et une petite fille fragile, assaillie de doutes, assoiffée de compliments et de protection.

Récemment, elle a découvert que son ascendant Vierge faisait d'elle une femme organisée, méthodique, avec une très grande clarté d'esprit. Son horoscope de la semaine s'achevait sur ces conseils : — Évitez d'être toujours sur la défensive, lâchez prise, soyez plus cool, même si vous êtes très ambitieuse, osez sortir des sentiers battus, détendez-vous un peu, personne ne vous veut du mal, n'ayez pas peur des imprévus.

— Tu sais, Philippa, tout me stresse en ce moment, boule au ventre, gorge serrée mais large sourire à l’audience...

— Écoute, je n’aime pas quand tu as le blues, j’apporte une bouteille de sancerre blanc, notre vin préféré, et on dîne ensemble, comme au bon vieux temps et ... Je vais te faire rire.

— Tu es adorable ! Une autre fois, il faut que je me bouge, Thomas est là ce soir, et j’ai tout juste trois heures pour finir de rédiger mon arrêt. Ne t’inquiète pas, il faut que je me secoue, que j’arrête de m’apitoyer sur moi-même. Tu es mignonne, rassure-toi, je n’ai pas encore touché le fond et suis encore vivante, prête à hurler de rire aux blagues de l’époque communiste : Staline est mort, qui va oser le lui dire ? Tchao, Bella.

Rivée à son bureau, Alice, des lunettes carrées bleu foncé cristal sur le nez, empoigne le sort des jumeaux Adam et Eden, confiés en première instance, en alternance, au père et à la mère. Cette dernière, une femme frêle au visage anguleux, encadrés par des cheveux ternes, a martelé d’une voix saccadée à l’audience, quinze jours plus tôt.

— Mon mari, cadre commercial dans une société allemande, vend des photocopieurs, il passe les trois quarts de son temps à voyager en Europe. Résultat, la semaine où il héberge mes fils, c’est leur grand-mère paternelle, atteinte d’un début de Parkinson, qui veille sur eux ou à défaut, la gardienne de son immeuble. Il est incapable de s’occuper des enfants.

— Vous voudriez qu’il leur consacre plus de temps ? avait reformulé Alice.

Dans un long soupir, la mère, maussade, avait rétorqué, qu’elle seule, était à même de les élever. Du haut de son estrade, Alice n’avait pas bronché, mais avait traduit dans un jeu de mots, certes, douteux, que les enfants venaient de quitter le jardin des Délices...

À son tour le père s'était approché de la barre, silhouette massive, visage poupin couvert de sueur, lèvres serrées. Avec une lenteur calculée, il avait assuré que son organisation fonctionnait de façon impeccable, que ses fils vivaient bien l'alternance, que son ex-femme était au chômage dans l'unique dessein de vivre sur la contribution alimentaire qu'il devrait nécessairement verser si les jumeaux habitaient définitivement chez elle. Elle avait écouté poliment son récit.

Alice relit les conclusions de chacune des parties afin de bien motiver sa décision. Vivotant avec de maigres allocations depuis deux ans, la mère ne produit aucune recherche d'emploi, alors qu'à l'audience, elle n'a cessé de clamer le contraire. Dès le début de la procédure, Adam et Eden ont écrit au juge aux Affaires familiales pour dire qu'ils voulaient passer une semaine sur deux avec chacun de leurs parents, dont les domiciles sont très proches, mais la mère, désapprouvant la résidence alternée, a interjeté appel.

Alice se penche sur les photos. Deux gamins adorables, facétieux jouent avec un chien qu'ils arrosent avec un jet d'eau... Elle examine avec soin les attestations de part et d'autre. Certes, le père est moins présent que la mère, mais les témoignages le décrivent comme très aimant. Bouleverser le rythme des garçons risquerait de les perturber davantage, songe Alice, en frémissant. Et si c'étaient les miens ? Elle a souvent pensé qu'elle n'aurait pas été capable d'élever un enfant, de lui prodiguer un amour inconditionnel. Elle se serait montrée sévère, intransigente, voulant qu'il soit dans l'excellence à tout prix, comme sa mère l'avait toujours exigé d'elle.

Il faut qu'elle choisisse des arguments pertinents, concrets, qu'elle ne se contente pas de rappeler pour fixer la résidence des gamins le sempiternel critère de l'intérêt de l'enfant. Afin de ne pas blesser la mère, convaincue de la supériorité de ses aptitudes, Alice rédige un paragraphe mentionnant qu'aucun élément n'autorise la Cour à douter de l'attachement de la maman à ses enfants.

Puis elle tape sur son ordinateur l'arrêt qui ordonne une médiation familiale destinée à apaiser les tensions et maintient la résidence alternée. Elle relit la décision, corrige quelques fautes et songe qu'il est bien révolu, le temps où Rousseau reniait ses enfants...

Dossier bouclé, avec l'espoir que la médiation mette un terme au combat, mais hélas, rien n'est moins sûr. — Pourvu que la mère ne fasse pas tout capoter, pense-t-elle en éteignant son lampadaire dont l'ampoule changée hier vient juste de claquer.

Déjà vingt heures trente. Elle file dans la salle de bains, passe du blush sur ses pommettes, et au moment où elle estompe avec de l'anticerne les creux sous ses yeux caramel, elle entend la clé dans la serrure.

— Bonsoir, dit-il en lui posant un rapide baiser sur le front. Thomas, souriant, enjoué, va s'asseoir sur le canapé du salon et sort de sa sacoche un ouvrage de Ferenczi. Tu sais, c'est passionnant. Il permet de mieux comprendre les positions des uns et des autres. Contrairement à Ferenczi, Freud reste toujours très pessimiste quant à une fin heureuse de la cure analytique, et Lacan prône que les patients ne doivent pas être rassurés par le respect d'un protocole quasi immuable, mais surpris par l'arrêt brutal de la séance.

Bien entendu, il ne propose pas de l'aider pour le dîner. Alice met le couvert, enfourne deux plats surgelés dans le micro-ondes puis sort une bouteille de chablis qu'elle apporte au salon. Tandis qu'elle ouvre et referme bruyamment les tiroirs du placard à la recherche d'un tirebouchon, Thomas roucoule au téléphone, vraisemblablement avec l'une de ses étudiantes. En retournant chercher les pâtes à la carbonara, elle dresse l'oreille, capte quelques bribes :

— Vous êtes formidable, adooooorable, je vous embrasse, merci, à demain... Bonne nuit, je vous embrasse, Laura. Allo, oui je vous disais, bonne nuit.

— À table ! claironne-t-elle, pour le contraindre à raccrocher.

Thomas lui fait OK entre le pouce et l'index puis, lui tourne le dos pour continuer à pérorer. Enfin il a terminé. Alice a qu'il n'a pas vieilli, silhouette toujours élancée, minceur chic.

— Tu sais, lâche-t-il à table en s'asseyant avec la mine réjouie du winner, mes étudiants font de superbes recherches pour mon prochain livre. Sans Laura, je ne sais pas si j'aurais le courage de le terminer. Passe-moi le sel. Y'a plus de pain à la cuisine ? Tu as regardé le débat à la télé, hier soir ? C'est terrible, ces politiciens accrochés à leur hochet, à l'amour du pouvoir, ils évoquent à tout bout de champ les Droits de l'homme mais pratiquent sans arrêt l'enfumage démagogique, sans réelle volonté de lutter contre les discriminations ...

— Non, j'avais plusieurs arrêts à rédiger, dont un cas difficile. Tous ces enfants écartelés entre leurs parents me broient le cœur, rétorque Alice, passablement énervée. Je dois auditionner une petite Mathilde qui...

— Tu en as une vision forcément limitée, puisque tu n'as pas d'enfant. Avec mon ex-femme, Ombeline, nous avons eu l'intelligence de diligenter un consentement mutuel pour le bien-être de nos fils. J'ai refusé de batailler pour avoir leur garde, même si Carl et Grégory auraient voulu, j'en suis sûr, vivre toute une semaine avec moi. Au fait, mais je te l'ai déjà dit, n'est-ce pas ? Je ne vais pas pouvoir venir chez toi ce week-end, ni le suivant, car nous devons terminer, mes étudiants et moi, la préparation d'un colloque au Château de Cerisy. Une brochette de doctorants va débattre sur un concept de Malraux repris par Gilles Deleuze : « L'art est la seule chose qui résiste à la mort. »

Alice se sent de plus en plus nerveuse, ses yeux la piquent, ses reproches s'accumulent dans son ventre. Il ne lui avait pas parlé de ce colloque. Elle en est certaine. Elle allume une cigarette et remplit leurs verres de chablis. Quand ce n'est pas Laura, c'est Deleuze qui lui pique son homme. Elle ne se rappelle pas avoir lu le moindre bouquin du philosophe. Vaguement elle a dû feuilleter son abécédaire, sans en avoir retenu un seul mot. À coup sûr, Thomas va lui

en parler tout au long de la soirée, et les jours suivants. Mentalement elle ajoute un nouveau pensum sur la liste de ses priorités : dans les jours qui viennent, il faut qu'elle réussisse à caser Deleuze entre les courses au supermarché, son rendez-vous chez le coiffeur, ses audiences...

— Tu aurais pu me prévenir avant ce soir, lance-t-elle en se servant un autre verre, après avoir croisé, puis, décroisé nerveusement ses jambes sous la table.

— Tu n'écoutes pas, Alice. Je t'ai déjà dit que je serais pris ce mois-ci, mais seuls tes dossiers comptent...et tu ne m'écoutes pas...

Au bord de l'explosion, elle s'abstient de répondre, le regarde parler, parler de lui, de son moi, de sa névrose infantile répétée à l'âge adulte qui l'empêche d'avoir un projet commun avec elle. Combien de fois n'a-t-il pas proclamé le bonheur de vivre au jour le jour, les bienfaits de n'être attaché à aucun bien matériel, de vivre à l'hôtel comme Sartre et Simone de Beauvoir, d'être désormais libéré des devoirs paternels, de marcher seul sur une route de montagne, la mystique sauvage, Thoreau, etc...

N'y tenant plus, dans un élan furieux, Alice se lève de table et manque de renverser la bouteille à moitié vide déjà en déséquilibre au bord d'un set de table. Les mots s'enchainent — Fais attention dit-il, — Tu viens te coucher ? maugrée-t-elle.

— Pas tout de suite. J'ai reçu une avalanche de mails...Je dois y répondre.

Alice file se démaquiller. Plus de coton, et note « pharmacie » dans un coin de sa tête. Elle a très envie d'une dernière cigarette, mais ne supporte pas l'odeur du tabac dans sa chambre, alors elle se glisse sous la couette.

— Je suis harassée, lance-t-elle par la porte restée ouverte, j'ai une dure journée demain, il faut absolument que je dorme.

Quelques instants plus tard, sans bruit Thomas, dépose un baiser furtif sur sa bouche. Alice fait semblant de s'être assoupie. Son cœur bat douloureusement. Il ne remarque pas ses yeux embués, retourne au salon sur la pointe des pieds. Tourmentée, l'angoisse au ventre, elle se retient de sangloter. Elle voudrait extirper son chagrin, le dépecer, le réduire en lambeaux. Alors elle serre les dents, se verse un verre d'eau et avale un quart de somnifère. Thomas disparaît quand elle ouvre les yeux et réapparaît chaque fois qu'elle les ferme.

Le lendemain Alice émerge, un peu avant sept heures trente, le jour n'est pas encore levé. Stressée l'empreinte de ses dents est encore fichée douloureusement sur sa langue. Thomas dort paisiblement sur le ventre à ses côtés. Il doit rêver de Laura, ricane -t-elle, amère. Sans bruit, elle gagne la cuisine, dans l'évier traînent les assiettes sales qu'il n'a même pas rangées dans le lave-vaisselle. Elle se prépare un café, un jus détox. La colère la submerge, elle n'est pas sa bonne, pour qui se prend-il ? Les mains tremblantes, elle renverse sa tasse, le café se répand sur son peignoir, son pouls galope. En attendant qu'il se réveille, elle lui prépare des remarques assassines. *The show must go on...*

Cheveux ébouriffés, souriant, l'air en forme, Thomas la rejoint.

— J'ai bien dormi, et toi ? J'en suis sûre car tu as ronflé. Si on partait au Maroc une petite semaine, après mon colloque ? Mon bouquin a bien avancé, j'ai envie de soleil. Rabat, Essaouira ? Qu'en dis-tu ?

Rien ne s'oppose à ce qu'elle s'accorde une petite semaine de vacances, mais la mâchoire crispée, bouillonnante, elle dissèque chacune de ses paroles, ironise d'une voix stridente.

— C'est toujours quand tu veux, ou tu veux. Je ne dispose pas, moi, d'étudiantes jeunes et jolies pour rédiger mes jugements... Comme ta Laura !

— Qu'est ce qui se passe encore ? soupire-t-il, excédé, les yeux au ciel.

En une seconde, la voilà qui hurle, vocifère un monceau de reproches cruels jetés à la figure pêle-mêle, tel un sachet de riz éventré, les grains filent dans tous les coins à une cadence infernale. Les yeux ébahis de Thomas n'arrivent pas à suivre leur trajectoire, encore moins à les canaliser. Le regard hargneux, elle déballe tout, son absence de tendresse, son manque de projets, sa convivialité exquise réservée aux autres, le maintien du lien, ah, ce fameux lien, ce fameux tissu social Les mots crépitent, saccadés, jusqu'à ce qu'il l'attrape fermement par l'épaule.

— Ecoute, tu dérailles, Alice, tu me fatigues, je te propose de partir au soleil et tu me réponds par une nouvelle scène, je ne sais plus quoi dire... Il faut faire un break, on se déchire, j'ai besoin de paix.

Le tout est asséné sur un ton désarmant, faussement étonné, comme s'il s'était déjà préparé à cet échange.

— Et moi, éructe-t-elle, en rabaissant ses lunettes pour le fixer par-dessus ses verres, j'ai besoin d'amour. Tu connais l'amour avec un grand A ? Les câlins, les attentions, le sexe, tu connais ? Apparemment ce n'est pas moi qui en profite. A cet instant, elle a très envie de balancer les tasses à café, les jus de fruit à moitié bus.

Thomas darde sur elle un regard désapprobateur. Son seul désir est de fuir, la fuir, ses excès sont détestables, toxiques. Il ne veut pas discuter. Hagarde elle sait très bien qu'elle l'exaspère, alors elle en rajoute, mais toute seule, car, le visage marmoréen, il a déjà filé dans la salle de bains.

Il n'y a qu'au cinéma que l'héroïne, sculptée dans un fourreau de satin noir, est magnifique lorsqu'elle se déchaîne contre son homme, à l'instant où dans la scène finale du baiser torride et des caresses sensuelles, elle le chevauche sur le fauteuil du salon ...

Alice veut entendre : —je t'aime, mais ces mots, bannis de la bouche de Thomas, appartiennent à une langue étrangère qu'il n'a jamais voulu apprendre. Il ne croit plus à l'amour. Elle lave sa tasse, une chanson lui trotte dans la tête : « Ne la laisse pas tomber, elle est si fragile/ Être une femme libérée, tu sais ce n'est pas si facile... »

De son côté, il aimerait surement lui rappeler une phrase des *Fragments du discours amoureux* de Roland Barthes : — Dès qu'on le dit, ça cesse d'être vrai ... Oui mais Alice, elle s'en fiche.

Elle n'ignore pas que dans — Je t'aime, la connotation du futur, — je t'aimerai toujours, est présente, c'est pourquoi il ne prononcera jamais ces mots. Alors, peut-être, pourrait-il lui susurrer : — Je tiens à toi, tu es importante pour moi ? Mais non, Thomas privilégie l'intellect, ses émotions sont cadénassées, il verrouille désormais tout élan de tendresse, leurs gestes familiers sont vides, il l'enlace de moins en moins.

Dans la salle de bains, il s'habille rapidement, avec soin, pendant qu'Alice, hystérique, essaie d'enlever, sans le moindre effet, les auréoles de café sur son peignoir blanc. Il ne l'embrasse pas, ne la regarde même pas, il la plante là et s'évapore. Elle guette le claquement violent de la porte d'entrée et ne perçoit que l'écho feutré d'un bruit normal, normal, puisque Thomas reste toujours dans l'hyper contrôle. Il part sans même dire un au revoir de pure forme.

— C'est vrai, folcoche irascible, je ne supporte rien, je ne supporte plus sa voix, sa manière de s'admirer dans les miroirs.

Elle a déversé sa colère, le silence est lugubre, tout bascule, tout dégringole. « La magie a disparu » écrit Philippe Roth dans un roman dont le titre lui échappe. Les battements de son cœur s'accélèrent avec une sensation sourde d'amour défait. Le malaise vagal monte, la sueur, l'étau dans la poitrine, le trou noir, comme d'habitude, elle contrôle la syncope cette fois, de justesse.

Elle court chercher son smartphone, guette un texto, des regrets, des excuses... Rien. Nada.

Quelle heure est-il ? Il faut qu'elle se dépêche, elle va arriver en retard à Saint Denis. Comme tous les troisièmes jeudis de chaque mois, son après-midi est consacrée à prodiguer des conseils à des femmes battues. Une heure avant, elle participe à une réunion informelle avec les représentants de l'association Solidarité Femmes Battues, des avocats, des assistantes sociales...

Essoufflée elle arrive au local de la permanence où une foule compacte de mères et d'enfants attendent, patients et résignés, une solution éventuelle à leur désespoir. Elle écoute attentivement ces femmes humiliées, cabossées, sans un sou, la peur au ventre à l'idée de se retrouver face à la violence. La permanence est censée s'achever à dix-huit heures mais c'est difficile d'interrompre Malika, une belle jeune beure de dix-sept ans, cognée par le père de ses deux enfants. Alice tente de la convaincre de déposer plainte, et voudrait en urgence lui obtenir une place en foyer. Elle n'ignore pas que Malika, comme beaucoup d'autres, acceptera à nouveau le mensonge, reviendra auprès de son concubin, parfois six à huit fois de suite, mais elle sait qu'il faut respecter ses choix, que la femme battue apprend chaque fois à se détacher un peu plus de son agresseur.

Côté Thomas, total silence. En quittant Saint-Denis, si le trafic du RER n'est pas perturbé, peut être réussira-t-elle à se glisser dans le dernier cours de stretching ? Chasser les tensions musculaires, les douleurs de son dos, les mauvaises ruminations de son esprit, respirer, souffler, elle en a vraiment besoin.

De retour chez elle, comme dans les mauvais rêves, les portes, les fenêtres, le canapé, le fauteuil à tissu à losanges sont toujours à la même place, elle part se réfugier dans son bureau. Elle hésite, le relancer ? Ce n'est pas à elle de faire le premier pas, pourtant une vague culpabilité l'étreint et, en même temps, la

peur du conflit risque de pousser Thomas à prendre du champ. C'est sûr, lui s'en sortira mieux qu'elle. Pourquoi ne font-ils plus l'amour ? A-t-il une liaison ? Il ne la désire plus ? C'est de sa faute à elle, s'il n'est plus amoureux d'elle ? Peut-être ? Elle ouvre la fenêtre de son bureau, l'annonce d'une éventuelle rupture l'étouffe, onze années, passées aux oubliettes, piétinées, bazardées, c'est dingue ! Elle n'est pas prête à renoncer. Son divorce d'avec Vincent lui a laissé un goût amer, une tristesse inconsolée.

Au pain sec et à l'eau, punie comme une gamine... Dire que sa mère n'est plus là pour la prendre dans ses bras... Elle contemple le cactus qu'Enzo, le frère qu'elle n'a pas eu, lui a offert un jour où ils déambulaient le long du marché aux fleurs. Tel un moine, il vit silencieusement, ne réclame rien si ce n'est quelques minuscules gouttes d'eau sur une terre aride, il croît impassible, sans bruit, sans désir. Vais-je finir par lui ressembler ? s'interroge Alice, soudain très lasse, en glissant un doigt derrière ses lunettes pour se frotter un œil.

Dans le salon, assise sur le canapé gris, en face d'une paire de fauteuils en osier blanc pour donner un air de farniente à la pièce, elle chipote sur sa table basse un plat de riz cantonnais décongelé accompagné de deux verres de vin blanc. Puis en tailleur sur le tapis, elle croque une pomme, adossée à un mur, regarde distraitement le journal de BFM-TV, extirpe une cigarette de son paquet, gratte une allumette, ouvre sa tablette, jette un cil sur ses mails, scrute un signe de Thomas. Elle entend la voix pleine d'entrain de la présentatrice météo –comptez sur un temps frais, un ciel nuageux avec quelques éclaircies... Elle redoute qu'il lui fasse payer cher son réquisitoire, les hommes décampent vite lorsque les femmes de surcroît vieillissantes, deviennent des harpies ...

Il est 23 heures, elle tourne en rond, va prendre une douche. Lorsqu'elle en sort, dégoulinante, le miroir malgré la buée, lui renvoie un visage blafard, un corps un peu fripé avec quelques bourrelets à la taille. Sa frange est trop longue, elle la coupe maladroitement avec un ciseau à ongles. Devant la glace, elle

tourne la tête de chaque côté pour inspecter son profil. Elle ose un sourire, le rictus d'une femme paumée, oppressée apparaît. Inutile d'insister.

L'idée de se mettre au lit l'apaise. Étiquetée clinophile selon le langage des psychiatres, Alice adore cocooner sous un duvet, peu lui importe que Roland Barthes ait doctement affirmé « le lit c'est le meuble de l'irresponsabilité et la table, celui de la responsabilité » phrase pédante qu'elle a pourtant recopiée il y a des lustres dans son précieux calepin de cuir.

Elle se glisse sous la couette, parcourt quelques pages d'un roman, se rend compte qu'elle les a déjà lues. Elle pense à Thomas, que fait-il, où est-il ?

Vrai, triste, banal et féroce. Cruel de vivre l'abandon que l'autre vous impose au nom de son droit au bonheur brandi comme une pancarte de manif. Alice a vécu la capitulation de son ex-mari, qu'elle n'a pu sauver de la dépression. Taraudée, pitoyable, elle ignore sur qu'elle route cheminer, à droite se ressaisir, à gauche subir la solitude ?

L'histoire des couples l'a toujours fascinée, mais ras le bol aujourd'hui de lire pour la énième fois au travers des conclusions fleuves des avocats, leur rencontre, leur amour, leur désunion, avec leurs conséquences dévastatrices, parfois grotesques, souvent touchantes, le tout savamment décortiqué par une ribambelle de sociologues, de psychiatres, de philosophes spécialisés dans la famille. C'est son job, Présidente auprès de la Cour d'appel, mais elle est lasse de juger à la chaîne tous ces conjoints, de réparer leurs maux, qui se préoccupe des siens ? Qui prend soin d'elle ?

Monsieur Thomas Kowalski va la laisser tomber. Elle lui pourrit la vie. Il ne l'aime plus. L'a-t-il jamais aimée ? Peut-être, au début de leur rencontre – Arrête de ruminer, Alice, secoue-toi, chuchoterait la voix bienveillante de Philippa, Elle corne la page de son livre, retire ses lunettes, tasse ses oreillers et au moment où ses paupières se ferment, surgit la réunion en fin de semaine

entre magistrats au Palais de justice. Une note du Premier Président de la Cour d'appel leur enjoint de multiplier les vacations au pénal pour remplacer des collègues absents.

Ce n'est jamais facile d'échanger avec lui, le chef a le ton dédaigneux de l'homme pressé auquel les discussions font perdre son temps. Lui seul doit avoir le dernier mot. Tant pis cette fois-ci il n'a qu'à solliciter le ministère de la Justice pour que les magistrats qui pantouflent grassement sous des lambris dorés auprès du Directeur des Affaires Civiles et du Sceaux, mouillent leurs robes à l'audience et se substituent à leurs collègues défaillants.

Aucun sms de Thomas, il charrie. Oppressée, elle tourne, se retourne dans son lit, elle a froid, ramène sa couette, elle a chaud, la dégage d'un geste nerveux. Elle se lève pour chercher son tube de somnifères, sachant qu'il est vide puisqu'elle l'a jeté hier dans la poubelle de la salle de bains. Elle finit par s'endormir.

Durant l'été précédent, Agnès Renaud, épouse Leblanc, se dirige à pas lents vers le cabinet de maître Paul Dessertines, situé à côté du Palais de Justice de Sens. Mais qu'est-ce qui m'a pris de mettre mes escarpins neufs ? Soupire-t-elle en franchissant le seuil de la maison à colombages. — À tous les coups, je suis bonne pour des ampoules.

La veille, elle a minutieusement classé, égaré, retrouvé ses papiers : la plainte pour coups et blessures, les certificats médicaux, les mains courantes, les photos et enfin, son contrat de mariage.

Sa copine Céline lui a prodigué une foule de recommandations par téléphone :

— N'oublie pas de dire ... de demander... d'insister sur...

Arrivée à son rendez-vous avec un bon quart d'heure d'avance, Agnès est anxieuse, mais son esprit pratique enregistre les moindres détails. À l'accueil deux secrétaires siègent derrière un comptoir en demi-lune. L'une, debout, mastique bruyamment du chewing-gum et photocopie en râlant une montagne de documents. L'autre, assise, des écouteurs sur les oreilles, tape à une vitesse vertigineuse en marmonnant : — Le boss est incapable de faire court. À tout bout de champ, elle lève une main de son clavier pour décrocher le téléphone qui n'arrête pas de sonner.

Céline a seriné à Agnès que maître Dessertines était le spécialiste du divorce du barreau de Sens et qu'il jouissait d'une excellente réputation. Elle a précisé qu'il avait obtenu une très confortable prestation compensatoire pour sa mère, ainsi que pour la directrice du collège où elle enseigne le français. Rien qu'à

voir l'entrée, ce n'est sûrement pas le genre à vous divorcer en trois mois pour un forfait de 240 €. Agnès se dit que son divorce risque d'alléger sérieusement son compte-épargne, peut-être même de le vider entièrement. Cela l'inquiète, mais elle préfère être défendue par un homme d'expérience, spécialisé en droit de la famille, car Jacky ne va pas lui faire de cadeau. Elle connaît le bonhomme. Il est tellement retors quand on parle argent qu'elle doit mettre toutes les chances de son côté. Surtout, elle attend de la Justice en qui elle croit comme elle croit en Dieu, qu'elle reconnaisse les fautes, les torts de son époux, qu'elle le sanctionne, comme sa mère qui lui infligeait une punition méritée quand elle avait fait une grosse bêtise ou comme ses profs qui lui mettaient une colle quand elle faisait le barouf en classe avec Céline.

Levant enfin le nez de son clavier, la secrétaire assise lui demande avec qui elle a rendez-vous.

— Avec maître Dessertines. Je suis un peu en avance...

— Il est en ligne, réplique la secrétaire sans la regarder, mais je ne pense pas que... Zut, attendez, allo ? Non, je viens de lui passer un appel et son rendez-vous de onze heures est arrivé. Oui, rappelez plus tard. Madame ? C'est la porte devant vous.

La salle d'attente est encore plus cossue que l'accueil : parquet cérusé gris clair, table basse design, fauteuils minimalistes en aluminium, machine à café dernier cri. Au mur, des tableaux ou des reproductions, des trucs abstraits, l'un aux traits épais couleur rouge barrés d'une ligne noire épaisse, intriguée, Agnès se lève et lit Rothko puis elle s'approche d'un autre dans les ocres, signé Jackson Pollock. Elle se croirait dans une clinique, le même genre d'endroit où Jessica a été opérée l'année dernière, quand son père lui a écrasé le pouce en remontant la vitre électrique de sa voiture.

Elle a envie de faire pipi. Trop tard.

— Madame Leblanc, je vous prie.

L'avocat la petite cinquantaine bedonnante, les yeux verts ou gris masqués derrière de grosses lunettes d'écaille rondes qui lui donnent l'air d'un hibou sympathique, le visage poupin, des cheveux clairsemés, une chemise bleue finement rayée, lui tend une main ferme et la regarde droit dans les yeux.

Il précède Agnès dans son bureau, lui désigne un fauteuil puis l'observe. Cette petite blonde (ou fausse blonde ?), le cheveu fin, fluette, toute de noir vêtue, porte un pantalon un peu trop serré, un cardigan, un blouson zippé vraisemblablement en cuir. Elle est chaussée d'escarpins noirs pointus qui lui compriment les orteils, ses pieds semblent rouges. À peine assise, elle lui annonce, qu'elle veut divorcer, qu'elle est « obligée » de divorcer, lâche-t-elle, en tordant ses doigts de manière spectaculaire, au point que ses jointures, d'une blancheur anormale semblent sur le point de se briser.

L'avocat remarque à ses pieds un gros cabas qui contient, selon Madame Renaud, épouse Leblanc, toutes les preuves des turpitudes de son mari. Elle déclare qu'il « doit payer », au sens propre comme au figuré, le désastre conjugal qu'il lui impose.

La routine. Bien calé dans son grand fauteuil en cuir noir pivotant, son blazer bleu accroché au dossier, Paul griffonne des notes avec un air compatissant. — Ce sera encore un dossier conflictuel, soupire-t-il, vu la tonne de documents qu'Agnès étale devant lui. Il va avoir bien du mal à lui vendre un accord, une médiation.

Il la laisse parler sans l'interrompre, tout en surveillant la pendule placée stratégiquement sur la cheminée face à lui pour que le client ne devine pas que le premier rendez-vous est minuté à une heure et quart.

Il doit déjeuner, et peut-être après-déjeuner avec une jeune femme qui le trouble. Elle connaît beaucoup d'histoires superflues, des potins sur les confrères et il aime ça. Il l'a rencontrée six mois plus tôt. Toute jeune collaboratrice d'un grand pénaliste, Marie suivait les débats à sa place, en attendant que le maestro vienne plaider. Paul Dessertines l'avait invitée à déjeuner, il l'avait trouvée volubile, naïve, lisse, excitante.

Il ne veut pas être en retard : cette rencontre est une promesse de bonheur, du moins l'espère-il.

Sans qu'il l'ait réclamée, Agnès lui tend la requête en divorce que Jacky a déposée. Elle répète, déterminée, ce qu'elle a résumé sur une feuille blanche la veille au soir :

— Mon mari a une maîtresse, il m'a quittée brutalement il y a quatre mois, moi et ma fille. Il m'a battue et je n'ai plus le droit de retourner bosser chez nous mais il considère que c'est chez lui. Bon, je vous raconte. Quand j'ai rencontré mon futur époux, il avait dix ans de plus que moi, j'avais vingt-cinq ans. Comme son père, il était artisan boulanger. Depuis deux ou trois ans son chiffre d'affaires n'a cessé de progresser car quelques articles de presse ont vanté la qualité de son pain au levain. Il approvisionne maintenant des restaurants connus à Sens. Il voudrait vendre sur Paris à des bistrots tendance. J'ai eu un coup de foudre, on s'est mariés il y a plus de onze ans. Nous avons une fille, Jessica. Ma famille catholique est du genre discret, enfin... comment dit-on, déjà ?

— Effacé ? Réserve ? suggère l'avocat.

— Réserve, oui, c'est ça. Ma belle-famille, elle, est plutôt joviale, brailarde, assez portée sur la boisson. C'est pas mon truc. Qu'est-ce que je racontais ? Ah oui... Dès le début, Jacky a décidé que je travaillerais dans ses bureaux

pour m'occuper des commandes, des facturations pour les restaurants à qui on livrait un pain à base de farine biologique et de levain naturel.

Paul Dessertines se penche sur ses notes, le temps d'étouffer un bâillement.

— J'ai accepté un salaire de misère, poursuit Agnès. Il m'a expliqué que ça allégerait les charges de sa société, que ça nous permettrait de nous offrir des vacances plus luxueuses et bientôt une maison. Pour moi, c'était la belle vie, pleine de promesses. Après des histoires sans lendemain dans mon minuscule studio, et une liaison qui s'est mal terminée, le mariage m'a apporté la sécurité dont je rêvais. Enfin, j'y croyais, comme tout le monde croit à une histoire d'amour... pour la vie.

— Sous quel régime êtes-vous mariés ? l'interrompt l'avocat. Communauté, séparation de biens ?

— En fait, répond Agnès sans hésiter, je n'avais rien avant notre mariage, contrairement à mon futur époux déjà divorcé. Y'avait pas de souci qu'il veuille faire un contrat de séparation de biens chez son notaire de famille.

Elle confie ensuite qu'elle était fière d'être la femme du patron, même si elle n'était qu'une secrétaire parmi les autres. Jamais arrogante, au contraire simple et efficace, elle partageait le quotidien des autres employés comme on partage à parts égales un gâteau pour les enfants.

Elle évoque son père, parti quand elle était gamine, sa mère restée seule à l'élever ainsi que sa sœur devenue coiffeuse à Granville, dans la Manche, ajoute-t-elle...

— Madame, vous entrerez plus tard dans les détails, coupe l'avocat sans lever la tête, les yeux rivés à la requête introduite par le mari.

— Oui, Y'a pas de souci, alors je disais que j'étais amoureuse de mon mari, rassurée, même si parfois je trouvais que ses blagues, surtout avec son copain

Thierry, étaient un peu lourdaudes. Chez moi, on ne plaisantait pas comme ça. Il faut aussi que vous sachiez que le travail ne m'a jamais fait peur. Comme toute épouse d'artisan, je bossais deux fois plus que les autres, mais je ne m'en plaignais pas. Il y a quelques mois, une nouvelle secrétaire est arrivée. Elle a fait son baratin pour embobiner Jacky. Tout le monde est au courant. Le divorce doit être entièrement à ses torts exclusifs.

— Vous savez que votre mère et votre sœur peuvent témoigner ? C'est autorisé par la loi en matière de divorce, rappelle Paul.

— Ah bon, mais elles ne témoigneront pas contre mon mari je les connais, elles n'oseront pas se mettre mal avec lui. Depuis que je suis petite, elles se sont toujours liguées contre moi, à propos de tout et de rien. Toujours d'accord entre elles. Ma mère me répétait : « puisque Patricia et moi nous sommes d'accord, c'est évident, toi tu as tort... » Elles m'ont toujours pris pour une idiote et elles m'en veulent de quoi, je ne sais pas, de divorcer, c'est sûr. De toute façon, je n'ai pas le choix, puisque c'est Jacky qui exige de divorcer.

À la demande de l'avocat, Agnès explique ensuite que Jacky avait déjà deux fils d'une précédente union qu'il voyait avec parcimonie, sous prétexte que sa première épouse les couvait.

— Vous voulez dire qu'elle le tenait sous sa coupe ?

— Si vous préférez... Maladivement jalouse, de tout, de lui, de toutes les femmes qui l'entouraient, y compris de sa propre mère, cette « tarée », comme il disait, s'est attaquée un jour à sa superbe BMW garée sur le parking de la résidence avec une masse. Enfin, c'est ce qu'il m'a raconté. Elle a écrabouillé le capot devant les voisins médusés et rigolards.

Paul Dessertines retient un sourire en imaginant la scène et jette subrepticement un coup d'œil à l'horloge. Cela fait une heure cinq qu'Agnès Leblanc s'est assise en face de lui.

— Venons-en aux faits, lâche -t- il.

— Quand j’ai été enceinte, je lui ai suggéré à plusieurs reprises d’inviter les garçons un dimanche : puisqu’ils allaient avoir un demi-frère ou une demi-sœur, je voulais qu’on fasse connaissance, mais Jacky s’est buté, il a dit qu’il ne voulait plus entendre parler d’eux, que c’était des mauviettes, des lopettes. J’ai fait une fausse couche, puis une deuxième, j’ai commencé à m’inquiéter sérieusement, Jacky allait sur ses quarante-sept ans...

Elle s’interrompt, et laisse échapper quelques larmes.

— Tenez, lui dit-il en lui tendant une boîte de Kleenex.

Il faudra qu’il demande aux secrétaires d’en racheter, ses clientes n’en ont jamais sur elles.

— Donc, qu’est-ce que je disais... reprend Agnès, après s’être mouchée bruyamment. Ah oui, je lisais tous les articles pour avoir un bébé et j’ai été stupéfaite quand j’ai découvert que chaque année près de 500.000 couples étaient dans mon cas. Je culpabilisais, car bien entendu le problème venait de moi, mon mari me répétait qu’il avait fait deux robustes gaillards, solides comme le bois du pétrin de son père.

— Passons, passons, on verra cela plus tard. Venons-en aux violences. Votre conjoint vous a frappée, n’est-ce pas ? Quand ? Dans quelles circonstances ?

— J’ai eu beaucoup de difficultés pour avoir ma fille Jessica, née il y a maintenant onze ans, poursuit Agnès imperturbable. Je voulais une famille et le fait qu’il soit plus vieux me rassurait. Ben oui, j’aurais jamais cru qu’il irait jusque-là. Depuis plusieurs mois, il a une maîtresse, secrétaire dans sa boîte, une gamine de vingt ans qui veut piquer ma place Elle m’a insultée, agressée dans mon bureau. Jacky a pris sa défense, il m’a frappée, je vous ai amené les certificats et la plainte du commissariat.

Paul Dessertines arrête de prendre des notes, l'heure tourne, le déjeuner avec Marie approche. Il est plus que temps d'interrompre sa cliente. Il décide de lui annoncer dans l'ordre, qu'il va plaider à 13 heures en correctionnelle et qu'elle doit prendre un second rendez-vous pour diligenter la procédure. Il faudrait aussi qu'il lui parle de ses honoraires, mais il le fera la prochaine fois. Vu son nez rouge et ses yeux bouffis, ce n'est pas le moment.

Sentant l'impatience de l'avocat qui joue nerveusement avec son stylo, Agnès accélère, et se perd dans des détails insignifiants au lieu de résumer : Jacky, cinquante-six ans, un divorce et bientôt deux, trois enfants, a bousillé sa vie, il baise avec une jeunette de quarante ans sa cadette qui, jamais ne trimera comme elle et qui veut devenir la patronne.

La voix de maître Dessertines lui coupe la parole pour lire la requête en divorce qu'il résume ensuite en deux points :

1- Votre mari vous a chassée de son entreprise, puis il a dû quitter le domicile conjugal car selon lui, vous êtes violente, hystérique...

2- Il ne réclame pas sa fille, à l'exception d'un droit d'hébergement classique et offre une pension dérisoire. Il vous laisse la jouissance du pavillon de Saint Clément.

— C'est insensé ! s'écrie Agnès. Lui, qui soi-disant, adore Jessica, il n'en veut pas. Faut croire que sa maîtresse est beaucoup plus importante ... Et en plus ma fille me fait la gueule, son père lui raconte des horreurs sur moi.et ...

Paul Dessertines l'interrompt avec un gros soupçon d'impatience :

— Cela fera un sujet de discorde en moins. L'audience est fixée à deux mois, en novembre prochain. Nous avons largement le temps de bâtir votre défense. Vous conserverez le pavillon, le crédit sera payé par votre époux, je vous obtiendrai une pension confortable, pour vous et pour Jessica, puisque ses

revenus sont le quintuple des vôtres. Déposez-moi vos documents après les avoir classés. Ma secrétaire vous enverra une liste complète.

Tandis qu'Agnès cherche du regard une corbeille pour jeter son kleenex en charpie, il ajoute d'une voix rassurante :

— Je connais très bien les deux magistrats qui jugent les divorces au tribunal de Sens. Ne vous faites pas de souci, tout ira bien. L'avocat adverse est un pitbull, mais votre dossier est bon, surtout à cause des violences que vous avez subies, nous reparlerons la prochaine fois.

En fait, il pense : — Quelle plaie ! Me taper encore cette hystérique de consœur, une folle, spécialiste des coups tordus, incapable d'accepter un accord...

— Dans combien de temps serai-je divorcée ? Interroge, Agnès.

— Impossible de vous le dire. Il faut compter entre un et trois ans. Tout d'abord, nous plaiderons à Sens en correctionnelle sur les violences conjugales, puis sur le divorce devant le juge aux Affaires Familiales d'ici trois mois. Chacune des parties peut faire appel. Si le jugement n'est pas satisfaisant pour vous, on replaidera, cette fois devant la Cour d'appel de Paris, dans dix-huit à vingt mois environ.

Déjà debout pour la raccompagner, il lui tend la main, Agnès se lève, désorientée, ramasse ses papiers à la hâte. Elle a d'autres questions à poser, mais elle quitte son bureau après avoir marmonné : « Au revoir, Docteur. »

Quelques instants plus tard, elle remonte l'escalier quatre à quatre. Dans sa précipitation, elle a oublié son portable sur le bureau de l'avocat. La secrétaire au chewing-gum va le chercher en maugréant. Accoudée au comptoir en demilune, Agnès n'ose pas demander à l'autre où sont les toilettes.

À peine est-elle partie pour de bon que Paul, tout guilleret, se dirige à pied vers le restaurant où l'attend Marie. Il trouve sa manière de conduire les premiers rendez-vous de divorce vraiment excellente, l'écoute est primordiale, la cliente peut purger sa souffrance sans être constamment interrompue par des questions qui lui feraient perdre le fil et qui, tout naturellement, viendraient plus tard. Tiens, il a oublié de lui sortir la fameuse petite phrase d'Oscar Wilde qu'il s'approprie sans vergogne : « La première cause de divorce, c'est le mariage. »

Agnès emprunte la rue en sens inverse, anéantie. Tout se mélange dans sa tête. — J'ai presque rien dit, il m'a bousculée, presque mise dehors, comment peut-il- me défendre ? Il a pris trois notes à la va vite. Et je ne sais même pas combien ça va me coûter. Je vais dire à Céline que son grand avocat, parlons-en...

Un mauvais pressentiment s'empare d'elle. Si c'est comme ça, Jacky, tellement roublard, a toutes les chances de gagner au tribunal.

Incapable de retrouver sa voiture, elle monte et descend à trois reprises la rue Pasteur sans s'en rendre compte, se tord la cheville sur ses talons trop hauts, son cabas trop lourd lui vrille l'épaule malgré l'épaisseur de son blouson.

— Il n'a pas voulu garder mes papiers. Dire que j'ai mis trois jours à les trier, à les classer, ça commence mal...

Elle tourne à droite, à gauche, ralentit le pas devant un mannequin en vitrine, habillée vulgairement, un peu genre Nadia. Plus loin, à une terrasse, deux filles discutent avec animation. L'une, jeune, mince, super glamour, raconte à l'autre, plutôt enrobée, qu'elle va plaquer son mec toujours marié. Sa copine lui rétorque : — Réfléchis, il a du fric. Agnès n'ose pas entrer dans le café pour faire pipi. Elle vient de se souvenir qu'elle s'était garée un peu plus haut, elle se dépêche de rejoindre sa voiture et regagne Saint-Clément en brûlant le stop au carrefour près de chez elle.

Jessica va dormir ce soir chez une copine de classe. D'habitude, Agnès ne l'y autorise pas, sauf le samedi, mais elle craint d'être soumise à un interrogatoire, trop indiscret d'autant qu'elle a eu l'imprudence de lui confier qu'elle allait voir un avocat.

Après une après-midi interminable, elle part dîner chez Céline et Didier, à une dizaine de kilomètres de chez elle. En arrivant, elle remarque un casque de moto accroché à la patère de l'entrée, puis quatre couverts dressés sur la table. Céline sort de la cuisine avec un osso bucco parfumé, préparé à la milanaise qu'elle vient de préparer.

— Alors, tu as vu maître Dessertines ? Raconte-nous ...Tu es toute pâle, je te sers un verre, et on se met directement à table ! Pardon, je ne te présente pas Martial ?

—Non, bien sûr, marmonne Agnès, les yeux écarquillés, le visage rougissant, ça fait un bail, combien d'années ?

—Douze ans que nous ne nous sommes pas croisés. Moi j'ai pris de l'avance sur toi, j'ai vécu un divorce horrible, trois ans de procédure, ma fille Laura refuse toujours de me voir, je l'aperçois dans un Point Rencontre.

— Et tu fais quoi maintenant ?

—J'en avais assez de jouer au commercial pour vendre des photocopieurs, de débiter toujours les mêmes salades aux patrons pour qu'ils passent commande. Aujourd'hui c'est moi qui les traque, j'ai réussi le concours pour être fonctionnaire aux impôts. Alors, toi, Céline m'a dit que tu divorces ? Et ton avocat ? Tu es satisfaite ? Cela se passe bien ?

Éberluée Agnès n'en revient pas, il n'a pas changé, toujours l'air mutin avec son nez en trompette. La maturité lui sied bien, son visage ovale autrefois très émacié, est devenu vraiment harmonieux, il a toujours ses boucles noires

parsemées aujourd'hui de quelques cheveux gris mais, ses yeux bleus gris espiègles sont désormais cachés derrière des lunettes d'acier toutes rondes.

— Ben, bof, lâche-t-elle, je n'ai pas eu le temps de lui dire grand-chose... J'ai même pas pu lui raconter que Jacky m'avait larguée pour vivre avec sa nana et qu'elle m'a frappée quand on s'est pris le bec au bureau. Je suis sûre que cette pouffe de Nadia va réussir son coup. Faut voir comment elle manœuvre... Jacky, elle l'a complètement embobiné. Je me demande même si elle ne s'est pas arrangée pour qu'il la mette enceinte...

— Surtout, dit Céline, ne t'inquiète pas, maître Dessertines c'est une pointure à Sens, il connaît la musique et ton Jacky va passer un sale quart d'heure, a fortiori s'il devient père pour la quatrième fois ...

— Si vous tu as besoin de conseils, coupe Martial, je peux t'aider. Moi j'ai morflé, mon ex m'a accusé d'attouchements sexuels sur ma fille, j'ai eu droit au pénal, à la correctionnelle, quatre années d'une guerre aux couteaux avant d'être blanchi mais je suis toujours debout ! Mon numéro de téléphone a changé, prends ma carte, appelle-moi. Cela me ferait très plaisir.

Agnès ne bronche pas. Elle se force à manger un morceau de veau, à avaler deux cuillères de pâtes, puis chuchote à Céline qu'elle va rentrer chez elle, trop épuisée pour rester plus longtemps. Elle rejoint en toute hâte sa voiture, rumine des lieux communs — la lutte du pot de terre contre le pot de fer, à chaque jour suffit sa peine, œil pour œil, dent pour dent. Sûr, qu'elle va pas se laisser faire, mais Jacky a une puissance de feu qu'elle n'aura jamais, le fric, le sexe avec Nadia qui s'y connaît.

Dans sa chambre en se déshabillant, elle songe n'avoir pas d'autre choix que de faire confiance à maître Dessertines. Elle n'a pas envie de raconter sa vie à Martial.

Deux fois par semaine mardi et jeudi Leïla vient faire le ménage. Pour Alice, c'est une perle qui repasse merveilleusement bien ses chemisiers et cire le parquet à la perfection. Il y a une dizaine d'années, Leïla s'était présentée, recommandée par une voisine. D'emblée elle avait annoncé qu'elle ne voulait pas être déclarée. Soutenant son regard rembruni, Alice hésitante quelques secondes avait refusé, la gardienne était bavarde et son statut de magistrate l'empêchait d'y faire droit.

À deux heures de l'après-midi, Alice doit entendre Mathilde, une petite fille de sept ans, totalement désarticulée entre deux parents séparés. Après s'être vue retirer la garde de sa fille, qu'elle avait obtenu un an et demi plus tôt, la mère a saisi le juge aux Affaires familiales. Deux médiations familiales ont échoué et le conflit fait rage.

Alice ne doit pas trainer ce matin. Alice prend juste le temps de pianoter un texto — Mon Thomas, non, c'est trop possessif, plutôt, Thomas, je regrette toutes les mauvaises paroles que je t'ai lancée, je veux que nous nous retrouvions comme avant. Il faut que nous parlions. Veux-tu dîner demain à la maison ? Mille bisous tendres.

Elle avale un bol de céréales et un jus d'ananas, puis file dans la salle de bain, prend rapidement une douche, pose du rimmel sur ces cils, trace un trait de crayon malhabile au-dessus de ses yeux. Le rasoir et la brosse à dents de Thomas semblent attendre qu'il revienne.... Elle s'habille tel un zombie,

tailleur pantalon beige et pull noir, enfile ses boots noirs qu'elle adore, elles ont besoin d'être ressemelées. Presque huit jours qu'il n'a donné signe, elle oscille entre humiliation et colère, espoir et anéantissement...

Assise à son bureau recouvert de feuilles volantes, post-its griffonnés à la va vite, elle parcourt attentivement les trois expertises, deux médico-psychologiques et une psychiatrique, qui ont conduit le juge aux affaires familiales à confier à son père la garde de Mathilde. La mère l'accuse d'attouchements sexuels, mais elle n'a pas saisi le juge pénal. Pourquoi, si elle en est convaincue ? Il faudra éclaircir cela à l'audience, qui doit avoir lieu après qu'Alice aura auditionné la petite fille mais, un coup pourtant discret à la porte, l'a fait sursauter.

Leïla entre sans bruit, pour demander si elle doit repasser la chemise de *Monsieur Thomas*. Au début Alice surjouait la bienveillance mais au fil du temps, les deux femmes se comprenaient et sympathisaient au travers de peu de mots. L'appartement était toujours bien tenu, une seule consigne, ne pas toucher au bureau, ne rien déplacer, juste passer l'aspirateur sur le vieux tapis de coco. Au début Alice laissait des consignes écrites sur la table de la cuisine jusqu'à ce que Leïla avoue autour d'un café partagé qu'elle ne savait pas lire.

Selon les conclusions de son avocate, Mathilde dort dans le lit de son père. Il prend son bain avec elle, la savonne longuement, la caresse, l'embrasse sur la bouche. Il l'a photographiée toute nue, les jambes écartées. Des clichés figurent au dossier. Dans ses conclusions, le père, photographe de profession, affirme qu'il s'agit de portraits artistiques, dénués de la moindre connotation érotique.

Alice ouvre l'album joint au dossier : parmi quinze clichés, deux retiennent son attention. Mathilde, nue, regarde l'objectif avec une moue boudeuse, son sourire grave, désespéré.

Difficile d'interpréter de telles images. Alice prend une loupe, scrute Mathilde allongée à même le parquet. Est-ce une posture dictée par son père, un appel au secours ? Elle n'en sait rien.

Le clic d'un sms la fait sursauter : « Réunion à la fac ce soir, jeudi si tu es Ok, resto Le Requin Chagrin, rue Mouffetard – 20 h 30. Interloquée par le nom du troquet, l'appréhension la glace, elle ne répond pas, se replonge dans le dossier de Mathilde.

Les experts qualifient la mère, de violente, bipolaire, refusant contre vents et marées de se soigner. En refermant le dossier, elle hésite, tergiverse. Répondre maintenant ou ce soir à Thomas ?

Avant de rejoindre la Cour, elle grignote sans appétit à la cuisine, sur un coin de table, un morceau de fromage avec un bout de pain rassis, puis lave son assiette, elle ne va pas faire tourner le lave-vaisselle pour elle seule. — Ou est-ce qu'on va ? rumine-t-elle. C'est quoi, son plan ? Lui aussi en a marre de notre vie...

Ils avaient pourtant décidé ensemble, peu après leur rencontre, il y a près de onze années qu'il cohabiterait chez elle quatre jours par semaine. Afin de préserver l'indépendance de chacun, Thomas gardait sa chambre d'hôtel, il l'y avait emmenée deux ou trois fois, pas le luxe, une grande pièce, bien éclairée, très spartiate, elle ne comprenait pas bien son choix mais le respectait, même s'il lui arrivait de moquer son côté de célibataire attardé.

En marchant trop vite jusqu'à la station de métro, Alice trébuche sur le trottoir, dérape sur le bitume, tombe sur le genou droit. Elle a cassé son talon. Elle hèle un taxi qui continue sa route. Anxieuse, elle cherche sur son smartphone un chauffeur privé. En se hissant à bord du véhicule, elle découvre que son collant est déchiré avec une petite plaie sanguinolente. Prise dans un embouteillage, Alice demande au conducteur de la laisser quai de l'Horloge. Elle claudique

vers le Palais, traverse la voie réservée aux bus, et manque de se faire renverser par un cycliste : — Connasse, regarde devant toi.

Mathilde est déjà arrivée, mais elle ne se sent pas en état de la recevoir tout de suite. Elle tente de se concentrer sur l'audition qui l'attend, l'image de Thomas parasite son esprit, sa cheville lui fait mal. La dernière fois qu'il s'était serré contre elle, c'était pour s'abriter sous son parapluie. Elle cherche un verre, trouve de l'eau mais la plaquette d'antalgiques qu'elle garde dans son tiroir a disparu. Elle sent monter le malaise vagal, a juste le temps de s'asseoir à son bureau. Les premières fois, elle avait paniqué, des sueurs froides, le trou noir, les conversations qui se diluent dans une brume épaisse, l'entourage qui s'agite comme dans un film muet, puis elle avait appris à gérer, à contrôler, les jambes en l'air, la tête en bas, la ceinture dégrafée pour favoriser le retour sanguin vers le cœur et retrouver, avec une grande fatigue, le monde des vivants.

Son front est trempé, sa peau moite. Paniquée à l'idée que quelqu'un entre dans son bureau et la découvre dans cet état, elle respire profondément, allonge ses jambes. Au bout de quelques secondes, le court-circuit est réparé, tout va mieux, ou presque. Très pâle, elle se lève raide, ouvre calmement la porte, invite la fillette à venir s'asseoir en face d'elle.

Mathilde est une petite poupée blonde, maigrichonne, avec d'immenses yeux bleus qui a déjà raconté son histoire à un avocat d'enfant.

— C'est moi qui vais décider où tu habiteras, lui explique doucement Alice. Je te promets que tout restera entre nous. Ni ton père, ni ta mère ne sauront jamais ce que tu me diras. Tu peux me parler en toute confiance.

— Oui, je sais pourquoi je suis là. Quand j'habitais avec maman, c'était toujours la fête, y'avait plein de monde, on rigolait, on dansait, quelquefois notre voisin appelait la police à cause du boucan. Souvent, j'étais en retard à l'école le matin et la maîtresse me grondait, mais maman criait et prenait

toujours ma défense. Chez Papa, il surveille mes devoirs, mamie vient souvent faire le dîner, c'est plus calme, après elle repart chez elle, elle n'habite pas très loin.

— Je sais que ton père est photographe, il te prend souvent en photo ?

— On rigole, il me dit que je suis une star, me dit de prendre la pose, comme les actrices. Il répète, t'es une vedette, ne bouge pas, garde la pose, il mitraille... Il dit qu'on est à Cannes, je rigole, mais parfois c'est vachement long.

— Ta mamie est présente ?

— Non, on fait ça quand elle n'est pas là.

— Tu sais que ta maman veut que tu habites avec elle et que ton papa le veut aussi...

— Oui, je sais, c'est toujours des disputes, maman, elle dit que papa est un grand malade qui joue avec ses nerfs, papa il dit rien, mais je l'entends souvent au téléphone dire à son avocat qu'elle est folle, qu'elle se calme, non, qu'elle se came... je sais pas ce que ça veut dire. Bidule, ma chienne c'était mon cadeau d'anniversaire pour mes six ans, elle est restée chez maman, elle me manque beaucoup.

— Veux-tu ajouter autre chose ? Nous avons le temps. Dis-moi ...J'ai tout mon temps...

Muette, droite sur son siège, Mathilde regarde fixement Alice pendant quelques longues secondes, avant de murmurer « Non » d'un ton très affirmé. Puis la fillette se lève, se dirige vers la porte, et sort sans un mot, sans un regard, rejoindre sa grand-mère paternelle assise sur un banc dans le couloir.

Alice aurait souhaité en savoir plus, mais la petite en a décidé autrement. Elle sort à son tour la mine soucieuse pour rejoindre l'audience où l'attendent les

parents et leurs avocats mais, descend au rez-de-chaussée, pour prendre un double expresso.

Dans la salle d'audience tout le monde se lève lorsque la greffière annonce, d'une voix un peu trop théâtrale, « La Cour ». Emmanuelle trente ans à peine, un visage fatigué, la voix cassée, les doigts tachés de nicotine, se présente à la barre. D'emblée, elle lâche d'une voix aigüe.

— Je veux vous dire que le père de ma fille est une ordure, il lui a fait un lavage de cerveau pour qu'elle vous dise vouloir rester avec lui. C'est un pervers. Vous avez vu les photos ? C'est de la pornographie. Voilà ce qu'il fait à ma fille, elle va se retrouver sur un site pédophile, peut-être même qu'elle y est déjà.

Elle secoue la tête, s'agite, s'interrompt, cherche un mouchoir dans son sac, se mouche bruyamment, son rimmel a coulé, et poursuit :

— Il est hors de question que ma fille reste avec un pédophile. Vous avez des enfants, madame la Juge ? Des petits enfants, peut-être ? Vous avez bien regardé les photos ? Il a embobiné le psy en affirmant que je me camais. Quand on s'est connu, j'avais dix-huit ans, c'est lui qui fumait du hasch, il en voulait toujours plus. Il exigeait de me photographier à poil, un chapeau melon sur la tête, c'est un vrai pervers ... Un malade, vous comprenez ?

— Madame, j'entends bien, l'interrompt Alice un peu sèchement afin de cacher son émotion. J'ai lu les expertises relatant votre passé très douloureux et vos troubles pour lesquels il vous a été préconisé un suivi régulier. Êtes-vous suivie ? Accompagnée par un thérapeute qui vous aide ? Je n'en n'ai pas trouvé trace dans le dossier.

— Mon médecin traitant, en qui j'ai entière confiance, dit que c'est inutile. Quand j'aurai la garde de Mathilde, tout ira mieux.

Le père, style branchouille, crâne rasé, tout de noir vêtu, s'avance à la barre les yeux embués et marmonne de façon presque inaudible :

— Quand j'ai rencontré Emmanuelle, j'ai cru qu'elle était simplement excentrique, elle passait toutes ses nuits en boîte, à picoler, fumer, danser avec des travestis. Elle dormait quatre ou cinq heures dans la journée et le lendemain, elle recommençait. Elle ne travaillait pas, j'ai toujours ignoré de quoi elle vivait. Très secrète, j'ai juste su qu'un soir sa mère ivre avait tué son amant devant elle, alors qu'elle avait cinq ans.

La mère, se lève, fébrile, pointe vers lui un doigt vengeur, et hurle à travers ses larmes :

— Je vous l'ai dit, ce mec est une ordure, il a pas le droit de parler de ma mère, c'est un pervers, un pédophile ...

D'un ton compatissant mais ferme, Alice lui enjoint de se calmer, de se rasseoir, et invite le père à s'approcher de la barre.

— Nous voulions un enfant, même si Emmanuelle n'avait que dix-neuf ans. Très vite après son accouchement, elle a recommencé à sortir seule le soir. Elle buvait, draguait sans doute n'importe qui, rentrait au petit matin, totalement défoncée. Ma mère et moi, on s'occupait de la petite. Emmanuelle était capable de la laisser toute la journée avec une couche sale.

— Faux, hurle la mère, t'es un salaud, un salaud de pédophile...

— Madame, coupe Alice, inutile d'injurier votre mari. Je suis là pour comprendre. Il n'est pas question de faire son procès, ni le vôtre, d'ailleurs, mais de choisir pour le bien de votre fille la moins mauvaise solution. Laissez le père de Mathilde poursuivre.

— Merci, madame la présidente. Je voulais ajouter, c'est important... Comment vous dire ? Quand elle m'a mise à la porte, ma fille avait cinq ans,

sa mère a amadoué le juge. Elle a produit un certificat médical attestant n'être atteinte d'aucun trouble de l'humeur. Son avocat a plaidé que je faisais beaucoup de reportages à l'étranger. Je n'ai pas pris de conseil, persuadé, comme la majorité des pères, que j'obtiendrais la résidence alternée. J'avais lu sur internet que c'était la loi...

— Le juge, poursuit-t-il, a confié Mathilde à sa mère parce l'appartement que nous occupions était la propriété de mon beau-père : cela permettait à ma fille de rester dans son environnement habituel. Malgré tout, il a ordonné d'autres expertises. Elles ont montré qu'Emmanuelle était déséquilibrée, irresponsable. Elle roulait en scooter sans casque, avec ma fille sans casque, et elle brûlait les stops. Elle multipliait les scandales à l'école, ne lui faisait jamais faire ses devoirs. Elle refuse de se soigner et m'appelle dix fois par jour pour me traiter de pédophile...

— Monsieur, l'interrompt Alice en soutenant son regard, j'ai parfaitement étudié votre dossier. Vos témoignages exhaustifs confirment a priori votre version, les experts n'ont mis en lumière aucune perversion chez vous. Je sais que vous êtes photographe, mais diable, qu'est-ce qui vous a pris de prendre des photos de votre fille nue sur le plancher ? Ce n'est plus un bébé ! Vous vous en rendez compte, j'espère ?

— Je n'ai jamais pris ma fille pour une Lolita, rétorque, offusqué, le père. Certes, j'ai toujours fait des photos de nu, c'est mon métier, mais je n'ai jamais eu la réputation sulfureuse d'un David Hamilton, ni son talent d'ailleurs, sinon j'aurais fait fortune. La nudité, c'est naturel. J'ai pris des tonnes de clichés de Mathilde nue à la plage ou dans son bain. Les clichés d'elle allongée sur le parquet, c'était un jeu, elle se prenait pour une star et moi, j'ai shooté. Il n'y avait rien de malsain. Si ma fille est perturbée, c'est parce qu'elle est très angoissée quand elle va chez sa mère. Dernièrement celle-ci en est venue aux

main avec son voisin de palier, les flics sont intervenus et m'ont contacté pour que je vienne chercher Mathilde.

Alice en sait suffisamment. D'un geste agacé elle met un terme à l'audition du père.

— Madame, Monsieur, il n'est pas exclu que je saisisse le juge des enfants. Il pourrait se déclarer compétent. Toutefois, quelle que soit ma décision, je veux que vous preniez, Monsieur, l'engagement solennel devant la Cour, vous comprenez j'ai dit FORMEL de cesser immédiatement de photographier votre fille dévêtue. Elle va avoir sept ans. Ce n'est pas tolérable. Je demande à ma greffière de mentionner mot à mot votre réponse dans les notes d'audience.

— Je comprends, je comprends votre souci, madame la juge, je vous assure que je n'ai jamais pensé à mal, j'aime trop mon enfant. Je vous jure sur la tête de ma mère de ne jamais recommencer. J'ai shooté instinctivement...

La mère hurle à nouveau :

— C'est faux, c'est une ordure, je veux ma fille.

Chacun des avocats plaide sa partition en quinze minutes, temps octroyé par la présidente. Le cœur serré par le chagrin de cette mère, Alice sait pertinemment qu'elle risque de s'enfoncer davantage si Mathilde reste confiée au père. Mais sa mission est d'appliquer la loi, de ne prendre en compte que l'intérêt supérieur de l'enfant.

— L'arrêt sera rendu dans un mois. Madame la greffière, *affaire suivante*.

L'audience a duré plus de quatre heures, rentrée tard chez elle.

Elle n'a pas très envie de se morfondre seule ce soir et téléphone à Enzo, l'ami, le confident de toujours. Elle peut tout lui dire. Il a l'écoute consolante des vrais célibataires, leur complicité est aussi étroite que celle d'un chef d'orchestre avec son premier violon. Brocanteur à Nogent sur Marne, Enzo

ouvre sa boutique, un vrai un capharnaüm rempli de tableaux, d'argenterie, de lampes à pétrole, de verres en cristal de Daum ou Baccarat, au gré de son humeur. Quand un client entre, elle adore se faire toute petite, cachée dans l'arrière-boutique, pour l'écouter. Il y a quinze jours, un chaland est venu pour la troisième fois marchander le portrait d'un enfant au sourire pensif. Alice le trouvait très niais, mais avait tout de suite remarqué le cadre sublime, avec une glace biseautée, elle en aurait fait un miroir superbe...

—Combien ?

— Je vous l'ai déjà dit, avait répondu Enzo avec légèreté, 450 euros.

— Je vous l'ai déjà dit, Monsieur Borello, avait répété le client, c'est trop cher. Je vous en donne 300 euros.

— Impossible, le tableau est en dépôt, je n'ai pas de marge de manœuvre. 400 euros, c'est mon dernier prix, et j'y perds...

— Coupons la poire en deux...

— Presque, avait lancé Enzo avec un sourire désarmant. Donnez-moi 380 euros et il est à vous.

De telles arguties ravissent toujours Alice. Elle songe qu'à l'audience, le prévenu devrait marchander sa peine jusqu'à ce qu'il obtienne du juge ce qu'il veut — Vous me retirez la prison ferme, vous remplacez par du sursis, mais je suis d'accord pour que vous augmentiez mon amende. Elle cherche le numéro de téléphone d'Enzo dans ses contacts.

— Salut, tu fais quoi ce soir ? Une petite dînette, ça te branche ? Je viens de découvrir un bistrot, les *Diablos au Tym*, super bon et pas cher.

À vingt et une heure trente, arrivée la première, elle s'installe en terrasse pour pouvoir fumer. Ses doigts tiennent négligemment une cigarette. Enzo n'a pas de montre, l'exactitude est pour lui une terre inconnue.

—Ai-je été trop dure avec Thomas ? se demande-t-elle. Non, il faut qu'il comprenne, comme n'importe quelle plante, j'ai besoin d'eau et il m'assèche. En même temps, s'il me quitte, je deviens quoi ? Suis-je capable de retrouver quelqu'un ? Ce n'est pas gagné... Oui ou non, il arrive, Enzo ? Il va me laisser poireauter jusqu'à quelle heure ?

Elle commande un verre de viognier blanc, pour tuer le temps lit son horoscope sur internet : — Si vous vivez en couple, la semaine sera très enrichissante à condition que votre union soit solide, mais si votre couple bat de l'aile, vous risquez de craquer pour quelqu'un d'autre. Demandez conseil à un ami.

— C'est exactement ce que je vais faire, se dit Alice, tout en plongeant la main dans la coupelle de cacahuètes que le garçon vient de lui apporter en même temps que son verre. — Si Philippa me voyait, elle serait folle. Plus de six cents calories aux cent grammes et en prime, selon une étude scientifique, des centaines de traces d'urine... C'est dégoûtant, mais tant pis, je meurs de faim.

Élégant, gracieux, un bandana rouge autour du cou et un chapeau de feutre noir pour dissimuler sa calvitie, Enzo, curieux mélange de froideur et de chaleur, arrive enfin à son pas. Il a maigri.

— Chouette, c'est chouette, mon Alice, de te voir. Tu as ta mine des mauvais jours, ma chérie... Pardon, madame la Présidente, je vous présente mes respects. Allez, raconte, chuchote-t-il la voix basse, pleine de charme. Dis-moi combien de maris as-tu mis sur la paille pour satisfaire des épouses futiles et dépensières ?

— Ras le bol, je croule sous les dossiers, entre les collègues malades, les permanences pour les femmes battues, pour les migrants, et...

— Arrête ! L'hyper activité, c'est ton adrénaline, plus tu t'agites, plus tu es ravie. Toi et Thomas, vous êtes l'archétype du couple d'aujourd'hui. Il va publier son cinquième bouquin, et toi, tu enchaînes les audiences, les réunions,

les colloques, vous vous êtes bien trouvés ! Moi, c'est l'éloge de la lenteur, tu connais Oblomov, le culte du compost, la déconsommation, ma devise, c'est —
—Le bonheur est dans le peu. En attendant, c'est marée basse...dit-il, en agitant son verre d'un air faussement contrit.

— On commande une bouteille de bourgogne ? J'ai envie d'un gros steak saignant, pas toi ? Et si on partageait une côte de bœuf ? Végan, c'est dingue, cette mode, tous ces gens adeptes de nuggets au tofu, je ne veux même pas y goûter.

— D'accord pour la côte de bœuf, avec des frites. Pour le végan, je suis d'accord avec toi ... Mais je voudrais te parler de Thomas, parce que toi, tu sais m'écouter et me donner de vrais bons conseils.

Les sourcils froncés, Alice raconte par le menu leur dernière scène, évoque Laura, sans doute pâmée devant son prof de philo, confie sa panique d'être abandonnée, sa hantise de la solitude, sa trouille de le rencontrer demain soir.

— Tu sais bien que je n'ai jamais été en couple, c'est un choix. Et si j'ai un grand regret, c'est de n'avoir pas eu d'enfant. J'aurais voulu transmettre, mais chacun sa route... Maintenant c'est trop tard, je n'ai pas envie d'être père avec la tronche d'un vieillard ! Il m'est difficile, mon Alice, de te donner un avis. À toi de savoir si ta vie sans Thomas sera meilleure. Tu n'as jamais voulu grandir, tu restes une petite fille qui croit dur comme fer à l'éternel amour, tu surinterprètes. C'est touchant, mais à plus de soixante piges, ta naïveté est un délit pénal !

— Merci pour le compliment ! Je ne demande pas la lune, je veux seulement qu'il me regarde, lâche Alice brusquement, en vidant d'un trait son verre de bourgogne, auréolée de la fumée de sa cinquième cigarette.

— Voyons les choses en face. Les années passent et le prince charmant blanchit, il finit par se lasser, tout comme toi. Tu le sais bien ! Non seulement

tu as divorcé mais tu bosses tous les jours sur le divorce des autres... Après avoir goûté au bonheur d'être ensemble durant une période exaltante, tu n'ignores pas, ma belle, que les couple explosent à cause des mots qu'il se jette à la figure, des mots bruyants, tremblants, sournois, grossiers, meurtriers. Tu les connais, ils sont tous répertoriés dans tes dossiers... Apparemment, Thomas les a entendus de ta bouche, pas vrai, madame la Présidente ?

— Arrête, tu m'énerves, où veux-tu en venir ? Digne héritière des colères de ma mère et de ma grand-mère, je n'y peux rien, et encore, je me soigne ! Je veux rester vivante, tu comprends, faire la cuisine pour mes amis, notamment pour toi qui adores ma blanquette de veau, boire du chablis en gobant des huîtres, me promener sous la pluie, avoir des fous-rires, me pardonner de ne pas être géniale... tu comprends ? Et au lieu de cela je me ronge.

— Oui, j'entends, et je suis d'accord, mais c'est ton Thomas qu'il faut convaincre, pas moi, fillette...

— Bien sûr, mais ce n'est pas facile au bout de onze ans. Ce que je veux, moi, c'est un dialogue, un échange, une complicité silencieuse avec Thomas, comme Philippe Sollers et Dominique Rollin, lisant chacun dans la même pièce avec parfois un entracte pour offrir à l'autre l'enchantement d'une phrase magnifique. Ce qu'il veut, lui, c'est vivre selon son désir, dans le célibat, sans lien avec ses enfants, la solitude, les livres, avec de temps en temps un voyage au sud pour offrir son corps au soleil, son esprit à la rêverie philosophique.

— Difficile de lui donner tort ! réplique Enzo, d'un ton moqueur. J'adore cette citation d'Oscar Wilde : *Les femmes gâchent les meilleures d'histoires d'amour en voulant qu'elles soient éternelles.* Alors calme-toi, mon Alice, écoute ce que ton vieux frère essaie de te dire. Cesse d'être toujours en colère, ouvre-lui ton cœur. Dis-lui, écris-lui tes sentiments profonds, pas ceux dictés par la crainte d'être larguée. Tente de diminuer ton ego surdimensionné, il est encombrant, ne sert à rien. Aies confiance en toi, en lui.

Minuit passé Enzo raccompagne Alice en scooter. Après lui avoir retiré son casque, il la serre affectueusement dans ses bras.

— Dimanche, ma toute belle, je vais à une vente à Drouot. Viens, cela te videra la tête. Et si tu es très sage je t’emmènerai à l’opéra, Malik va peut-être avoir des places pour Haendel. Prends soin de toi, mon Alice, et sois pas trop vache avec les maris en instance de divorce... Une dernière chose, accepte que la vie puisse être merdique... Réfléchis y...

— Pas évident pour moi, comment font-t-ils tous pour être plus heureux que moi ?

L’amitié d’Enzo c’est le bonheur qui coule dans ses veines, une légère euphorie l’habite et un sommeil bienheureux la gagne. Réveillée en sursaut à trois heures quinze du matin, elle rêvait de Thomas, ils étaient à une soirée, il se moquait d’elle en la montrant d’un doigt moqueur, elle pleurait, il riait...

Elle va chercher un verre d’eau dans la cuisine, repense au dîner demain avec Thomas, et appréhende.

D'une main tremblante, Agnès ouvre l'enveloppe à en-tête du tribunal de grande instance de Sens. En qualité de partie civile, elle doit se présenter devant le tribunal correctionnel de Sens : Jacques Leblanc est cité à comparaître pour violences conjugales commises le 4 juin sur Agnès Renaud, épouse Leblanc, délit réprimé par les articles 222-13, 222-44 et 45, 222-47 et 48 du Code pénal. L'audience pénale aura lieu quinze jours avant celle du divorce.

Affolée à l'idée de se retrouver seule face à Jacky, Agnès téléphone à Céline. Quoi dire, que faire ?

— Appelle Martial, lui conseille-t-elle. Son ex-femme l'avait accusé d'attouchements sexuels sur sa gamine. Du coup, il a perdu la garde. Peu après son terrible divorce, il a monté un collectif ou une association, je n'en sais trop rien, qui s'appelle SOS quelque chose, pour aider les couples qui se séparent. Il t'expliquera. Va le voir, explique-lui précisément ce qui t'est arrivé. Je crois que c'est gratuit, il y a des permanences où tu peux t'inscrire ...

Quelques jours plus tard, dans un petit bureau orné d'un calicot *SOS DIVORCE- SAVOIR PRENDRE LE TOURNANT* et de trois affiches tristounettes représentant des enfants écartelés entre leurs deux parents, Martial interpelle Agnès :

—Maintenant que nous nous sommes retrouvés je ne te lâche plus. Quel gâchis nous deux. On n'a pas eu de bol.

—Comment dis-tu, pas de bol ? Y'a un souci, t'as la mémoire courte, je t'aimais, je croyais que nous nous aimions. T'as refusé qu'on ait un enfant...

—J'étais trop jeune pour devenir père, j'avais la trouille à l'époque, un petit Salaire, payé au lance pierres avec des commissions fluctuantes et toi une modeste paie de secrétaire débutante

—Oui, mais à peine plus tard tu te mariais et ta femme accouchait de Laura !

—Tu as raison, lâche-t-il, les yeux rivés à ses mocassins usés, regarde ou nous en sommes, moi divorcé avec ma fille que j'entraperçois, toi avec un mari qui se barre en te laissant Jessica et ton chien. On pourrait dîner ce soir ou demain, si tu préfères ? Cela te va vachement bien d'être blonde !

Agnès fixe sans un mot ses lèvres charnues, sa chemise écossaise un peu fripée, jamais il ne lui a parlé avec un tel débit.

— J'ai combien de temps pour parler, pour parler des violences de Jacky ?

— Ne t'inquiète pas, tu as tout ton temps... Comme je te l'ai dit quand on a dîné chez Didier et Céline, je suis passé par là il y a quelques années. Je connais. Je t'écoute, dit -il en fouillant dans ses poches pour retirer un crayon papier.

— Bon, je commence par le début. J'ai bossé avec mon mari pendant près de onze ans. Tout allait bien, mais il a embauché une secrétaire il y a environ deux ans. Jacky est plutôt beau gosse et Nadia n'a pas froid aux yeux. C'est le genre de fille qui sait ce qu'elle veut et qui est prête à tout pour y arriver. Son plan, c'est de se faire épouser, d'avoir un enfant et de devenir la femme du boss... Elle lui a mis le grappin dessus et aujourd'hui, ils vivent ensemble.

— Du déjà vu, plaisante Martial, qui au lieu de noter ce qu'elle lui raconte, dessine sur son bloc-notes, ce qui a le don d'agacer Agnès.

— Un matin, c'était le 4 juin, je ne l'oublierai jamais, pour la énième fois, Nadia arrive tout sourire au bureau avec une heure de retard. Elle arbore un sac luxueux et un parfum entêtant qui empeste les couloirs pendant que moi, je

suis en train de me faire houspiller par un restaurateur, furieux de n'avoir toujours pas reçu les fournées de pain de Jacky. Je me confonds en excuses pour la commande oubliée par Nadia, à qui j'en fais la remarque après avoir raccroché.

— Ben, oui, normal, réplique machinalement Martial en continuant ses gribouillages, après avoir essuyé avec un kleenex ses lunettes rondes cerclées métal qui lui donnent une bouille de lutin.

—Nadia se met alors à hurler. La bouche tordue par la colère, elle se jette sur moi pour me gifler, j'esquive, mais elle s'agrippe à mon pull et m'assène un violent coup de poing sur le nez. Mes lunettes valdinguent. À l'instant où les employées du bureau d'à côté volent à mon secours, Jacky fait irruption dans la pièce. Il m'empoigne violemment par le bras et devant le personnel éberlué, me traîne jusqu'au parking et m'embarque dans sa voiture en me couvrant d'insultes : « J'en ai ras le bol de ton cirque, t'es hystérique, une vraie cinglée, t'arrêtes pas de foutre le bordel au bureau, t'es virée, n'y refous jamais les pieds », et j'en passe... Il démarre comme un malade. Mes lunettes sont cassées, j'ai le nez en sang, Jacky conduit à toute blinde, jusqu'à ce qu'il stoppe net devant notre maison. — Dégage, dégage vite, magne-toi, me crie-t-il. Paralysée, je ne bouge pas, alors il sort de la voiture, ouvre la portière côté passager et m'attrape par le poignet pour me sortir de force de son véhicule avant de filer en trombe.

— Tu as fait constater tes blessures au nez, tes ecchymoses sur le bras et sur le poignet ?

— Non. Je suis montée m'allonger dans la chambre de Jessica. Trois heures après, vers dix-sept heures, une douleur fulgurante m'a réveillée. Je me suis traînée jusqu'à la salle de bains pour prendre de l'aspirine. Dans le miroir, j'ai vu que j'étais défigurée. Dommage, j'ai pas pensé à me prendre en photo. Mes cheveux étaient tout emmêlés, ma peau virait au gris, j'avais deux gros

hématomes violacés au niveau du nez, des traces de sang séché sur mon visage, sur mon chemisier. J'ai eu très peur. Du coup, j'ai couru à la pharmacie chercher des pansements. J'ai raconté m'être violemment cognée à une porte de placard. On m'a dit, faut passer une radio. J'ai préféré me rendre chez le médecin du bourg, le docteur Sansoucy, qui recevait ce jour-là sans rendez-vous. Il a commencé à évoquer le fléau des violences conjugales, la nécessité de porter plainte. Je lui ai promis de veiller à fermer mes portes de bahut. Et il m'a donné une ordonnance d'arnica et de gel cicatrisant.

— Tu as eu tort, lance Martial. Il fallait lui demander un certificat, c'est LA preuve devant les juges.

— Ouais, mais le souci c'est que j'ai jamais pensé que les choses pouvaient dégénérer. Je croyais que Jacky, une fois calmé, allait virer Nadia et regretter. À l'époque, notre vie était chouette, l'entreprise marchait bien, il avait acheté à crédit notre pavillon à Saint Clément, avec home cinéma, jardin et piscine pour Jessica. Il avait fait lui-même de gros travaux, cassé des murs parce que je rêvais d'une cuisine américaine, et ...

Agnès s'interrompt et consulte sa montre.

— Y'a un souci, Jessica va quitter le collège et je ne serai pas à la maison.

— OK, Appelle ta fille, sors sur le parking, car le téléphone ne passe pas ici et viens me raconter la suite. Elle est assez grande pour t'attendre un peu, non ? J'ai tout mon temps et suis tellement heureux de te retrouver...

Dix minutes plus tard, Agnès se rassoit en face de Martial, la mine défaite. Elle a laissé un message sur le portable de Jessica qui, elle en est persuadée, n'a pas voulu décrocher.

— C'est vachement dur pour elle, son père n'a même pas réclamé sa garde. Pareil, d'ailleurs pour les deux fils qu'il a eus de son premier mariage. Jessica, elle m'en veut, comme si j'étais responsable de tout. Soit elle m'insulte, soit elle m'ignore. J'en étais où, déjà ? Ah, oui, le soir, Jacky est rentré vers vingt-trois heures, il avait bu, ça se voyait à sa tête. Affalé dans le canapé, il a commencé, avec un sourire narquois, à ricaner — C'est dingue comme tu marques, une pichenette et hop, t'as des bleus, en fait ils sont plutôt violets, hein, des bleus violets, c'est vachement drôle, hein ? Je m'en souviens comme si c'était hier, ma tête tournait, mes tempes bourdonnaient, j'ai dû dire des trucs du genre, « Je t'aime toujours, Jessica est une merveilleuse petite fille, » etc. Brusquement, les traits déformés par la haine il s'est levé en écrasant au passage la patte de Paco, notre chien qui a hurlé, il lui a mis un grand coup de pied dans le derrière pour le chasser dans le jardin et a braillé — J'en ai marre de toi, marre de cette vie, marre de ta mère, marre de tout. J'en peux plus de te supporter au bureau, à la maison, dans mon lit, en vacances, partout, partout. Je passe mon temps à bosser, et qu'est-ce que j'ai en échange ? Que dalle. Même Jessica, que je couvre de cadeaux, me fait la gueule. Même ce crétin de Paco, un airedale que j'ai casqué une fortune pour te faire plaisir, est incapable de lever un lapin à la chasse... Il a continué à brailler avant de se rasseoir pour se servir un grand verre de vodka. Je crois qu'il l'a vidé d'un trait. Le bruit du silence a envahi toute la maison. J'ai alors compris que pour lui, c'était fini. Soudain sa voix a de nouveau jailli, faussement calme — J'ai bien réfléchi. Les années ont passé et t'as changé, tu veux tout diriger, t'arrêtes pas de t'en prendre à Nadia, elle aussi va foutre le camp du bureau et ça, c'est niet. Je vais m'installer chez Thierry. Notre couple est mort, fous moi la paix, je veux la paix. J'ai vu mon avocat, c'est facile de vendre la maison, facile de divorcer. Là, ma voix a dit — Non. Et Jacky a compris que j'allais l'emmerder, alors que d'habitude, j'étais plutôt docile, arrangeante. La colère l'étouffait, il était très rouge. Nous nous sommes levés en même temps, moi apeurée, lui mauvais, il

m'a empoignée, j'ai reculé et buté contre le canapé. Menaçant, il s'est encore rapproché, son regard était terrifiant. J'ai eu la peur de ma vie.

Martial, ses lunettes cerclées sur le bout du nez, a recommencé à crayonner, ce qui exaspère Agnès.

— Là, il a voulu me cogner assène-t-elle furieuse. Je crois qu'il voulait me tuer. Je voudrais rappeler ma fille, la prévenir que je vais être en retard.

—Ma puce, c'est moi, t'as eu mon message, on dîne toutes les deux ce soir ?

—Quoi encore ? réplique la voix courroucée, tu veux quoi ?

—Qu'est qui ne va pas, t'as passé une mauvaise journée, t'es où ? à la maison ? J'arrive très bientôt, on va dîner toutes les deux, j'apporte un bon dessert au chocolat.

—Je m'en fous, je ne dînerai pas, t'emmerde Papa à cause qu'il s'est barré avec Nadia. Finalement il n'a pas tort...

—Écoute ma puce, s'écrie Agnès qui tente de l'amadouer, le divorce c'est pas ta faute et toi tu morfls, j'suis désolée, pardon, ce soir on va...La communication est brutalement coupée.

Déconfite, frottée, elle reste debout devant Martial et poursuit :

—Je t'ai dit que j'avais très peur de Jacky, mes mains ont agrippé son cou, j'ai réussi à le serrer, à le griffer, je sais plus, jusqu'à lui faire lâcher prise. Il est sorti et avant de claquer violemment la porte, comme mon père l'avait fait des années auparavant, il a aboyé — On divorce, on divorce, JE divorce, je me barre, tu comprends, maintenant, t'es qu'une cinglée, une pauvre conne.

Il devait être deux heures du matin, j'étais sous le choc, je n'ai même pas pensé à appeler les flics. J'ai pris ma voiture en laissant Jessica sous la garde de Paco et je suis allée à l'hôpital. Aux Urgences, l'interne de garde a vu mon visage

tuméfié, les multiples ecchymoses, il m’a fait faire une radio, heureusement, je n’avais pas le nez cassé, il m’a délivré un arrêt de travail de cinq jours et donné des calmants ainsi qu’une ordonnance pour en avoir d’autres. Après, oui, je suis allée à la police. J’ai été entendue par une jeune OPJ très costaude, elle avait du vernis bleu sur ses ongles, plusieurs piercings à l’oreille et sentait la sueur. —Aujourd’hui, m’a-t-elle révélé, les juges ne sont pas trop tendres avec les maris violents. Pas de main courante, vous devez déposer une plainte pour violences conjugales. Le procureur va instruire très vite votre dossier, une citation et hop, votre mari passera bientôt en correctionnelle, avec de la prison à la clé. Affolée, j’ai minimisé les faits, inventé des excuses à Jacky. Je n’ai même pas dit que Nadia m’avait frappée le matin à la boîte. De retour à la maison, je me suis assurée que ma fille dormait bien, j’ai nourri mon chien et j’ai avalé les calmants, mais je n’ai pas réussi à fermer l’œil. Le matin, j’ai vomi dans mon lit. J’ai appelé la voisine pour qu’elle conduise Jessica en classe en même temps que son fils, puis j’ai téléphoné à mon médecin habituel, le docteur Dufour. Moins d’une heure plus tard, il était à mon chevet. Il a établi un second certificat décrivant la taille et la couleur des ecchymoses, et il m’a arrêté huit jours.

— Malheureusement, Agnès, c’est toujours le même scénario. À l’audience, ton mari va nier, mais le tribunal aura en main des certificats médicaux bien réels. Il faudra que tu sois très précise, même si tu n’as que cinq à sept minutes, pas plus, pour exposer les faits ... Les juges sont débordés. Les dossiers de violences, ils les traitent à la chaîne, tu comprends ? Ton avocat plaidera mais il faut que toi, tu affirmes avec un maximum de conviction que ton conjoint t’a frappée. Pigé ?

— Je sais, mais Jacky, il va être condamné pour ce qu’il m’a fait, pas grand-chose en fait puisqu’il m’a repoussée, c’est la Nadia qui m’a asséné deux violents coups de poing ...

— Ben, tu n’as pas le choix. Tu n’en n’as pas parlé dans ta plainte, tu ne l’as pas dit à ton avocat, c’est un peu tard... On ne peut pas compter sur Jacky pour dénoncer sa compagne, t’es d’accord, faut une stratégie, lâche-t-il d’un ton flegmatique.

— Arrête de dire « compagne », ça me choque, cette nana m’a piqué mon mari, elle a foutu ma famille en l’air, alors pour moi c’est une vraie pute...

Un peu gêné, Martial arrête de dessiner.

— Arrête de monter sur tes grands chevaux. Excuse-moi, dit-il en posant son crayon et le bloc-notes sur lequel il venait d’esquisser le visage d’Agnès. J’assisterai discrètement à l’audience en correctionnelle pour t’épauler, je l’ai déjà fait avec d’autres membres de l’association. Il faut juste que tu me donnes la date, un fonctionnaire des impôts, ce n’est pas comme un avocat, j’ai des comptes à rendre à ma hiérarchie quand je m’absente.

— T’es sûre que je dois tout mettre sur le dos de Jacky ?

— Certain, tu dois accommoder la vérité, tu sais dans la vie rien n’est vrai, rien n’est faux. Tu crois que les livres d’histoire disent la vérité, tu crois que nos politiques disent la vérité. Et puis tu sais dit ‘ile avec son air malicieux, depuis mon divorce j’ai fait mienne cette citation — Un mensonge peut faire le tour de la terre, le temps que la vérité mette ses chaussures.

Sans un remerciement elle se lève de sa chaise, quitte la pièce, rejoint sa voiture, démarre, cale, redémarre et roule lentement vers Saint Clément. Elle se remémore leur petit appartement de Neuville – sur – Oise, sa première embauche au Laboratoire Cerba, près de Pontoise, sa première paie fêtée au champagne que Martial avait débouché en rigolant. Ils avaient bu presque toute la bouteille. Agnès lui avait offert un caleçon avec des bébés lionceaux courant dans la jungle et un peu pompette, le regardant droit dans les yeux, elle lui avait

répété deux ou trois fois que porter un caleçon plutôt qu'un slip, favorise la production des spermatozoïdes !

Arrivée chez elle, Agnès caresse Paco qui grogne de contentement. À l'étage elle remarque de la lumière sous la porte de la chambre de Jessica où est placardé un panneau, Interdit d'entrer. Elle redescend au jardin un moment avec son chien et a très envie d'entendre la voix de Martial.

Quelques jours plus tard, dans le prétoire, Agnès cherche Martial des yeux. Elle croit le reconnaître au fond de la salle, mais elle n'en est pas sûre jusqu'à ce qu'il redresse sa tête bouclée et lui fasse un signe discret. Elle n'ose pas lui répondre.

Maître Dessertines, particulièrement confiant, souffle à l'oreille de sa cliente :

— C'est préférable que votre mari soit d'abord condamné pour coups et blessures, parce que le juge aux affaires familiales déteste les conjoints violents. Le jugement de condamnation pénale l'influencera à coup sûr. Vous verrez, dans quinze jours, tout ira bien. Faites-moi confiance.

Plusieurs affaires défilent. Le gamin en moto qui a arraché le sac d'une vieille dame — elle n'a pas voulu le lâcher, c'est pas ma faute si la mamie est tombée et s'est cassée le col du fémur —, les petits dealers de cannabis, les vendeurs de cocaïne. Tous, bien sûr, clament leur innocence. Agnès est suffoquée d'entendre leurs bobards imbéciles, mais surtout stupéfaite de la vitesse à laquelle la justice est rendue : au bout de trois minutes, le substitut réclame des peines fermes. Elle ignore que chaque délit est tarifé, ce qui permet de traiter en un temps record un nombre impressionnant de dossiers.

Enfin, Jacky se présente à la barre, en blouson de cuir et baskets, sûr de lui, le sourire aux lèvres, un rictus de vainqueur.

— La vérité, c'est que c'est elle qui m'a agressé, je l'ai repoussée, elle a cherché à m'étrangler et maintenant, c'est elle la victime, on croit rêver, je suis

sûr qu'elle s'est cognée toute seule pour me faire accuser. Y'a aucun témoin des faits de ce qu'elle avance. C'est une sale menteuse, une...

D'un geste péremptoire, la présidente, jeune brunette sans maquillage, les cheveux en désordre, un physique de marathonnienne, le coupe et donne la parole à Agnès, qui, tremblante, expose sa version des faits avant d'être elle aussi sèchement interrompue.

— J'ai compris, madame. Vous dites, ou plutôt vous affirmez que votre mari vous a frappée. J'ai lu le dossier. Il n'y avait pas de témoin. Votre avocat va plaider après l'audition de deux témoins cités par Mr. Leblanc.

Thierry, le copain de toujours et le frère de Jacky affirment l'un comme l'autre que l'épouse est agressive, violente, machiavélique...

Agnès d'un bond se lève et hurle :

— C'est faux, c'est bien lui qui m'a frappée, ils mentent tous !

La Présidente lui intime l'ordre de se taire, à défaut elle devra quitter la salle. Dressée sur ses hauts talons, le chignon impeccable, l'avocate de Jacky, maître Aurélie Bourlinge, ricane, rugit auprès du tribunal qu'il vient d'avoir la preuve irréfutable que l'épouse est une femme particulièrement vindicative.

Maitre Dessertines, partie civile, plaide le premier sur la culpabilité évidente du mari, développe longuement les deux certificats médicaux attestant des coups reçus au visage, s'attarde sur le traumatisme de sa cliente qui, de surcroît, vient d'être licenciée par son conjoint.

— Merci, maître, jette la présidente. La parole est à la défense.

L'avocate de Jacky agrippe fermement la barre en secouant ses longues boucles d'oreilles et assène de sa voix aigrette, comme dans une pièce de boulevard :

— Mon client nie toute violence. Le tribunal retiendra qu’il n’y a aucun témoin des faits allégués. Or ce n’est pas la première, ni la dernière fois qu’une épouse, en plein divorce, se blesse délibérément pour gagner son procès et empocher des dommages-intérêts. Madame Leblanc produit deux certificats médicaux totalement différents concernant les séquelles et la durée de l’incapacité temporaire de travail : cinq jours pour l’hôpital et huit jours pour son médecin de famille... C’est donc un coup monté. Je demande au tribunal, avec la plus grande confiance, au tribunal la relaxe de mon client.

Un quart d’heure plus tard, la jeune Présidente, tout sourire, rend un jugement qui innocent Jacky et déboute Agnès de sa demande de dommages-intérêts car précise-t-elle, les faits de violences ne sont pas établis. Sur un signe de la magistrate, la greffière qui admire sa présidente expéditive, vocifère — Affaire suivante.

Agnès, effondrée, quitte le prétoire, amère, non seulement Martial ne l’a pas attendu mais l’avocate de Jacky est de connivence avec le magistrat...

Alors qu’elle traverse le parking, elle croise Jacky souriant qui lui balance un magnifique bras d’honneur. Elle démarre sur les chapeaux de roue.

Trois sms s’affichent, — Ne t’en fais pas, fais appel, tu auras plus de chance à Paris, Bisouxxxxxxxxxx. Dix minutes plus tard, — Je t’invite à dîner ce soir, je vais te remonter le moral, réponds-moi. Un quart d’heure après, — Ce n’est pas bon de ruminer, je connais un super resto italien, je t’en prie, réponds.

Trois semaines plus tard, de retour au tribunal, devant le juge aux affaires familiales, pour la première audience du divorce, Agnès n’a pas fermé l’œil de la nuit. Parti comme c’est parti, elle n’a aucune chance. Elle aurait dû prendre une vraie pointure face à la teigneuse qui défend Jacky. Trop tard. Et trop cher, la secrétaire de Dessertines lui a annoncé la couleur, les trois quarts de son

compte-épargne pourrait y passer. Elle qui voulait changer sa vieille Clio n'a même plus les moyens de s'offrir un vélo.

Dans sa requête en divorce, Jacky, bon prince, offre de lui laisser la jouissance gratuite du domicile conjugal — et pour cause, il vient de louer une villa pour Nadia et lui —, une pension mensuelle de 350 € et 350 € pour sa fille, dont il ne réclame surtout pas la résidence. Maître Dessertines, pour sa part, sollicite que sa cliente reste au domicile, mais à titre gratuit avec l'enfant, une pension de 1300€ pour Agnès et une contribution de 1100€ pour Jessica.

Le juge hâlé, un physique de rugbyman, le crâne rasé, reçoit d'abord Jacky dans son cabinet, puis Agnès, qu'il expédie en quelques minutes. À peine ouvre-t-elle la bouche qu'il lui coupe la parole tout en nettoyant ses lunettes de manière compulsive :

— Madame, je ne suis pas là pour entendre vos griefs, mais pour statuer sur des mesures provisoires, c'est-à-dire, le logement, votre pension et la contribution de votre fille.

Les avocats et Jacky entrent dans le bureau, Agnès remarque que son mari a eu droit à quatre minutes de plus qu'elle pour s'exprimer, la solidarité masculine, sans doute, et perçoit alors que le juge aux affaires familiales, chaussé de baskets blanches, adresse à maître Bourlingues, un regard appuyé, laquelle le lui rend avec gourmandise.

—Monsieur le Président, plaide-t-elle avec une conviction prête pour l'occasion, la crise économique actuelle est seule responsable de la baisse subite des revenus de mon client, qui, d'ailleurs, se voit contraint d'envisager le licenciement de deux autres salariés...

Devant ce mensonge, Agnès se raidit, prête à bondir, mais maître Dessertines qui ne la quitte pas des yeux, la cloue à sa chaise d'une main ferme.

— Les charges de Mr. Leblanc ont fortement augmenté, poursuit la teigneuse, puisqu'il doit désormais supporter un loyer pour se reloger, ayant élégamment laissé le domicile familial à son épouse et à sa fille.

Quand Paul Dessertines prend la parole, le juge fait une moue discrète, puis manifeste un agacement perceptible à l'écoute de ses arguments.

— La vérité, c'est que Mr. Leblanc a abandonné le domicile conjugal pour vivre avec Nadia, son employée, non pas dans un studio, mais dans une jolie maison à deux kilomètres de Sens. Ils ont deux salaires pour payer le loyer. Délibérément, depuis trois mois et en sa qualité de gérant majoritaire, le mari a baissé fictivement sa rémunération pour échapper à des pensions alimentaires conséquentes. Chassée de l'entreprise par Mr. Leblanc, ma cliente n'a aucun revenu et elle devra attendre trois mois pour percevoir de très modestes indemnités de chômage, environ 700€ mensuels.

Un mois plus tard, le couperet tombe, la plupart des offres de Jacky sont acceptées, le juge aux affaires familiales fixe dans son ordonnance de non conciliation à 450 € la pension d'Agnès et à 400 € celle de Jessica. Les sommes allouées ridiculement faibles sont justifiées selon le magistrat car la mère et la fille resteront vivre à titre gratuit au domicile conjugal, alors que Jacky doit faire face à un loyer de 1 100 € par mois pour sa nouvelle maison...

Ulcérée, Agnès décide de faire immédiatement faire appel de ces deux décisions. Le tribunal de Sens ne lui réussit décidément pas. Elle est sûre qu'il y a une combine entre l'avocate de Jacky et les magistrats. Paul Dessertines tente de la calmer :

— Faites-moi confiance, arrêtez de vous faire un film, nous prendrons notre revanche devant la Cour d'appel de Paris.

Il l'exaspère avec ses —Faites-moi confiance. N'était-il pas déjà certain de triompher à Sens ? L'avocate de Jacky a réussi à deux reprises à convaincre les

deux juges que la victime, c'était son client. Agnès s'interroge, comment elle a pu être aussi gourde ? La Bourlinge est plus jeune, plus mordante, face à Dessertines, il ne fait pas le poids. Et dire qu'elle croyait aux vertus de l'expérience ! La colère broie sa respiration, déterminée à faire la guerre, elle veut dézinguer Jacky, coûte que coûte. Martial lui propose de l'aider... Et bien c'est le moment de le voir à l'œuvre, et puis, elle va changer d'avocat, pas certain qu'elle lui verse le solde de ses honoraires...

À huit heures du matin, réveillée en sursaut par l'alarme de son iPhone, Alice brumeuse, émerge, est-ce le jour, la nuit ?

Après un bon café servi dans un bol en terre cuite ocre choisi à Hanoi en compagnie de Thomas, un jus de pamplemousse et une tartine chichement beurrée, elle dresse sur un bout de papier dans la cuisine, la liste des tâches incontournables :

— Remplir le frigo, passer au pressing par déposer les rideaux salis par la poussière et la nicotine, téléphoner au peintre, toujours injoignable, pour qu'il termine le plafond du salon, appeler Enzo, filer au Palais où elle devra signer des arrêts, rencontrer la greffière pour dresser le planning des vacances. Quant à approfondir Deleuze, elle va oublier !

Tout comme Brigitte, Alice refuse d'assumer les nombreuses vacations au pénal, mais en accepte au moins une par mois, y compris aux Assises. Son après-midi est consacrée à l'audience d'une dizaine d'affaires correctionnelles qu'elle a étudiées, des petits délits à la chaîne, pas très excitants, qu'elle va décortiquer à l'audience.

Midi et demi, en retard, elle décide de prendre un taxi pour rejoindre la Cour d'appel. Dans la rue, elle croise une très jeune femme en larmes, qui pousse un bébé endormi dans son landau. Alice est interloquée par le contraste entre l'enfant, un petit ange tranquille et joufflu, et sa mère qui sanglote au téléphone.

— Puis je vous aider ? s'enquiert-elle doucement. Vous avez l'air si désemparée.

— Ce n'est rien, juste que je dois bientôt reprendre mon emploi et que je suis encore très fatiguée par les tétées, les nuits courtes. C'est ce que je viens de dire à ma maman : c'est tellement violent de mettre mon bébé à la crèche, il est encore si petit. Merci, madame, c'est très gentil à vous. Vous êtes aussi une maman, vous avez eu des enfants, j'en suis sûre, puisque vous me comprenez si bien...

— Non, je n'ai pas eu d'enfant.

La jeune femme lui jette un regard surpris — Ah bon ? J'aurais juré...

— J'ai oublié d'en faire, lance Alice, avant de s'éloigner à pas lents, aussi surprise que son interlocutrice par les mots qui viennent de lui échapper. Mais c'est vrai, le temps a filé tellement vite. Un jour, Philippa lui avait demandé de garder toute une après-midi sa petite Pauline dont elle était la marraine. En voyant sa frimousse délicieuse entourés de magnifiques cheveux bouclés, ses petits bras potelés qui se tendaient vers elle, Alice l'avait serrée contre elle, l'avait respirée profondément. Durant ce moment de grâce si précieux, les yeux embués, elle avait rêvé d'avoir, elle aussi, une fille.

Pas le moindre taxi en vue. Elle prend le RER et descend à Châtelet, où des policiers interpellent de façon musclée un jeune gars, au polo déchiré, accusé par deux voyageurs, d'avoir dérobé portables et portefeuilles. Vociférations, coups de pied du jeune, quelques insultes racistes fusent des deux côtés, deux agents lui passent les menottes avec difficulté.

Alice observe la scène quelques instants. Elle a siégé aux FLAG, il y a des années, et revoit les prévenus, assistés ou non par des avocats commis d'office, comparaissant en flagrant délit. Ils défilaient devant elle à toute vitesse. Selon la Chancellerie, un bon magistrat devait être capable de gérer rapidement le flux des dossiers. Alice n'était pas très performante, elle renvoyait l'affaire si le prévenu sollicitait un interprète ou si son conseil était absent. Le substitut,

souvent irrité par sa vision trop laxiste des droits de la défense haussait les épaules, levait les yeux au ciel, ...

Elle revoit encore sa mère, démangée à l'idée de voir SA fille présider, se glissant parfois dans la salle d'audience. Alice lui avait strictement interdit de révéler son identité aux gardes, à l'huissier audencier, et surtout à sa greffière, une dame charpentée très gentille mais avec une haleine fétide, qui avec un sourire amusé et complice, l'aurait invité à s'asseoir au premier rang du public. Avec ses deux rangs de perles et son manteau d'astrakan noir, la mère d'Alice ne pouvait s'empêcher de happer le regard de sa fille, qui détournait très vite les yeux. Cette présence pesait encore plus à Alice quand le prévenu mentait effrontément ou qu'un avocat plaidait la relaxe pure et simple. Elle voyait alors sa mère s'agiter, échanger quelques mots avec son voisin de banc, et tremblait à l'idée qu'elle se lève pour quitter bruyamment la salle.

Le soir, elle lui téléphonait, lui reprochant d'être trop laxiste, — je comprends maintenant pourquoi la délinquance augmente..., ce qui avait le don d'exaspérer Alice car son flair la trompait peu. Lorsque le prévenu comparaisait pour la première fois, telle une souris tétanisée par un chat, comme ce grand père de retour du Maroc rapportant à ses cinq petits-enfants des ceintures Gucci contrefaites, Alice se montrait indulgente, pleine de compassion. En revanche, quand un multirécidiviste clamait son innocence, niait les faits établis de façon accablante, elle pouvait être assez vache.

Elle avait le même instinct pour jauger les avocats : le pénaliste chevronné qui ne se laisse pas marcher sur les pieds, invoquant à tout bout de champ sa liberté de parole, le jeunot qui vient d'obtenir le Capa (Certificat d'aptitude à la profession d'avocat), bafouillant un semblant de plaidoirie, jetant vers elle un regard suppliant de connivence et le tout-venant, propre et correct, sachant faire le job, en général plutôt bien.

Alice avait hésité entre la magistrature et le barreau. Elle n'avait pas de regrets, parce qu'elle exerçait son métier de juge de la même façon qu'elle aurait été avocate. Elle volait au secours des délinquants broyés par la machine judiciaire, trouver les mots justes pour expliquer, convaincre, défendre les faibles.

En sortant du métro, elle traverse la Seine sans lui jeter un regard et allume une cigarette. Un inamical petit crachin lui fait presser le pas et saccage son brushing. Elle en a soupé du droit pénal, elle connaît trop la musique. Bon, cet après-midi, son job est de présider l'audience correctionnelle. Elle a déjà vingt minutes de retard. Avant de gravir le grand escalier du Palais, elle sort son portable et consulte rapidement ses sms et e-mails au cas où Thomas décommanderait. Le week-end s'annonce morose, sans lui. Dimanche, elle retrouvera Enzo à un vide-greniers, mais samedi ? S'il passe toute la journée à préparer son séminaire, il aurait pu au moins lui consacrer sa soirée ! À moins que l'irremplaçable Laura...

Arrivée dans la galerie *des Pas Perdus* elle monte, éreintée par ses talons hauts, l'escalier de pierre accédant aux salles d'audience, des siècles d'histoires, banales, brillantes, crasseuses bruissent toujours. Alice se regarde dans la petite glace accrochée trop haut sur le mur écaillé de son minuscule bureau. Elle se trouve moche, le regard éteint, des poches sous les yeux. Elle fouille dans sa besace, met la main sur son tube de rouge, redessine ses lèvres, tente de regonfler son brushing, en vain.

À quatorze heures vingt, alors qu'elle vient de revêtir sa robe, une sonnerie grêle retentit. Alice très droite, presque raide, fait son entrée à la Cour. Le public découvre une femme de caractère, un profil majestueux malgré l'ovale du visage un peu relâché, des cheveux auburn coupés au carré, un teint mat et éclatant, la bouche charnue, des lunettes masquant à peine des yeux expressifs

couleur havane, un peu bronze. Tout le monde se lève, puis se rassied après qu'elle eut prononcé — Vous pouvez vous asseoir.

Le greffier, une bouille d'un gamin des lèvres fines, une petite bouche qui découvre des dents inégales appelle d'une voix lasse l'affaire N° 2 : Mohammed Choufa / Ministère Public.

Comme presque tous les jours le dos courbé sur une chaise inconfortable, il a tapé à toute vitesse avec deux doigts jaunis le procès-verbal d'audience.

Il s'ennuie pendant les plaidoiries. Ses petits yeux pâles presque féroces jettent un regard courroucé à ses mains abimées. Il ne les aime pas. Il ne s'aime pas. Mal au dos, il croise et décroise des longues guibolles maigrichonnes. Un mètre soixante-deux, le torse imberbe, chétif, Il avait eu l'espoir absurde d'un corps musclé, des poils noirs partout ...ça plait aux femmes. Il aurait voulu avoir une gueule de héros et pas ce visage ordinaire sur lequel aucun regard ne se pose. Il est lisse dehors, tourmenté dans sa tête.

Madame la présidente Labruyère énonce que le prévenu a fait appel d'un jugement qu'il l'a condamné pour vol à trois mois de prison ferme rendu par la 13^{ème} Chambre correctionnelle de Paris. Maintes fois condamné par le tribunal pour enfants alors il était mineur, le prévenu désormais majeur, connaît son numéro par cœur. Il hausse le ton, s'agite pour bien montrer à ses potes assis coude à coude dans la salle d'audience que la Présidente, « il s'en tape ». Il va continuer, c'est une évidence, à nier les faits de vol et recel de voiture, comme il l'a fait devant la 13^{ème} Chambre.

Le procureur l'interroge : puisque ce véhicule Maserati qu'il conduisait à plus de 200 km/h lui aurait été prêté, selon lui, par un ami, qu'il donne le nom, l'identité de ce dernier.

— C'est Mohamed, je connais pas son nom de famille, on était à l'école ensemble...

— Très crédible, soupire le Procureur, excédé.

Fidèle à sa réputation, il finira par matraquer et requérir la confirmation du jugement, soit trois mois ferme, histoire de ...

Il est quinze heures quarante-neuf, le malheureux avocat de Mohammed Choufa s'insurge, déballe l'histoire de ce pauvre gars livré à lui-même dès ses dix ans, adolescence en cité, mauvaises fréquentations, drogue, échec scolaire, que du vrai, que du réel, que du classique.

Toujours respectueuse des droits de la défense, Alice finit néanmoins par bougonner et lâche, avec un geste impatient de la main :

— Dépêchez-vous, Maître, la Cour a bien compris, et j'ai encore énormément de dossiers à juger.

Après un court délibéré à l'audience, elle réduit, sans sourciller, sa peine à un mois ferme et, dans son for intérieur, pense que le substitut devrait songer à quitter le pénal, d'autant qu'il répète à longueur de temps qu'il en a vraiment marre de cette racaille.

Un signe au greffier qui appelle : — Affaire N°5 - Renaud épouse Leblanc / Leblanc - Appel d'un jugement de relaxe rendu par le tribunal correctionnel de Sens par la partie civile Agnès Renaud, épouse Leblanc, contre l'intimé Jacky Leblanc.

Alice rappelle brièvement les faits : Madame Renaud a déposé plainte contre son époux pour violences commises le 4 juin à son encontre au domicile conjugal. Monsieur Leblanc, le mari, nie les faits.

Partie civile appelante, Agnès, le ventre noué, se lève en même temps que Jacky. Jeans et blouson de cuir noir, il se présente le premier à la barre, très décontracté, le sourire enjôleur, la carrure musclée, les mains dans les poches.

— Monsieur Leblanc, merci de retirer vos mains de vos poches. Avez-vous oui ou non commis des violences sur votre épouse ?

— Jamais je ne l'ai touchée, elle invente, c'est du baratin, c'est à cause du divorce que j'ai demandé, elle est hystérique, j'ai d'ailleurs dû la licencier de mon entreprise, elle gueulait toute la journée, se prenait pour la patronne, criait sur mes employés. J'ai des témoins de ses nombreuses scènes. D'ailleurs, le juge à Sens, il a tout compris, même à l'audience elle a fait du scandale, c'est pour dire, et il ne m'a pas condamné...

— Comment expliquez-vous que les médecins décrivent dans deux certificats médicaux des blessures, des contusions et fixent des incapacités de travail pour les coups constatés sur le visage de votre femme ?

— Parlons-en des certificats, le docteur Dufour est son médecin traitant, un copain qu'elle va voir pour un oui pour un non. Quand notre fille ne voulait pas faire de gym, il lui fournissait des certificats de complaisance, c'est ma femme qui me l'a dit. Hein, Agnès, dis le ...Bon dieu de merde. Tu peux pas le nier. Dis-le, si t'es pas une menteuse, répète-t-il avec un rictus mauvais.

Agnès Leblanc commence à s'agiter sur son banc. Paul Dessertines l'exhorte au calme, la main sur son bras. La veille, il lui a fait promettre, tout comme Martial, qu'elle resterait imperturbable, quoi que dise la partie adverse.

— Monsieur, surveillez votre langage, vous devez vous adresser à la Cour, et non à votre épouse. Reprenez.

— Bon, ben, je voulais ajouter que les deux certificats ne sont pas pareils, m'a dit mon avocate. La taille des ecchymoses d'un jour sur l'autre est différente, l'arrêt de travail est de cinq jours pour l'hôpital et huit jours pour le docteur Dufour, c'est dire que c'est bidon tout ça, c'est un coup monté pour me faire condamner et casquer un max.

— Donc, vous maintenez n'avoir porté aucun coup à votre épouse le soir des faits ?

— Oui, enfin, non, on s'est engueulés, le ton est monté très vite, elle m'a griffé au cou, je l'ai bousculée pour me dégager et je suis parti immédiatement. Je ne l'ai pas touchée, je le jure sur la tête de ma fille Jessica. Je l'ai déjà dit à Sens.

Avec un sourire fanfaron, il ajoute :

— Mon chien Paco a tout vu.

Alice fronce les sourcils, agacée par sa morgue mais reste un peu dubitative, puisqu'il n'y a aucun témoin de la scène et elle sait pertinemment que dans la majorité des cas, les violences entre époux s'exercent dans le huis clos conjugal. Cependant, les deux certificats établis à un jour d'intervalle semblent quelque peu contradictoires...

Durant une partie de la nuit, Agnès a répété en boucle devant la glace de la salle de bains ce qu'elle devrait asséner avec conviction à l'audience. La vraie coupable, c'est Nadia, mais quand elle a porté plainte dans la nuit du 4 juin, elle n'a pas osé avouer que la maîtresse de son mari l'avait frappée au visage le matin même. Elle a laissé croire à la fliquette que Jacky était l'auteur de ses blessures. Comme elle pensait qu'il chasserait cette pouffiasse du bureau, elle n'a pas voulu déposer plainte contre elle. Elle n'a rien révélé non plus au docteur Dufour. Maintenant, c'est trop tard. Si elle déballe tout maintenant, cette teigneuse de maître Bourlinge, avec son chignon improvisé retenu par deux pinces, aura sa peau. Martial, qui connaît la musique lui a clairement expliqué qu'il fallait tout mettre sur le dos de son mari. Agnès se demande si elle n'aurait pas dû s'en ouvrir à maître Dessertines, mais elle a eu trop peur qu'il perde confiance en elle. Parfois, elle le déteste, surtout quand il refuse de la prendre au téléphone, parfois, elle l'aime bien, quand il pose la main sur son

épaule, chaleureux, limite dragueur, mais au fond, elle le trouve bizarre. On ne sait jamais ce qu'il pense vraiment.

Tôt ce matin, avant de partir pour Paris, Agnès est allée brûler un cierge à la cathédrale Saint-Étienne de Sens. Le bon Dieu absoudrait sans doute ce un pieux mensonge. Sur son portable s'affiche un sms de Martial : — Courage, tiens bon, ma toute belle. Je suis là. Je t'appelle ce soir. » suivi de petits cœurs rouges, de baisers ...

— Madame Renaud, approchez, donnez-nous votre version, dites à la Cour ce qui s'est passé très exactement.

Le visage crispé, la silhouette raide, Agnès s'avance devant la Présidente, qui apparemment, ne s'en laisse pas compter. D'une voix tremblante, serrant les poings, elle débite d'un seul jet :

— Il ment, c'est lui qui m'a frappée, il m'a donné des claques, des coups de poing sur le nez, la bouche, l'oreille droite, non, pardon, la gauche. Je le jure sur la tête de ma fille Jessica, je dis la vérité. Le soir du 4 juin, après avoir déposé plainte, j'suis allée aux Urgences et le lendemain matin, j'ai vomi.

Maître Dessertines l'encourage d'un signe de tête appuyé.

— J'ai téléphoné au docteur Dufour, poursuit Agnès d'une voix plus ferme, et il est venu très vite. Il m'a examinée, il a mesuré la taille des hématomes avec une règle, estimant que cinq jours d'ITT était insuffisants, c'est pourquoi il a écrit huit jours d'arrêt ... Moi, je ne suis pas médecin, c'est lui qui sait...

Alice, un peu décontenancée, prend des notes sur du papier brouillon. Une vieille habitude qui date du temps où sa mère lui répétait qu'il ne fallait pas gâcher les fournitures scolaires.

L'heure tourne. Le Procureur a survolé le dossier, cela ne l'empêche pas de déballer l'éternel couplet sur les femmes victimes de violences conjugales qui

meurent tous les jours sous le joug de maris cogneurs. Il requiert en trois minutes une peine de trois mois de prison assortie d'un sursis.

Les avocats plaident tour à tour, Paul Dessertines se montre plus éloquent qu'à Sens, sa consœur un peu moins, elle élude la contradiction entre les deux certificats médicaux.

— Délibéré à deux mois, conclut Alice. Monsieur le greffier, merci d'appeler l'affaire suivante.

Inutile de se précipiter. Dans sa carrière elle en a vu défiler des maris, soi-disant violents accusés faussement par des épouses perfides...

Les avocats, elle le sait, ont l'habitude d'échanger des tuyaux sur leurs juges, de noter chacun en fonction de sa bonne connaissance du dossier, de son degré sa sévérité, de son écoute. Alice a toujours été considérée comme un bon, voire un très bon magistrat, qui étudie ses affaires à fond et juge avec discernement. Là, elle va prendre son temps.

Elle suit des yeux Agnès qui remonte l'allée centrale puis brusquement, fait demi-tour pour récupérer son portable oublié sur son banc. Leurs regards se croisent l'espace de quelques secondes, un déclic se produit, chacune perçoit à cet instant que la connexion entre elles est établie. Les yeux d'Agnès implorent, — vous me croyez, n'est-ce pas ? Et ceux d'Alice répondent : — oui, je vous crois.

Cette femme l'émeut sans qu'elle sache pourquoi. Le dossier est pourtant banal... Alice suspend l'audience le temps de boire un café, peut-être croisera-t-elle Agnès dans le couloir, elle aurait souhaité la voir de plus près. De loin elle aperçoit le blouson de cuir d'Agnès qui dévale les escaliers de pierre.

L'audience, pour une fois, ne se termine pas à la nuit tombée. De retour chez elle, Alice enlève ses chaussures. Pieds nus, elle allume des bougies sur la

cheminée, puis s'étire sur le canapé gris du salon, que Thomas et elle avaient choisi, serre contre elle un coussin acheté récemment sur lequel est brodé : « Keep calm and drink champagne. » Elle a très envie d'un verre, mais n'ose pas ouvrir une bouteille ! Philippa est allée faire un tour à la Biennale de Venise, Enzo, comme chaque vendredi, dîne en compagnie de son vieux père dans un restaurant du Marais. La corvée serait de vérifier son compte bancaire, l'emprunt pour son appartement a dû s'éteindre ce mois prochain. Et Thomas. Que faire ? L'appeler ? Le relancer, lui envoyer un sms ? Oui, non ?

Dans sa cuisine elle allume une cigarette, aspire une longue goulée de fumée, débouche finalement une bouteille de Cheverny blanc. Son portable sonne, son pouls s'accélère, elle se rue dans le salon, l'attrape prestement sur le canapé. C'est Thomas qui annule ?

— Alors, dis-moi, mon Alice, ça va mieux ? J'ai failli t'envoyer ma photo sur le Pont des Soupirs et, après je me suis dit que ça ne te ferait peut-être pas rire... As-tu pris rendez-vous avec mon chirurgien pour redevenir *Jeune et Jolie* ? Tu te souviens, c'est le magazine qu'on dévorait quand on avait seize ans ...

Comme à son habitude Philippa, la noie sous un flot de paroles futiles et gaies qu'elle n'écoute pas.

— Devine quoi, j'ai testé un concept de facial express qui fait travailler les quarante muscles du visage en même temps, c'est génial...Tu devrais essayer.

— Tu es folle, ma pauvre Philippa ! Toi, au moins, tu boostes le tiroir-caisse des instituts de beauté. Si tu voyais ma tête, je me sens complètement démonétisée... Bref, je n'ai pas beaucoup de temps, ce soir je dîne avec Thomas et vais être en retard. Demain je serai plus disponible. Tchao.

Alice se dépêche de s'habiller, un jeans gris et une veste rose en velours côtelé feront l'affaire, un voile de poudre sur les pommettes, un rouge à lèvres discret et la voilà en route pour la rue Mouffetard.

— Bon voilà, heu, enfin, dit-il en s'asseyant en face d'elle au milieu des conversations chuchotées, des rires, des tintements de verres des bobos parisiens.

Il a maigri, semble nerveux.

— J'ai beaucoup réfléchi à nous, je crois qu'il faut qu'on parle, ce n'est pas facile et je voulais te dire...

— Vous avez choisi ? L'interrompt le garçon.

— Bonne idée, on va commander, un risotto, et une carafe d'eau plate, énonce Thomas, sans avoir jeté un cil au menu.

— La même chose, murmure Alice, avec un verre de chablis et des glaçons à côté. Elle n'arrête pas de se répéter, surtout ne pas ruer dans les brancards, rester zen, ne pas l'affoler.

— Bon, écoute Alice, c'est dur pour toi, mais surtout pour moi. Tu es très nerveuse, je peux comprendre, avec tes dossiers en pagaille. Moi, mon livre est chez mon éditeur, il ne m'appelle pas c'est mauvais signe A trois jours de mon colloque, deux intervenants se sont décommandés, la galère, un vrai foutoir...

— Je comprends, je te comprends, murmure Alice crispée. C'est un passage difficile pour nous deux, mais ce n'est pas un désastre. J'ai réfléchi de mon côté, dès que ton séminaire prend fin, nous pourrions partir à Essaouira ou ailleurs pour nous retrouver. J'ai besoin de toi, de notre complicité ... Ses mots s'accompagnent d'une contraction bizarre de son maxillaire.

Elle a très envie d'un second verre de vin et d'une cigarette mais le garçon apporte la note sans que personne n'ait rien demandé.

Tendu, Thomas la fixe avec un regard douloureux, lui prend la main se penche vers elle, avance son visage, Alice tend ses lèvres et reçoit un furtif baiser.

Elle n'ose pas lui demander de monter à sa chambre d'hôtel, à deux minutes du restaurant, Place de la Contre Escarpe ou d'aller passer la nuit chez elle. Surtout, s'interdire de poser questions, l'important c'est qu'il ne la quitte pas, même si Laura rôde vraisemblablement...

La gêne s'installe, les mains nerveuses, les paupières affolées, il tente de se dominer. Alice essaie un sourire pour le détendre, il n'a pas dit non pour Essaouira, donc pour elle, c'est oui. Comme à l'audience, elle résume vite fait dans sa tête, c'est l'histoire d'un couple qui, au milieu de turbulences, tangué au bout de onze ans, classique, elle est prête à s'excuser pour sa rugosité, et, il lui pardonnera. Point final.

En sortant du troquet, un taxi passe doucement, Thomas le hèle, enlace maladroitement Alice qui finit par s'y engouffrer. Feu rouge, Thomas court pour ouvrir la porte.

—Viens, mon Alice, murmure tendrement Thomas, en lui tendant la main, on ne pas se quitter comme cela, trop triste, trop moche...

Elle l'attire à elle bien qu'elle n'en n'ait pas vraiment envie. Ils font l'amour sans échanger la moindre parole dans sa chambre presque monacale, deux ordinateurs, un monceau de livres impeccablement ordonnés, une trousse de toilettes dans la douche, un jeu d'échecs, pas une photo, pas un souvenir...à l'exception d'une reproduction d'un auto portrait d'Egon Schiele, bad boy de l'art viennois.

A six heures quarante-cinq du matin, le portable de Thomas les réveille, il file dans la salle d'eau, après l'avoir embrassé avec douceur puis, remonté le drap sur ses épaules.

Alice s'habille en toute hâte, sans faire sa toilette, impatiente de se retrouver seule chez elle. Assise sur le lit, elle attend Thomas pour quitter la chambre. Le regard vide elle constate qu'un des tiroirs de la table de nuit est entrouvert. Machinalement elle regarde, un fouillis de petits bouts de papiers gribouillés, de plaquettes de médicaments entamées, de stylos Bic sans capuchons, des boule quiés dépareillées, une vieille carte postale de Venise, une photo d'une très jolie petite fille, tout mignonne, elle sourit ...

—Dis donc tu ne m'avais pas dit que tu avais un enfant caché...Quel âge a-t-elle ?

—Arrête tes bêtises, c'est Emma, ma petite nièce, la petite fille de mon frère Erik, je la vois une fois par an à son anniversaire. Si tu veux tout savoir, elle vient d'avoir six ans, si je ne me trompe pas. Tu es prête, on y va ? Je vais être en retard, je dois passer à la bibliothèque de la fac, avant mes cours.

Au métro ils se séparent, Thomas, dans le wagon songe qu'il ne lui avait jamais raconté qu'il avait été dégouté par les seins alourdis, le gros ventre d'Ombeline, enceinte de leur premier fils, il y a vingt-cinq ans. A l'université, il s'était lié d'une puissante amitié avec un collègue plus âgé, fasciné par Schopenhauer. Pendant leurs déjeuners il lui prodiguait moult tuyaux pour conduire ses travaux auprès de ses étudiants et lui avait confié son projet d'écrire un essai sur la désillusion et la décadence annoncées de notre société.

Thomas flatté, avait relu le grincheux philosophe pour devenir son interlocuteur privilégié. Son plan avait marché.

Environ une fois par semaine, ils travaillaient chez lui sur une première mouture. Assis devant l'ordinateur, Thomas tapait avec enthousiasme les mots, les phrases livrés par Antoine dont la veste gris anthracite arpentait la pièce.

Brutalement, sa main sur son épaule, il s'arrêtait pour relire, corriger, Thomas sentait dans son cou son souffle rauque et son parfum boisé.

Un an plus tard, Ombeline était de nouveau enceinte.

Les journées d'Agnès à Saint Clément sont devenues d'une longueur insupportable. Elle s'ennuie, passe des heures sinistres au téléphone avec Pôle Emploi pour obtenir enfin ses indemnités de chômage. Elle découvre que non seulement Jacky a sciemment oublié de lui envoyer son certificat de travail pour retarder le paiement mais, qu'il a posté le chèque de six cent cinquante euros de pensions alimentaires en omettant d'apposer le code postal de Saint Clément. Elle est furibarde, hésite qu'est ce qui la soulagera le mieux ? Lui laisser un message d'insultes ou demander à Dessertines d'envoyer par mail son RIB car il est hors de question qu'elle touche à son plan d'épargne constitué depuis deux ans en cachette de Jacky, environ 22300 euros...

Cela fait trois jours qu'elle essaie en vain de joindre son avocat. La secrétaire finit par décrocher et explique à Agnès qu'il va falloir faire une saisie-arrêt sur le salaire de son conjoint.

— Maître Dessertines va m'expliquer...

— Ah non, je ne peux pas vous le passer, il est débordé par un très gros dossier à Paris et j'ai ordre de ne pas le déranger, mais ne vous inquiétez pas, il a fait appel du jugement correctionnel et de l'ordonnance de non-conciliation.

— À quelle date je passerai devant la Cour d'appel ?

— Oh là là, ce n'est pas demain la veille ! Le jugement pour le divorce n'est même pas tapé, le greffier est malade, à Sens, on n'est pas gâté... Que voulez-

vous, on n'y peut rien, faut attendre. Mais pour la correctionnelle à Paris, c'est fixé, j'ai vu passer un avis d'audience, mais j'ignore la date, on va vous écrire, martèle-t-elle, en raccrochant avant qu'Agnès ne pose une autre question.

— Bravo, Monsieur “Faites-moi confiance”. Il s'en fout, je suis un dossier parmi d'autres.

Cela a servi à quoi de préparer sa défense, de déballer son histoire à l'audience, de payer de gros honoraires ? À rien. Jacky triomphe, innocenté par les juges.

Pour tout arranger, les relations avec Jessica sont devenues tendues comme si sa fille était une étrangère. Elle refuse de dîner avec elle, et quand elle la croise, dans la salle de douche, la cuisine, son expression de raillerie permanente l'effraie, la met en furie. Sa toute petite fille lui est désormais hostile, s'écarte, la rejette. Les rares fois où elle accepte de venir à table, elle hurle, aboie pour qu'Agnès lui donne de l'argent pour s'acheter un nouveau coffret de maquillage, des bijoux en plastique... Mauvaise, elle braille à l'envi.

— Avec tout le fric que te file Papa !

Un soir dans le salon alors que sa mère lui reproche le capharnaüm de sa chambre, ses résultats scolaires calamiteux, le tee-shirt gris informe de Jessica sur une jupe en jean très courte, laisse apparaître une petite fleur tatouée sur son cou. Agnès l'invective.

— T'es folle, t'es mineure, qui t'as autorisé à te faire tatouer ? Montre-moi, approche...

Une expression impitoyable sur le visage, Jessica, pâle, décoiffée, recule vers le mur du fond, les mains enfoncées dans les poches de sa jupe, riposte.

— C'est ta faute si papa s'est barré ! Tu veux tout décider alors que c'est SA boîte, pas la tienne, arrête de l'emmerder, t'as osé déposer plainte contre lui,

grand-mère me l'a dit, t'es vraiment dégueulasse ... Lui, il m'a toujours aimé et...

— Si t'es pas contente, t'as qu'à partir habiter chez lui avec Nadia, mais le souci, c'est qu'il ne demande pas ta garde ...

Jessica bondit comme si un scorpion l'avait piquée, s'avance, prête à la frapper, et lui assène.

— Je te déteste, c'est de ta faute si Papa est parti. Il a bien eu raison, t'es chiante...

Agnès se réfugie dans sa chambre à l'étage, s'écroule sur son lit. Comment a-t-elle pu oser lui lâcher cela ? Elle devient cinglée...

Dix minutes plus tard, derrière sa porte, après avoir retrouvé ses esprits et avant de joindre Martial, elle lui murmure :

— Pardon, pardon, je t'aime, tu es ma puce adorée, je regrette, excuse-moi, excuse-moi mille fois, je t'aime, ouvre-moi, je t'en supplie, Jessica...

Tellement bouleversée, elle n'entend pas fille, qui pourtant hurle au téléphone avec sa copine Mounir.

— J'en ai marre de vivre avec elle, elle déraile, elle a décidé de mettre Papa sur la paille, elle invente des trucs pour qu'il lui file toujours plus de monnaie. Et puis, j'ai chopé ses messes basses, je suis sûre elle doit avoir un mec...

— Si c'est vrai t'as qu'à demander à vivre chez ton père...

— Ben, y'aurait pas de souci, il serait ok, mais pas maintenant, à cause que Nadia va accoucher. Elle est très nerveuse, mon père m'a lâchée qu'elle pique des crises pour un oui ou un non et il veut d'abord qu'elle se calme. Il m'a dit, tu restes chez ta mère pendant une année scolaire ou si t'en peux plus, tu vas

en pension comme ça ne t'auras pas à la supporter et Nadia aura eu son bébé plus tranquillement...

—C'est hyper chiant la pension, c'est la prison, tu sors qu'en fin de semaine, t'es enfermée au bahut avec des prof qui t'espionnent.

—Ok, je m'en fous des détails, ma mère, elle me gave, elle a toujours fait semblant de m'aimer...Depuis que je suis bébé, c'est mon père qui s'occupe de moi, me file des cadeaux, y'a deux mois, c'est cool, il m'a filé son dernier iPhone, avec sa boîte il peut en acheter comme il veut...

—T'as qu'à prendre un avocat. Dans le hall du lycée, y'a un numéro vert : *Mercredi j'en parle à mon avocat.*

—Prendre un avocat, ça change rien, c'est mon père qui décide et j'irai en pension, c'est plus cool que de rester chez ma mère.

Agnès digère mal que Jacky n'ait pas demandé la résidence alternée et que sa princesse soit désormais évincée par Nadia. D'autant qu'un jour, lors d'un repas avec ses copains, alors que la petite âgée de six ans, était sur les genoux de son père, ce dernier avait tonné :

— Si un jour, on divorce, jamais je ne me séparerai de MA fille. Elle vivra avec moi, un point, c'est tout.

Thierry, toujours chafouin, en avait profité pour raconter à tout le monde que depuis deux ans, son ex-femme multipliait les procédures contre lui afin de limiter son droit d'hébergement sur ses deux filles et qu'elle gagnait à chaque fois grâce à une avocate retorse.

— Super, tu me donneras son nom, avait répliqué Jacky, avec un gros clin d'œil à l'adresse de son meilleur pote.

Agnès, blême, partie dans la cuisine au prétexte d'aller chercher le dessert, n'avait jamais oublié cette sortie. Si ça se trouve, se dit-elle, Aurélie Bourlinge

était l'avocate de ce crétin de Thierry, c'est donc lui qui l'a mise dans les pattes de Jacky. Entre copains qu'est-ce qu'on ne ferait pas...

Céline l'a invitée plusieurs fois à dîner mais le bonheur des autres la rend incapable d'apprivoiser sa lassitude.

Au fil de la soirée, son téléphone a vibré à trois reprises. C'est Martial ? La photo de Magdeleine, est apparue, mais elle n'a pas laissé de message. Bizarre. Agnès n'a aucune envie de lui parler d'autant qu'elle avait dû vraisemblablement tacler sur elle. Elle ne l'a pas entendue depuis ce maudit soir du 4 juin où elle l'avait appelée à l'aide :

— Maman, maman, tu es là ? Réponds ! Allô... Allô ...

Bien sûr que Magdeleine était là. Elle avait toujours été là pour ses deux filles. Même qu'elle avait accepté de quitter sa Normandie pour trouver du boulot en région parisienne.

— T'as pas l'air dans ton assiette, ma fille, je t'entends pas, parle plus fort, tu m'entends ?

Elle avait cru déceler des gémissements chuchotés, des sanglots étranglés, puis la voix lointaine, étrangère d'Agnès :

— Jacky veut le divorce, Jacky veut divorcer, il veut vendre la maison, il veut...

Aussitôt, Magdeleine s'était vue trente-deux ans plus tôt, courant en chaussons sur la route, de nuit, après son mari, René qui partait, du moins le croyait-il, vers un avenir serein.

— Boudiou, c'est pas vrai, Agnès, c'est une blague ! Les disputes dans les couples, c'est fréquent. Jacky il est gentil avec nous tous, il te gâte, tu sais, t'as une belle vie. Arrête de tout gâcher, tu dramatises, et puis, il adore sa fille... Calme-toi ça va s'arranger...

Agnès n'écoutait plus. Son cerveau disjonctait. Sa mère maussade a toujours eu le don de prononcer exactement les mots qu'il ne fallait pas, c'était le genre à parler de corde dans la maison d'un pendu.

Prématurément vieillie et bougonne, Magdeleine n'avait jamais su ou pu la consoler. Sa relation aux hommes était figée depuis le départ de René, ses émotions étaient verrouillées. Elle, qui avait toujours affronté la vie avec bravoure, refusait aujourd'hui d'entendre la souffrance de sa fille.

Magdeleine avait bossé dur pour élever Agnès et Patricia, âgées de six et huit ans au moment du départ de leur père. Pendant deux ans, René lui avait versé une contribution dérisoire, puis il avait totalement disparu. Elle n'avait fait aucune démarche pour le retrouver et le contraindre à lui verser une pension décente. Elle acceptait son sort. Peut-être que son mari avait eu de bonnes raisons de la quitter ? Serveuse dans un café-bar-tabac près de Montargis durant des années, Magdeleine avait passé avec succès le concours d'agent administratif pour travailler à la mairie. Elle avait grimpé les échelons un à un et s'était retrouvée au guichet de l'accueil du public. Jamais un mot plus haut que l'autre, jamais de retard, jamais d'absence, elle s'arrangeait pour qu'on ne la remarque pas. Elle avait pris soin de transmettre aux fillettes les valeurs familiales, héritées de ses parents agriculteurs au Haras du Pin : l'honnêteté, le travail et Dieu, auquel il lui semblait impensable de déroger. Le dimanche, le trio ne manquait jamais la messe. Elle et ses deux gamines, une petite croix en or accrochée à leur cou, chantaient en chœur la gloire de Dieu : « Si notre soif de ta lumière nous a fait franchir la peur, devant toi Seigneur, nous aurons le cœur en paix. »

Magdeleine avait été très peinée lorsqu'Agnès lui avait annoncé que Jacky étant divorcé, il n'y aurait pas de cérémonie religieuse. Elle avait discrètement sollicité le curé de sa paroisse pour dire une petite messe à cette occasion. Cela paraît si loin à Agnès...

— Laisse-moi causer, maman, murmure-t-elle, en larmes. Nadia m'a cognée le matin au bureau. Ton gendre si parfait, a pris sa défense, m'a bousculée hier soir. Il m'a frappée, mon nez est presque cassé... Et toi, tu t'empresses de ME donner des conseils ! C'est la meilleure... Quand mon père t'a quittée, t'as fait quoi pour qu'il nous revienne ? Patricia et toi, vous vous raccrochez à Jacky. Au lieu de m'aider, tu m'enfonces, comme d'habitude ...

— Hé, t'es folle, arrête, s'il t'a bousculée, il a eu tort mais t'as dû le pousser à bout. Je connais ton sale caractère, ta tête de mule. Jacky tient de son père, c'est un sanguin. On divorce pas pour une engueulade ! T'as pensé à Jessica ? T'as pensé à moi ? Tu peux pas lui mettre tout sur le dos. C'est un gars sérieux, il bosse dur, il prend soin de vous, de nous, de toi, de ... Comme on dit, faut mettre de l'eau dans son vin. Fais des concessions et pense à ta fille. Tu sais pas ce que c'est d'être seule à élever des enfants, moi oui ! Il faut serrer les dents, faire avec !

La conversation s'était éternisée. Chacune répétait les mêmes mots en boucle, le ton montait. Puis Magdeleine, à bout d'arguments, s'était lancée dans un long monologue d'abord violent, puis mielleux, pour conclure enfin sur sa fameuse phrase, rabâchée mille fois :

— C'est toujours la même chose avec toi, ta sœur et moi avons bien réfléchi, nous sommes d'accord toutes les deux, d'accord, alors tu vois, t'as tort. Tout le monde pense comme nous, tu dois pardonner à ton mari, c'est pas bien grave, qu'il t'ait bousculée, t'es pas en sucre.

Brutalement, Agnès avait raccroché, submergée par la colère. Il lui semblait lire inscrites en lettres majuscules et en caractères gras, sur le mur du salon, au-dessus du canapé, ABANDONNÉE.

Depuis, sa mère campe sans nul doute sur ses positions. Agnès n'a aucune envie de renouer avec elle. Moins elle entend parler d'elle, mieux elle se porte,

d'autant qu'elle soupçonne Magdeleine d'avoir été invitée par Jacky et Nadia et de s'y être précipitée.

Désœuvrée Agnès tourne en rond dans son pavillon, passe une serpillière sur le carrelage sali par les pattes du chien. Elle remue les lèvres mais aucun son n'en sort alors muette, elle répète trois ou quatre fois le prénom de Martial. Par la fenêtre du séjour, elle aperçoit Paco qui gambade dans le jardin en friche. Aucune envie de désherber les massifs, pas les moyens de réparer la tondeuse. Peut-être que le voisin l'aiderait mais sa voiture n'est pas là, sa chienne épagneul aboie à fendre l'âme, lui, il est boulot. Agnès a l'impression qu'elle va devenir folle. Il faut qu'elle quitte ce fichu pavillon. Elle prend sa voiture, roule en silence vers le centre-ville de Sens. Même si son compte bancaire est dans le rouge, elle va acheter une paire de sneakers rayés à Jessica, celle qu'elle revendique jour après jour. Son téléphone sonne, la photo radieuse de Céline avec ses jumeaux s'affiche.

— Martial m'a raconté la relaxe de Jacky, c'est insensé ! Je t'ai laissé plusieurs messages, pourquoi tu ne rappelles jamais ? Je sors de cours à l'instant, il faut que je passe en salle de classe récupérer des copies à corriger et après, j'ai une bonne heure de liberté. Si tu peux, rejoins-moi au café de la Halle aux Cents Bières, juste à côté de la cathédrale.

Arrivée la première, Agnès s'installe en terrasse. Tandis qu'elle regarde distraitemment les passants, une femme très enceinte vient s'asseoir à la table d'à côté et commande un jus de fruit sans cesser de vociférer dans son portable.

- Tu m'entends ? Tu m'écoutes ? La sage-femme dit que c'est imminent et toi, tu es à l'autre bout de la France, à me répéter que tu ne peux pas rentrer avant trois jours. Tu te fous de moi ? Tu me rends dingue, t'es ignoble.

Rageuse, la femme coupe la communication. Agnès lui adresse un sourire timide. Aussitôt, sa voisine se rapproche, la dévisage avec curiosité.

— Bonjour, je m'appelle Lalia. Désolée, je flippe comme une malade. J'accouche dans moins d'un mois et à la mater, j'ai pas trop suivi les cours de prépa. Mon copain travaille à Clermont-Ferrand, il me répète qu'il ne peut pas poser de congés en ce moment. Je veux une péridurale en perfusion, personne n'a voulu me dire si ça faisait mal. Vous avez une idée ? Vous avez des enfants ?

— Bonjour, répond Agnès. Oui, j'ai une fille, Jessica, bientôt treize ans. Elle est merveilleuse.

— Et ça s'est bien passé ? Je veux dire, votre accouchement ? Vous êtes en couple ? Moi et mon copain, on vit ensemble depuis six mois. Enfin, à distance, mais ça fait six mois que ça dure. On n'avait pas décidé de faire un enfant, il est venu tout seul, mais on était d'accord pour le garder. Et vous ? Et toi ? T'es d'accord, on se tutoie ?

— Pas de problème. Ça été compliqué pour avoir ma fille. J'ai eu droit à plein de bilans, et d'analyses, j'ai dû aller voir un spécialiste. Finalement, après deux fausses couches, mon mari et moi, on s'est décidé à faire une tentative de fécondation in vitro.

— Je connais, dit Lalia, une amie à moi a eu son bébé comme ça, quelle galère !

— À l'époque, j'ai eu des cauchemars terribles. Je voyais un boucher, le tablier plein de sang, entouré de commis qui portaient une pancarte sur laquelle était écrit en gros caractères rouges « STIMULATION » suivie d'une foule déchaînée qui hurlait : « Ovaires-embryons-transfert ». J'ai même cru reconnaître Jacky, mon mari, au beau milieu, il me montrait d'un doigt accusateur à des femmes enceintes dont les ventres ressemblaient à des montgolfières bariolées, qui écartaient les cuisses en s'esclaffant. Je l'obligeais à faire l'amour tous les deux jours, le sperme est, paraît-il, plus concentré quand on le fait souvent...

— Bon, il faut que j’y aille, coupe Lalia J’espère que mon copain va pouvoir être là quand j’accoucherai.

— Je te le souhaite. C’est important d’avoir un père pour son enfant rétorque Agnès.

— Et surtout, un bon compagnon ! rétorque Lalia dans un sourire.

— De ce côté-là, j’ai beaucoup de chance, mon mari est formidable, on bosse ensemble, on s’entend super bien.

Agnès suit des yeux l’imperméable rouge de Lalia qui s’éloigne dans la rue pavée. Elle ignore pourquoi elle a raconté cette fable à une inconnue. La vérité, c’est qu’après quelques mois de mariage, Jacky la baisait vite et mal.

« Mon Dieu, pense-t-elle, comme j’étais naïve de croire qu’il voulait vraiment être père ! au moins, Martial, avait été franc, lui répétant qu’il était trop jeune pour avoir un enfant ! Dire que j’ai pris rendez-vous pour une seconde FIV, et qu’entre temps, je suis tombée enceinte... Je me revois encore enceinte jusqu’aux yeux. Pas un seul jour d’arrêt, je continuais à trimer, arrivant la première au bureau pour démêler une embrouille au niveau de la comptabilité, une erreur de facturation. Brutalement, j’ai senti de terribles contractions, des douleurs rythmiques, j’ai attendu, soufflé, attendu encore avant d’appeler Jacky qui déjeunait avec un restaurateur parisien, un futur client, du moins l’espérait-il. Et il a pas répondu...

Puis, un autre souvenir assaille Agnès, une image horrible qui l’a longtemps poursuivie. Alors qu’elle avait à peine dix ou douze ans, chez la voisine de palier de sa mère à Viroflay, la chatte Lili, dans une litanie de gémissements rauques, de miaulements ignobles, avait enfin mis bas. Quatre minuscules chatons gluants étaient apparus à la queue-leu-leu. Brutalement, la voisine avait dit d’une voix pointue : — J’ai tout préparé, le sac, la pierre et hop, la noyade, terminé...

Agnès plongée dans ses souvenirs, n'a même pas vu Céline arriver. Son amie l'embrasse avec effusion.

— Tu étais complètement ailleurs ! T'étais où ?

— Je revisitais les galères de mon accouchement, la naissance de ma puce. Tu te souviens ?

— Bien sûr que je m'en souviens ! Puisque Jacky t'avait fait faux bond, j'étais là quand ta minuscule fille a quitté enfin le bouillon amniotique en quelques poussées et qu'elle est sortie, ravissante, à la lumière. Tes pleurs fatigués, l'exaltation bruyante de Jacky quand il est arrivé à la maternité, si fier d'avoir enfin une fille, — elle a mon nez, ma bouche, mes yeux, plus tard elle fera tomber les mecs, répétait-il en s'agitant beaucoup pour prendre des vidéos saccadées sur son portable, puis, plus tard, les pleurs et les rires mêlés de vos deux familles et le ton pincé de ta chère mère qui répétait en boucle : — Elle ressemble surtout à ma fille, ses fossettes, ses cheveux ... c'est une vraie Renaud .

— Ça rendait Jacky furieux, soupire Agnès. Quand je pense qu'il racontait à tous ses potes que pour la première fois, il se sentait réellement papa ! Pendant douze ans, il a couvert sa fille de cadeaux, il a pris à n'en plus finir des vidéos : Jessica sur son tricycle, Jessica à bicyclette, Jessica devant l'école, dans son bain, à table, au jardin... Il lui passait tout, incapable de poser la moindre limite, tout fier d'exhiber sa blonde chipie devant ses copains. Et maintenant...

Céline pose la main sur celle de son amie d'enfance, coupable de ne pas mieux la réconforter. Pendant des années, elle a refusé de prêter attention à la rumeur selon laquelle Jacky, lorsqu'il partait avec sa bande pour un match de foot à l'autre bout de la France, ne se gênait pas pour tirer des coups avec des filles rencontrées dans des bars.

Quand Agnès lui a confié, il y a plus d'un an, que Nadia était décidée à lui piquer son mari, elle ne l'a pas encouragée à prendre les devants, à engager sans délai une procédure en divorce. Aujourd'hui, en voyant Agnès si défaite, elle le regrette.

— Tu sais, dit-elle, une de mes cousines, thérapeute familiale à Marseille m'a répété une phrase : —Il faut divorcer de son conjoint pour le connaître. Sur le moment je n'y avais pas prêté attention, mais je crois qu'elle a du sens.

— Sans doute, mais je vais sûrement pas consulter un psy ! Ça sert à rien et j'ai pas d'argent. Tu sais, j'aurais jamais pu imaginer que Jacky serait aussi teigneux, qu'il nous en ferait baver autant, Jessica et moi. Je crois, non je suis sûre qu'elle me déteste. J peux pas lui en vouloir, parce qu'elle en bave aussi, mais j'en ai ras le bol, n'ai même pas le courage de chercher un job. C'est tellement long cette procédure et j'ai vraiment les jetons qu'il gagne encore le procès !

— Ne t'en fais pas, ma grande, je suis là. Si l'appel existe, c'est que les juges peuvent se tromper. Et Martial, il t'a dit quoi ?

Que va-t-il se passer ?

Les jours se ressemblent, s'égrènent avec lenteur épaisse. Sa soirée avec Thomas lui laisse un goût amer. Elle espérait, attendait un regard, il était resté fuyant, elle n'avait pas insisté. Elle l'aimait, le détestait, persuadée que sa tendresse viendrait à bout de son asséchement, que le séjour à Essaouira ferait le reste.

Elle s'ennuie, part se réfugier dans son bureau, seule pièce rassurante. Immédiatement ses yeux constatent le désordre dans sa bibliothèque, elle sursaute. Pourtant Leïla sait qu'elle ne doit pas toucher à ses livres. Certains ne sont plus à la même place, d'autres sont empilés curieusement. Panique, Thomas a conservé ses clés ou plutôt, elle n'a pas osé les lui réclamer. Elle recherche *Consolations* qu'il lui avait offert avec une tendre dédicace, il n'est plus là, tout comme les ouvrages de Jankélévitch que Thomas relisait pour préparer ses cours. Elle cherche, fouille, le doigt sur la tranche de chaque volume, la tête penchée. — Incroyable, le salaud, il a profité de son absence pour débarquer chez elle, reprendre en son absence ses bouquins. Salopard, ce n'est pas vrai, elle n'y croit pas, c'est violation de domicile, doublé d'un délit de vol. Des éclairs vrillent sa tête, ses yeux clignent, six mots inscrits et surlignés sur son front. Re - Co - nais - séance -de -dette. Trois mois auparavant elle lui avait prêté six mille euros, il avait insisté pour lui signer un papier. Elle avait refusé l'air faussement gêné. Il avait dit —c'est normal, Elle avait un peu minaudé —Si tu insistes.

Il est où ce putain de papier ? Elle n'y croit pas, il s'est introduit chez elle pour le lui piquer. Ce n'est pas vrai. Elle va hurler mais, n'ose pas à cause des

voisins, échevelée, en sueur, ridicule elle se contorsionne dans tous les sens. D'habitude elle planque ses documents confidentiels dans la housse du pèse personne, dans un des coussins du canapé ou dans un bouquin. Elle fonce, rien dans la balance dont le coussinet est plein de poussière, Leïla, une soi-disant perle !!! idem dans les oreillers du sofa. Ultime solution, sortir chaque ouvrage puis le feuilleter. Le cœur affolé, les gestes désordonnés, avec rage elle les jette au sol, ils atterrissent n'importe comment, *Consolations* est écorné, les deux ouvrages de Jankélévitch et d'autres sont abimés par sa violence. Rien, elle ne retrouve toujours pas le fameux écrit... Faut pas la prendre pour une débile... dans sa carrière elle en a connu et jugé des maris dégueulasses qui détruisaient des preuves...

Epuisée, inquiète, des plaques rouges sur le visage, elle file au salon, allume une cigarette — cinglée, elle devient vraiment cinglée, *totalelement grave*, dirait Pauline, sa filleule. Il faut qu'elle se calme, réfléchisse, où est ce foutu document ? A vrai dire, à cet instant elle ne serait pas mécontente que Thomas Kowalski se soit introduit chez elle pour le récupérer. Enzo, puis Philippa, seraient carrément outrés et Alice serait enfin une vraie, bonne victime à consoler.

A peine son mégot éteint, allongée, les pieds déchaussés sur le canapé dont les coussins ont virevolté sur le parquet, elle fume à nouveau, retire son cardigan, elle crève de chaud, en soutien-gorge elle pleure, elle a honte. Jamais Thomas n'aurait pu faire une pareille horreur, la preuve ses bouquins n'ont pas été piqués et le papelard elle a dû le planquer ailleurs. Elle va le retrouver.

Avant tout elle doit retrouver ses esprits, se poser, penser à autre chose. Demain au plus tard il faut qu'elle rédige la condamnation de Jacky Leblanc. C'est évident ce n'est pas l'épouse qui s'est cognée volontairement pour faire porter le chapeau à son mari. Tentée de retourner à son bureau pour se plonger dans le dossier, elle n'en n'a pas vraiment l'envie.

Thomas lui embrouille la tête, elle ne sait plus trop quoi penser. Elle a besoin de lui, s'enfonce dans le canapé, plisse les paupières, un grand vide l'envahit, elle s'assoupit un peu.

C'était au Grand Rex, il y a plus de onze ans, invitée à l'avant-première d'une série télé dans l'immense salle Art Déco, Alice avait aperçu Thomas, au milieu d'un groupe de producteurs, réalisateurs, comédiens, journalistes, photographes, tous en blouson de cuir noir, sweat et basquets. La bande se congratulait bruyamment.

— Super, c'est super, c'est génial, la série va cartonner, j'adôooooore.

Alors qu'elle tentait vainement d'attraper un verre de blanc au milieu de la cohue, il lui avait tendu un gobelet en plastique.

— Tenez, venez, il y a quelques centimètres carrés respirables par ici.

Pas mal, ce type, s'était-elle dit. Il parlait assez bas, elle acquiesçait, n'entendait rien, peu importe. Elle crevait de chaud dans son perfecto qui la serrait aux emmanchures, mais elle s'était dit que ça faisait tendance et la rajeunissait...

Thomas lui avait proposé de prendre un autre verre, à l'extérieur. Oui, volontiers, avec plaisir. Elle avait tout de suite pressenti qu'elle allait tomber amoureuse. Dans le bistrot, elle avait sorti le grand jeu, celui de la magistrate brillante, forte, divorcée, presque inatteignable, mais cool quand même, ce qui nécessitait beaucoup de travail. Lui son pedigree, c'était prof de philo, deux fois divorcé, deux fils, l'un architecte, l'autre informaticien qu'ils ne voyaient plus. Sa passion : les stoïciens, l'opéra, la politique, les échecs.

Alice, les yeux brillants, avait pensé : — J'en suis sûre, ça va matcher.

— J'ai deux places vendredi à Bastille, ça vous tente ?

Bien sûr que, oui. Même si elle avait eu une autre invitation, elle se serait décommandée illico. En la quittant, Thomas s'était penché pour l'embrasser à la commissure des lèvres. Alice se souvient avoir frissonné. Elle avait quinze ans, envie de lui, là, tout de suite. Elle tremblait d'excitation, érotisait la situation, il y avait des lustres qu'elle n'avait pas fait l'amour. Fini, les amants de passage pour remplir le vide. L'un l'avait emmenée en croisière en Corse, un autre l'avait entraînée dans une randonnée en Auvergne qui lui avait laissé pour tout souvenir des ampoules aux pieds. En compagnie d'un troisième, elle avait assisté à son premier match de rugby sans comprendre pourquoi une bande de brailards enragés se disputaient un ballon ovale... Passer des vacances ou arriver seule chez des amis, elle n'en était plus capable, alors, elle s'arrangeait pour quitter un homme lorsqu'elle était sûre de lui avoir trouvé un successeur, en priant le ciel pour qu'il ne lise pas l'Équipe ! Des préjugés, elle en avait...

Elle avait longtemps retardé le moment de s'inscrire sur un site de rencontres, mais l'insistance de Philippa, adepte des à-côtés, avait fini par la faire céder, un peu vexée tout de même de ne pas être capable d'attirer un prétendant et paniquée à l'idée que quelqu'un l'identifie sur le réseau. La magistrature, ça ne rigole pas. Morte de rire, son amie l'avait prise en photo déguisée en femme fatale, tee-shirt échancré, bouche rouge baiser, regard débordant de promesses. Alice avait ensuite rempli une fiche sous un pseudo aussi énigmatique que ridicule, très vite, elle avait déchanté devant les réponses de ces Casanova qui affichaient « le charme de quelques cheveux blancs, grand, mince » Elle savait très bien lire entre les lignes : — situation maritale : ce n'est pas l'essentiel — en clair, il est marié ; situation financière : ce n'est pas l'essentiel — en clair, il est sans revenus fixes ; situation professionnelle — ce n'est pas l'essentiel — en clair, il est chômeur ; centres d'intérêt : rando, bricolage, cardio training, comédies musicales — en clair, ce n'était pas son truc.

Alors Thomas avait illuminé sa vie. Elle le trouvait beau, très beau, une belle gueule, du charme, un sourire magnifique, des dents étincelantes, grand, très grand, un mètre quatre-vingt-cinq, plus peut être, toujours vêtu d'un jean noir impeccablement coupé d'une chemise blanche. Les gens disaient qu'ils formaient un beau couple. Avec lui, Alice, flattée, semblait indéboulonnable, indestructible. Alors, c'est sûr, elle va se battre pour le reconquérir.

Comment gagner un procès difficile ? À la fin de ses études de droit, elle avait été subjuguée de lire la magistrale plaidoirie de Maître Senard défendant Gustave Flaubert en 1857, accusé d'outrage à la morale et incitation à la débauche lors de la parution de *Madame Bovary*. Être suffisamment éloquente pour faire vibrer Thomas, lui asséner des réparties infaillibles, le convaincre, le toucher pour qu'il ouvre son cœur et gagner la partie. Voilà ce qu'elle doit faire...

L'alerte sonore de son portable lui rappelle le dîner chez Christian, un avocat qui entend se faire élire bâtonnier et qui a invité pour l'occasion quelques magistrats pour conforter sa légitimité.

Mince, difficile de se décommander. C'est un vrai bon copain, un redoutable pénaliste, ancien Secrétaire de la Conférence, mais elle n'a pas la moindre envie de débarquer seule. Pas sûr que Thomas se souvienne de cette soirée qui d'ailleurs devrait le barber. Alice écrase sa cigarette, compte les mégots dans le cendrier, c'est la sixième depuis qu'elle est rentrée. Le salon empest le tabac malgré la fenêtre ouverte.

Une heure plus tard, vêtue d'un tailleur pantalon gris clair dont elle ne peut plus fermer la veste, un brushing parfait après une coupe au carré, les ongles vernis rouge vermillon, aux oreilles les dormeuses de sa grand-mère, l'ombre d'Alice traverse la cour majestueuse d'un immeuble haussmannien. Escalier monumental, épaisse moquette rouge, cuivres étincelants, tout respire une

grande aisance. Elle arrive seule, sourire aux lèvres, ventre rentré, silhouette amidonnée, son maintien reprend vite le dessus, sa mère le lui a appris.

Tout le monde se congratule avec élégance, les femmes parfumées multiplient les battements de cils, les hommes en blazer bleu marine, affichent un machisme aristocratique, nichent dans leurs mains une coupe de champagne rapidement éclusée. La plupart figurent dans le Who's Who, ancêtre chic de Facebook, appartiennent à la coterie des gens de robe, les autres rêvent d'en faire partie... Tous accourent chaque année en smoking et robe longue au bal du bâtonnier, devenu dernièrement celui de la Solidarité.

Alice bouscule un ténor du barreau crinière blanche, visage raviné. Affable il la salue chaleureusement, propose d'aller lui chercher une coupe.

— Quelle mouche vous avait piquée le mois dernier, Madame le président, quand vous avez prononcé une lourde condamnation contre mon client ? J'ai failli me faire débarquer et perdre le solde de mes honoraires !

Le maître de maison s'écrie : — On passe à table. Une chaise vide trône, celle de Thomas. Dans sa tête, Alice lui ordonne de faire irruption. Quand elle était petite, ses camarades et elle répétaient à l'unisson — si on ferme les yeux en pensant très très fort à son souhait, il sera exaucé...

Quelques instants plus tard, avec un petit rire contraint, elle murmure en tripotant ses boucles d'oreille — Désolée ... Thomas a la grippe ... Jusqu'à la dernière minute, il se faisait une joie d'être des vôtres... alors qu'elle sait qu'il déteste ce genre de raout.

Quelques convives polis font une moue déçue, une grande blonde à tête de cheval s'exclame :

— Ah, pauvre Thomas, quel dommage, j'espérais qu'il serait mon voisin de table, tu l'embrasseras pour nous, quelle chance tu as d'avoir un amoureux aussi super, plein de charme, toujours *successfull*...

Ben voyons, ricane Alice, c'est sûr, j'ai une chance folle d'être la compagne de Monsieur Kowalski, un mec parfait pour la galerie, ni chauve, ni bedonnant, qui a cessé d'être amoureux de moi !

Le dîner s'éternise. Tous les convives partagent la même éducation, tiennent de la même façon leurs fourchettes et couteaux, différencient le verre à eau du verre à vin blanc, ou rouge. La conversation roule sur la stratégie pour ramener lors de l'élection, un maximum de voix à Christian. Ses propositions-phare consistent à promouvoir la parité femme / homme et la diversité au sein du Barreau. Alice approuve mais sa tête est ailleurs. Elle a furieusement envie de fumer.

Le dessert est enfin servi, quand une voix s'élève à travers le tintement des fourchettes et des verres : — Heureusement que notre Président augmente le budget de la justice, mais vider les prisons ne va pas solutionner les problèmes. Un magistrat rétorque : — Oui, c'est bien beau, réduire encore les postes des juges d'instruction, accroître ceux du Parquet est une aberration. Faut faire des choix judicieux lance un troisième convive dont le col de son veston est parsemé de pellicules

Christian intervient pour dénoncer le recul des droits de la défense et le développement inquiétant des méthodes d'enquête intrusives dans la vie des citoyens. Alice et d'autres convives acquiescent, les écoutes, les filatures, la géolocalisation à tout va, risquent en effet de porter atteinte à la vie privée des individus.

Pour elle, Christian sera un parfait bâtonnier du barreau de Paris. Défenseur des droits de l'homme à la fois mesuré et déterminé, il lui importe que magistrats et avocats coopèrent afin d'améliorer la vie du Palais et Alice compte tout faire pour l'aider. Mais, à cet instant, l'urgence est de trouver un balcon pour en griller une.

Un premier couple donne le signal du départ, elle en profite pour s'éclipser. A la porte de l'ascenseur, il propose de la raccompagner. Assise à l'arrière, elle remarque la main du conducteur posée sur la cuisse de sa compagne. Elle les envie pourquoi Thomas n'est-il pas à ses côtés ? Complices, ils seraient rentrés au milieu des fous rires en se moquant de certains invités...

De retour chez elle, Alice éprouve la cruelle morsure du manque de l'autre. Elle a toujours assez mal su comment vivre, mais jamais autant qu'en cet instant. Elle refuse d'apprendre à ne plus attendre Thomas. Il a la clé, il pourrait lui faire la surprise d'arriver à n'importe quelle heure, de se glisser près d'elle. Incapable de se dormir, elle se lève, va à la cuisine, boit un verre d'eau, se rend dans son bureau qui sent un peu le tabac et décide de rendre son arrêt dans l'affaire Leblanc/Renaud.

Elle allume une bougie parfumée et, syndrome de la bonne élève, réétudie tout le dossier, fouille parmi les pièces, relit les conclusions des avocats. Celles de la jeune Aurélie Bourlinge sont truffées de répétitions et dépourvues de fond. Du travail bâclé, se dit-elle.

Alice est fort mal disposée envers le monde et particulièrement, cette nuit-là, envers Thomas mais aussi envers Jacky. À l'audience, elle n'a pas apprécié sa morgue, son sourire de vainqueur, le regard méprisant qu'il portait sur Agnès. Elle sait, par expérience, que certaines femmes provoquent leur mari ou leur compagnon, lesquels excédés, finissent par les frapper. D'autres, soi-disant victimes, se cognent délibérément contre un frigidaire pour les faire accuser et rafler de substantiels dommages-intérêts. Elle n'ignore pas non plus que le huis clos conjugal rend difficile la vérité, raison pour laquelle elle a toujours pris soin de bien motiver ses décisions avec des condamnations mesurées, sans se fier aux impressions d'audience.

En se plongeant dans le dossier, Alice fulmine.

— Il se fout du monde, l'artisan boulanger, avec son rire gras. S'il pense pouvoir me balader, comme il a berné le tribunal correctionnel de Sens, il se trompe lourdement !

Contrairement à ce qu'il a clamé à la barre, les certificats médicaux ne sont nullement contradictoires. L'appréciation différentes des deux praticiens concernant la taille des ecchymoses peut tout à fait s'expliquer par le temps écoulé entre les constatations effectuées à l'hôpital puis, le lendemain, par le docteur Dufour. Alice reclasse les pièces pour se donner le temps de la réflexion, puis elle rédige soigneusement et motive son arrêt, qu'elle relit deux fois. Elle retoque le jugement du tribunal correctionnel de Sens, affirme que les dénégations de Monsieur Leblanc ne sont pas du tout crédibles, et qu'il a commis des violences sur son épouse constitutives d'une faute de nature à justifier une réparation. En conséquence, Madame la présidente A. Labruyère le condamne à deux mois d'emprisonnement avec sursis, et deux mille euros de dommages-intérêts ainsi qu'à mille euros en réparation des frais de justice exposés par la plaignante.

Durant un quart de seconde, elle hésite, n'a-t-elle pas la main trop lourde pour un homme sans casier judiciaire ?

Il est deux heures du matin. Grelottante, elle regagne sa chambre dont sa fenêtre est restée ouverte. Dans la veste de pyjama fripée de Thomas, elle s'effondre dans son lit, tire la couette sur sa tête après avoir avalé un comprimé, pour réduire ses bouffées de chaleur.

La veille, Alice avait dévalé à toute vitesse les escaliers du métro pour arriver à l'heure chez son gynécologue, dans le IX^e arrondissement de Paris.

Rue Condorcet, elle s'était acharnée, comme d'habitude, à pousser la porte d'entrée du hall, malgré la pancarte affichant : « Tirez ».

Elle avait gravi rapidement les trois étages, en sueur. Lorsqu'elle avait pénétré dans la minuscule salle d'attente, immédiatement elle s'était souvenue que lors de sa première visite, huit ans plus tôt, elle avait attrapé sur la table basse, un magazine dont le gros titre de couverture annonçait : — 6 mai 2007, Nicolas Sarkozy succède à Jacques Chirac, reportage photo exclusif. Elle commençait juste à le feuilleter quand le médecin, la cinquantaine affable, le visage rond, l'avait invitée à entrer dans son cabinet.

— Madame, lui avait-il expliqué, vous êtes ménopausée. Quarante-huit ans, c'est un peu jeune, mais normal, la moyenne est de cinquante et un ans. Et elle peut être avancée chez les fumeuses. Nous pouvons envisager un traitement pour diminuer vos sueurs nocturnes. Cela fonctionne très bien.

— Ça veut dire quoi ? Ça veut dire que je n'aurai pas... que je n'aurai pas...

— Oui, avait répondu le gynécologue d'une voix pleine de compassion, comme s'il lui annonçait le décès d'un proche.

À cette minute, Alice s'était rendue compte qu'elle n'a jamais pris le temps de faire un enfant. Cette idée l'avait pétrifiée. Pourtant elle avait pensé à faire une fille. Elle s'en souvient parfaitement, c'était au jardin du Luxembourg quand sa filleule Pauline âgée de trois ans lui avait tendu ses bras potelés. Que s'était-il passé ? Une fuite en avant pour échapper à quoi ?

Lors de la consultation, elle avait remarqué que son praticien n'a guère changé au fil des années, sauf sa couronne de cheveux paille, devenue argentée. Idem pour Thomas. C'est injuste que les hommes vieillissent moins vite que les femmes...

— Bonjour, Alice, entrez, entrez. Comment allez-vous ?

Elle avait été sur le point de répondre—Pas très bien, mais, elle avait répliqué machinalement : —Bien, et vous ? Avant de prendre place en face de lui dans

un fauteuil au pied duquel sa besace l'avait suivie. À la fin de l'entretien, il lui avait délivré une ordonnance pour un nouveau traitement hormonal.

Il est vraiment très tard, il faut qu'elle s'endorme, et vite. Mais, le film de la soirée chez Christian défile. Elle regrette l'absence de Thomas. S'il avait été là, elle aurait été plus brillante, plus enjouée.

C'est évident Thomas déteste ce genre de pince-fesse. Meticuleux comme il est, Alice est sûre qu'il a noté dans son agenda google la soirée chez le futur bâtonnier. Lui il est soulagé d'y avoir échappé. Dans l'ensemble il n'a rien à dire à tous ces gens cravatés, opposés entre une droite répressive et une gauche laxiste. C'est un monde qu'il connaît mal. Il avait pourtant été intéressé quand Alice l'avait entraîné à deux ou trois colloques Justice/ Ethique où intervenait un ancien juge des enfants, Antoine Garapon magistrat intello, passionné de philosophie.

Dans sa chambre devant son ordinateur, Thomas chamboulé, la tête dans les mains, pense à Alice. Il déteste lui faire du mal, il souhaiterait qu'elle soit heureuse mais sa jalousie la consume, elle lui fout la trouille, un mot, un geste de travers et c'est parti... C'est épuisant d'être avec une femme qui vous reproche tout et son contraire. Les femmes sont épuisantes...

—Elle le sait, je n'ai jamais été démonstratif, depuis l'enfance, je me contrôle, j'enchaîne les faux fuyants, j'ai mes secrets, je bricole avec des pirouettes. Quand je l'ai rencontré, je l'admirais, sa manière de parler, de se lever, d'allumer une cigarette, cette voix grave passionnée à défendre les faibles, les enfants, sa rigueur professionnelle, sa tendresse, sa vulnérabilité. Elle me touchait et me touche encore. Drôle, elle me fait rire quand elle perd dix fois par jour son portable.

Son téléphone sonne.

—Bonsoir Monsieur Kowalski

—Je vous ai dit de m'appeler Thomas.

—J'ai terminé la recherche que vous m'aviez demandé, je vous l'envoie par mail, mais j'ai pensé que peut être...nous pourrions en parler de vive voix ?

—Super, Laura, c'est super, adressez-moi le texte par scan, il est dix-huit heures, je le relis et vers vingt heures trente on peut se retrouver, si vous êtes libre, à notre café habituel.

Paul Dessertines est un peu chamboulé depuis que Marie l'a quitté sans un mot. Elle l'avait emmené à deux ou trois reprises dans son petit studio sombre et désordonné, dont le lit n'était jamais fait. Elle lui avait dit qu'elle aimait qu'il la déshabille très lentement, qu'il prenne le temps de la regarder, de la caresser mais elle s'est vite lassée de ses yeux énamourés, de sa bouche molle qui s'attardait sur sa toison épilée et remontait gluante vers la sienne, de ses muscles relâchés sous sa peau ridée et de son sexe, certes vigoureux, mais de très petite taille. Même s'il n'avait pas eu la prétention de la séduire, le côté sentimental de Paul s'accommodait mal d'un licenciement sec pour cause de vieillesse.

— Secoue-toi, mon vieux, se dit-il. Une de perdue... les filles y'en a plein Paris...

On frappe à sa porte, la secrétaire entre sans qu'il l'y ait invitée et dépose un parapheur sur le coin de son bureau. Tandis qu'il signe à toute allure les courriers, elle mâche encore un chewing-gum. Cette manie l'horripile mais il s'abstient de toute remarque. Faire preuve d'autorité n'a jamais été son fort. Il a toujours préféré les femmes frêles, comme Agnès, indécises, les tigresses qui règnent sur votre vie lui font peur et cette pensée lui donne une idée :

— Voulez-vous fixer un rendez-vous à Madame Leblanc et lui préparer une note d'honoraires complémentaires ?

La perspective de revoir Agnès le ragaillardit. Trois jours plus tard, quand il la reçoit avec un sourire conquérant, il enserre longuement sa main. Il exulte.

— Je vous avais bien dit qu’il fallait me faire confiance. Nous avons obtenu un très beau résultat au pénal un résultat inespéré ! Deux mois avec sursis pour coups et blessures, deux mille euros de dommages-intérêts et mille euros de frais de procédure, vous êtes contente, j’espère ? Grâce à cette condamnation, je vais le gagner, notre divorce, faire condamner votre mari aux torts exclusifs. Nous obtiendrons aussi de la Cour d’appel de Paris qu’outre l’abandon de sa part du pavillon, il vous verse un capital, autour de cent mille euros.

— Je comprends pas bien, maître. Dans une lettre que vous m’avez envoyée il y a longtemps, vous m’expliquiez que si la chambre de la Famille avait prononcé le divorce aux torts de mon époux à cause sa liaison avec Nadia, j’avais pas droit à des dommages-intérêts, parce que j’ai pas subi de préjudice, comment disiez-vous, déjà ? Ah oui, d’une particulière gravité. J’ai essayé de vous joindre pour que vous m’expliquiez, mais votre secrétaire n’a pas arrêté de faire barrage. Attendez...

Elle se contorsionne pour attraper son sac, dont elle extirpe une feuille toute froissée.

— Voilà ce que vous m’avez écrit d’autre, je vous le lis : « Malgré tous mes efforts, le tribunal de grande instance de Sens n’a pas retenu notre argumentation. Croyez que je le regrette vivement, mais sachez que je ne ménagerai pas ma peine pour obtenir la réformation de cette décision tout à fait inacceptable. Bien entendu, je reste à votre entière disposition pour faire le point à l’occasion d’un très prochain rendez-vous... » J’ai reçu ça il y a plusieurs mois. Du coup, je ne vois pas bien ce que vous appelez « un très prochain rendez-vous » !

Légèrement destabilisé, Paul Dessertines passe la main dans ses cheveux de plus en plus clairsemés. L’année précédente, en première instance, il avait indiqué à sa cliente que sa présence au tribunal était inutile puisque les parties n’étaient pas entendues, que seuls les avocats plaidaient, mais Agnès avait tenu

à venir quand même. Le juge Thierry Blum, le rugbyman pas aimable, celui déjà rencontré lors de l'audience de conciliation, avait alors fixé à cent cinquante mille euros la prestation compensatoire, payée sous forme d'abandon des droits du mari sur le domicile conjugal évalué à trois cent mille euros. Autrement dit, Agnès devenait désormais la seule propriétaire du pavillon. Elle avait compris ça, mais beaucoup moins la suite : elle était déboutée de sa demande de capital au motif que la prestation n'a pas vocation à égaliser la fortune des parties, ni à corriger les conséquences du régime de la séparation de biens ...

— Faites-moi confiance, chère petite Agnès ! En appel, vous aurez une belle prestation compensatoire compte tenu de différence de vos revenus cinq fois inférieurs à ceux de Jacky. Non seulement vous conserverez la maison de Saint Clément mais votre mari sera condamné à vous payer en sus des dommages-intérêts pour le préjudice moral du fait de l'adultère avec Nadia, des violences et pour le préjudice financier du fait votre licenciement sec.

Paul Dessertines se lève, contourne son bureau et va s'asseoir à côté d'elle. Il lui explique que sa consœur, Aurélie Bourlinge, lui a téléphoné pour proposer un divorce amiable, en mettant sur la table un capital de dix mille euros. Jacky, lui a-t-elle expliqué, veut clore au plus vite le dossier. Pourtant favorable à une transaction financière sur laquelle il prendrait un pourcentage consistant, Paul trouve l'offre trop mesquine. C'est ce qu'il explique à Agnès.

— Elle est dingue, celle-là ! Jamais je n'accepterai l'aumône ! Jacky doit payer, même si c'est pas le pognon qui réparera les humiliations, les coups qu'il m'a donnés. Il a beaucoup plus de fric qu'il ne le dit, il a planqué des bénéfices quelque part, il y en a pour cent mille euros. Donc en plus du pavillon, faut qu'il casque environ cent vingt mille euros. Et d'ailleurs j'ai réussi à photocopier sa comptabilité officieuse, un dimanche où j'avais les clés de notre boîte et Jacky était absent...Voici toutes les liasses, je les ai annotées,

vous verrez ses dépenses pour Nadia payées par la société comme cadeaux clients. Entre les voyages, les restos les cadeaux, sacs, fringues j'ai compté 12.630 € pour une seule année. Pas mal ! Hein, qu'est-ce que vous en dites ?

—Excellent, excellent, ma chère Agnès, c'est du beau travail, vous êtes redoutable sous vos airs fragiles de moineau !

Bien sûr, c'est Martial qui a épluché le week end dernier les bilans des trois dernières années et confectionné des tableaux Excel pour chiffrer les dépenses soi-disant professionnelles.

— Je suis sûr que vous aurez une bonne somme d'argent, mais j'ai le devoir de vous aviser en ma qualité de conseil que les temps ont changé. L'infidélité, aujourd'hui banale, ne constitue plus ce qu'on appelait une « cause péremptoire » de divorce. Les dommages et intérêts sont inexistantes, les prestations deviennent des peaux de chagrin. Pour couronner le tout, les magistrats détestent les divorces conflictuels, nuisibles aux enfants, aux époux, et qui, de surcroît, leur font perdre un temps précieux.

— Je me fiche de tout ça. C'est moi qui ai morflé et je ne ferai jamais un divorce à l'amiable pour plaire aux juges. Vous m'avez dit qu'à la Cour d'Appel, les magistrats sont plus sérieux ...D'ailleurs elle était très bien, la Présidente. Jacky, elle a réussi à lui rabaisser le caquet !

— Oui, rétorque Paul, elle est sensible aux belles plaidoiries. C'est une excellente juriste, très humaine, qui déteste qu'on se fiche d'elle et connaît la musique.

— Quand même, maître, il faut bien insister pour dire que j'ai travaillé comme une dingue dans l'entreprise avec un salaire de misère, que j'ai tout donné à Jacky. Aujourd'hui, il proclame que c'est SA boîte et il me jette pour une plus jeune... J'ai plus de boulot, j'ai que le chômage...Et puis faudra pas oublier d'en remettre une couche à propos de Jessica qui est très dure avec moi. Je

vous l'ai déjà raconté, soi-disant il adorait sa princesse, rien et aujourd'hui, ma fille me reproche cruellement que c'est ma faute si son père se désintéresse d'elle !

— Je sais, chère petite madame, faites-moi confiance, on va plaider avec un beau dossier, et comme je ne cesse de vous le répéter votre mari va déguster...

— En attendant, vous m'expliquez tranquillement que c'est normal... On peut tromper sa femme, l'humilier devant tous les salariés de la boîte, on peut la cogner et ce n'est pas, selon l'article machin chose que vous visez dans votre lettre (« 266 du code civil », souffle Paul) une raison « d'une particulière gravité » pour avoir des dommages-intérêts ? Ben voyons, on marche sur la tête ! Les magistrats doivent condamner Jacky à un capital de 120.000 €. Maître, il va falloir se battre parce que tout ça, c'est combine et compagnie. Je ne suis pas idiote, j'ai bien vu que l'avocate de Jacky était copine avec le juge, j'ai bien vu les sourires, les mimiques quand elle a hurlé : — La seule chose qui intéresse madame Leblanc, c'est le fric, avoir la maison, mettre son mari sur la paille, alors que jamais, jamais, entendez-vous, mon client n'a frappé sa femme. Quand je pense que vous, après ça, vous êtes allé lui serrer la main !

— Calmez-vous, Agnès, j'adore quand vous vous emportez, vous êtes trop mignonne ! Écoutez-moi bien : pour que je vous obtienne un capital, il nous faut aussi des attestations solides contre Jacky, un ou deux certificats médicaux mentionnant que vous avez considérablement maigri à cause de Nadia, que vous prenez des antidépresseurs, bref, le grand jeu ! Il faut aussi prouver à la Cour d'appel que vous vous êtes beaucoup investie dans l'entreprise de votre mari, vous avez contribué à son succès en travaillant bien plus que les autres, y compris certains samedis.

— Vous croyez que les filles, toujours sous ses ordres, vont me faire un témoignage ? Je vois pas comment ?

— Vous devez obtenir cela, Agnès. C'est absolument indispensable. Moi, je démontrerai que la plupart des chefs d'entreprise trafiquent leurs bénéfices durant leur divorce, qu'ils les camouflent sous forme de dividendes auxquels vous n'avez pas droit, puisque vous n'êtes pas mariée sous le régime de la communauté. Un coup classique, imparable, mais je connais la combine, et la Cour d'appel, souvent plus généreuse que le tribunal, étudie mieux les dossiers. La preuve, c'est le succès que j'ai remporté au pénal.

— Oui, maître, et je ne vous ai même pas remercié...

— Allons, ma chère Agnès, ne me remerciez pas, je ne fais que mon travail, mais il faut fêter ça ! Tenez, je vous invite dans un relais de campagne à Montargis ou alors dans un grand restaurant de Paris, un de ceux à qui Jacky essaie de fourguer son pain... Qu'est-ce que vous préférez ?

— À Paris ? Vraiment ? Vous dites pas ça pour rire ? J'y suis jamais allée. Jacky avait promis de m'emmener depuis des années et après, il avait promis à Jessica et moi qu'on irait tous les trois à Disneyland...

Comme les Kleenex sont de l'autre côté du bureau, dans un tiroir, Paul lui tend son mouchoir en lin bleu ciel.

— Je vais souvent à Paris, dit-il tandis qu'elle tapote ses yeux. Je dois rencontrer des clients. Vous pourriez prendre le train, vous balader, visiter la Tour Eiffel et me rejoindre en fin de journée ? Je vous emmènerais dîner dans un bel endroit, un restaurant romantique, cela vous consolera un peu de toutes vos galères...

Il venait d'éviter la prison à un promoteur immobilier, empêtré dans une affaire d'abus de confiance, devait percevoir un gros paquet d'honoraires négocié au cours d'un déjeuner raffiné avec son client à l'hôtel du Collectionneur. Il avait prévu de passer à ses bureaux, près de l'Étoile, pour en toucher une partie en espèces....

— Tenez, ma petite Agnès, j'ai un rendez-vous dans un mois environ du côté des Champs-Élysées. Vous n'avez rien de prévu le mercredi 8 ? Non ? Très bien, je le note. Je vous confirmerai la veille. Tenez, donnez-moi votre numéro de portable, cela évitera que ma secrétaire fasse barrage.

Levée aux aurores pour suivre les cours d'abdos-fessiers d'Alexandre dans un club de gym de son quartier, Alice s'y astreint au moins deux fois par semaine depuis que Thomas joue les absents. Elle n'ignore pas qu'elle en tirerait plus de bénéfice si elle levait le pied sur le vin blanc, mais si sa silhouette a besoin d'exercice, son moral a besoin d'alcool.

Dans le vestiaire, elle retrouve une bande de copines dont Barbara, en réalité, Geneviève, un corps de rêve à force de le sculpter trois heures par jour.

Barbara l'air furibard fonce dans sa direction.

— C'est complètement ouf ! Ma fille de vingt-trois ans vient de se faire larguer par son mec, avec qui elle habite depuis deux ans. Elle l'a appris par un sms –
– Notre histoire est finie. Bonne route. Ne m'appelle plus.

Pendant le cours, Alice incapable de se concentrer, rumine. Et si Thomas la plaquait comme ça, en dix mots ? Elle a encore oublié son portable chez elle et n'a qu'une hâte, rejoindre son appartement après quelques courses.

Le boucher, toujours jovial, calot en biais sur la tête, sanglé dans un tablier blanc impeccable, les joues aussi rouges que ses entrecôtes, l'interpelle :

— Comme d'habitude, Madame Labruyère, deux steaks hachés, deux côtes de porcs bien placées dans l'échine ?

Elle hoche la tête, le regard vide, n'ose pas rectifier, — un steak, une côte de porc, elle a honte d'être abandonnée, alors qu'elle est si *brillante, si drôle, si chic, si comme il faut*, à en croire ses amies, ses collègues....

En passant, elle s'achète des pivoines et des anémones bleues et blanches. Il n'y a pas si longtemps, Thomas fleurissait son appartement chaque semaine. Désormais, voir des hommes commander des fleurs la met en rage et elle jalouse féroce­ment leurs destinataires : — pourquoi elles, et pas moi ?

En fait elle ne se souvient plus vraiment quand les mains de Thomas ne l'ont plus caressée, quand l'enthousiasme, parfois excessif, d'Alice pour un nouveau restaurant, un film se cognait à son indifférence énigmatique. Du coup, elle en rajoutait pour le faire réagir, alors, il ne bougeait pas un cil, ce qu'Alice surinterprétait comme une raillerie permanente

Aujourd'hui, Monsieur Kowalski délibérément silencieux semble l'abandonner, au profit de Laura ? Qui sait ? Plus personne à qui raconter les applaudissements qu'elle récolte dans les colloques, plus personne avec qui partager son souci de savoir si le petit Mohamed, âgé de quatre ans, va rester avec sa mère en France ou repartir en Algérie chez son père...

Des moins belles, des moins drôles, des plus grosses, des plus ridées qu'elle, se promènent en couple, main dans la main, cette image la tue. Sûr, qu'elles sont heureuses, qu'elles sont aimées. Les larmes lui montent aux yeux. Ridicule à son âge, de pleurer dans la rue, mais Alice ne peut s'en empêcher. Dans l'ascenseur, elle songe à leurs lointains voyages amoureux. Fini, terminé, elle n'ira plus jamais nulle part, seule ou avec Philippa. Elle exècre ces troupes de femmes divorcées, ces veuves qui partagent à deux une chambre d'hôtel, reconnaissables entre toutes, peau cassée, cheveux gris masqués par une couleur trop rousse, trop blonde, mains tavelées, galvanisées par une soif de tout visiter, un désir irrépressible d'échanger avec le voisin de table qui se détourne au plus vite...

Alice imagine Thomas avec Laura. Nouvelle crise de larmes, envie d'être consolée par sa mère devenue soudainement douce et aimante, comme elle l'était toujours avec son frère, Franck. Deux voix l'interpellent. L'une

chuchote — Secoue-toi, arrête de ruminer, et l'autre murmure — Dédie du temps à ta tristesse, tu dois payer ton dû à la mélancolie, au besoin retourne voir un psy.

Elle arrange les fleurs dans un grand vase qu'elle pose sur la table basse du salon, réserve une brassée de pivoines pour son bureau, ouvre son ordinateur, écrit un long mail à Thomas pour lui dire combien elle regrette ses colères, combien leurs échanges la rendaient vivante... La vérité aussi, c'est qu'à cinquante-cinq ans, elle a la trouille d'être jetée. Un clic, message envoyé. Attendre n'est pas son fort. Née impatiente, elle se jure de ne pas consulter dix fois son portable...

Dans la cuisine impeccablement rangée par Leïla, Alice se prépare une omelette aux champignons avec des lardons basse calorie, fait fondre de la margarine, casse deux œufs, elle l'aime baveuse. Elle l'emporte sur un plateau avec un verre de chablis et un yaourt à la fraise, dans son bureau dont les murs regorgent de photographies. Un clic. C'est lui. Elle se rue sur son téléphone fait défiler les sms. Castorama lui annonce que le magasin de la place Clichy sera désormais ouvert tous les dimanches matin. Debout sa tasse à la main, elle reste les yeux rivés sur une photo noire et blanc d'elle à trente ans : éclatante de vie, un sourire carnassier découvrant des dents solides, elle serre dans ses bras son premier chien, Stanou, un teckel à poils durs, évidemment cabochard ! Le bras de Vincent, son mari, lui entoure tendrement l'épaule.

Elle passe un doigt sur la photo qui déborde de son cadre, Stanou pose son museau contre son bras, c'était l'insouciance, les années 80, la force tranquille, Mitterrand, la liberté, Internet n'existait pas, impossible d'être géolocalisé, Françoise Giroud disparaissait, les vieux voulaient rester jeunes, sa grand-mère portait son premier blue-jean et se mettait au cyclorameur.

Va-t-elle retourner voir un psy, comme elle l'avait fait à l'époque de son divorce ? Qu'a-t-elle appris, retenu, corrigé ? En réalité, pas grand-chose...

Elle allume son ordinateur, tape sur Google : *Vaincre la dépression*. Un cortège interminable affiche des thérapeutes, des hypnothérapeutes, des coachs analystes énergiciens !!! des médiums. Certains, à coup sûr formés en quelques jours sans pré requis, mais avec le même credo : se libérer pour oser être, donner un sens à sa vie, trouver la paix, s'éveiller à sa propre existence, faire renaître le bonheur en soi, etc...

Oppressée, Alice veut bouger, sortir avant d'étudier ses dossiers pour l'audience du lendemain. Une pause, aller au cinéma lui changera les idées. À peine est-elle arrivée à Caumartin, qu'un type la bouscule sans ménagement.

— Vous pourriez regarder où vous allez ! lui lance-t-elle, furieuse.

L'homme se retourne. Vincent, c'est Vincent, qu'elle n'a pas revu depuis dix ans. Il a maigri, l'air joyeux, il a toujours ses cheveux ébouriffés et dans ses yeux gris clair, cette étincelle friponne qui la faisait fondre. Il la serre dans ses bras, lui propose de boire un café. Ils se dirigent enlacés vers la terrasse la plus proche. Il commande un expresso et elle, une eau gazeuse.

— Toi, c'est toi qui commences, fait Alice, sa main entrecroisée dans celle de son ex-mari. C'est dingue, figure-toi que ce matin je pensais à toi en regardant une photo où tu serres Stanou dans tes bras.

— D'accord, mais après, tu me diras tout, je veux tout savoir. Moi, je suis remarié à une prof de yoga. Nous avons deux enfants. Après mon licenciement j'ai galéré, puis j'ai trouvé un autre job au sein du groupe d'évaluation environnementale Je gère des dossiers techniques en écologie, c'est chouette. Je mène une vie paisible en banlieue parisienne, beaucoup moins intéressante que la tienne, j'ai dû revoir mes ambitions à la baisse, renoncer à mes rêves. Tu m'as fait rêver, et je t'en remercie encore. Mais c'est le passé.

Leur divorce avait été une simple formalité puisqu'ils n'avaient ni enfant, ni biens à partager. Vincent était parti à la demande d'Alice, mais les combats

professionnels qu'elle avait gagnés, elle le savait, c'était grâce à l'amour qui lui insufflait du courage, l'amour de ce mari très beau, très tendre, mais surtout très fragile...

Beaucoup de femmes voulaient se l'accaparer, son charme lui tenait lieu de prestige, mais le jour même où elle l'avait rencontré, un seul regard avait suffi. Elle avait décidé qu'elle serait l'élue et n'avait laissé aucune chance aux autres.

Des milliers de jours et de nuits tendres, complices, une tonne de petits mots, de câlins, ils s'étaient aimés durant près de vingt années.

C'est Vincent qui avait insisté dès le début pour avoir un enfant. Alice ne se sentait pas prête, toujours affairée à courir entre ses audiences. Le ventre déformé, les seins lourds, les cernes sous les yeux puis, les vagissements du bébé, les nuits hachées, les bruits de tétée, les couches souillées, ce n'était pas vraiment son truc. Il était plusieurs fois revenu à la charge surtout quand son frère avait eu un troisième bébé. Invariablement Alice plaidait les bienfaits de l'absence de progéniture, sa carrière en devenir, sans vraiment avouer qu'elle avait la trouille de ne pas être à la hauteur, et puis tous ces mêmes déchirés entre ces parents irresponsables qu'elle côtoyait à l'audience...

Puis, le temps avait filé, Vincent avait sombré petit à petit dans une dépression abyssale. Incapable de respecter des horaires, de rédiger les mémos et les comptes rendus que sa direction lui demandait, il s'était laissé couler sans bruit. Un jour, elle avait découvert qu'il n'ouvrait plus son courrier, caché derrière une pile de livres. Il lui avait enfin avoué avoir été licencié quatre mois plus tôt, son compte bancaire était dans le rouge, il n'avait plus de mutuelle. Elle avait essayé de comprendre, mais plus elle le questionnait plus il se fermait.

— Ne t'inquiète pas, répétait-il en boucle, de plus en plus sombre, j'ai quelques soucis au bureau, je traverse une mauvaise passe, mais je préfère gérer seul,

rester seul. Vois tes amis, vis ta vie, ce n'est rien, un gros nuage noir qui va se dissiper...

Le soir, affalé sur le sofa, une bouteille de whisky à moitié vide sur la table basse, elle s'asseyait à ses côtés, lui prenait la main, ébouriffait ses cheveux, puisait dans toute son énergie pour provoquer un échange, mais, absent, il commençait une phrase, ne la terminait pas, passait à autre chose. Elle essayait de le convaincre de consulter, peine perdue.

— Les pys sont tous des cons, au lieu de m'allonger sur un divan, je vais prendre le large, faire le tour du monde en compagnie des mouettes...

Au début, ils continuaient de dormir dans le même lit. Assommé par l'alcool, il s'endormait très vite, ronflait, ronflait de plus en plus fort. Débordée de travail, il fallait qu'elle dorme aussi et elle en était incapable. Paniquée à la perspective d'une nuit blanche, elle prenait un quart de Lexomil mais au bout de quelques semaines, même la moitié d'un comprimé ne lui faisait plus d'effet. Le matin, Vincent, les yeux rouges et bouffis, les cheveux en bataille, bafouillait de vagues excuses suivies de bâillements répétés. Son manteau sur le dos, alors qu'elle s'apprêtait à galoper vers le tribunal, il tentait de lui raconter un rêve qu'elle connaissait par cœur.

Alice boit une gorgée d'eau pétillante, allume une cigarette et en propose une à Vincent.

— Merci, mais j'ai arrêté depuis longtemps.

— Pas moi, comme tu vois ! Tu te souviens du rêve que tu faisais tous les jours toutes les nuits ou presque ? Tu t'en rappelles ?

— Oui, parfaitement. J'étais sur un bateau, je plongeais, je nageais longtemps. Épuisé, incapable de rejoindre le bord, je sentais la présence d'un dauphin qui me soutenait. C'était la technique de rêve éveillé. Je me demande encore

comment tu as réussi à continuer de divorcer les autres, avec un mari dépressif. Quelle énergie tu avais ! Et quel courage !

— J’ai souvent cru que j’allais craquer. Chaque matin, je partais en retard, affolée à l’idée de te laisser seul, je prenais le métro à la volée, je courais comme une perdue dans les couloirs dédaléens du Palais de justice avant de gravir quatre à quatre les escaliers menant à mon petit cabinet où une cohorte d’avocats impatients, sourires polis et regards agacés m’attendaient.

— Je sais, chuchote doucement Vincent en lui embrassant délicatement la main. J’étais sur une autre planète, tellement paumé... Je ne me rendais pas compte que j’allais te perdre, nous perdre. Je voyais bien que je me noyais et que tu voulais me sauver, mais en réalité, je voulais toucher le fond.

— Moi, j’avais une trouille bleue, murmure Alice en tripotant ses boucles d’oreille. Tu me glissais entre les doigts. Tu refusais obstinément de rencontrer un thérapeute. Le soir, je te retrouvais écroulé dans un fauteuil du salon, apathique et j’étais totalement démunie.

— Je sais que tu as remué ciel et terre pour me sauver, j’y pense parfois, souvent, balbutie Vincent, en lui baisant à nouveau la main puis les lèvres.

— Notre histoire était finie mais je m’obstinais à y croire encore, je m’acharnais à nous inventer des formules magiques. Dès que j’apercevais dans le métro, un jeune couple amoureuxment enlacé échangeant les regards un peu niais des premières rencontres, bouche contre bouche, la main du gars sur les fesses de la fille, je ressentais leur désir et j’avais mal. Schopenhauer a écrit le bonheur des autres est insupportable quand on est soi-même malheureux. C’est toujours une vérité.

— Tu as encore ton petit carnet fauve ?

— J’en ai même rempli des dizaines depuis notre séparation ! Je continue à collectionner les citations, j’en retiens certaines et j’en oublie d’autres. Je me

souviens qu'à l'époque, je lisais Jon Kabatz-Zinn et répétais à voix haute et en boucle — les pensées négatives ne sont que des pensées. Je m'entraînais à la méditation. Aujourd'hui je continue à ressasser les maximes griffonnées sur mon carnet. Celle-ci, par exemple, d'Épictète — Décide de vouloir et tu seras heureux ou encore celle-là, de Sénèque — Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas, c'est parce que nous n'osons pas qu'elles sont difficiles.

Vincent sourit, puis regarde sa montre.

— Il faut que j'aille chercher mon fiston au judo, j'ai juste le temps d'attraper le train pour Bois Colombes. Et tu ne m'as même pas parlé de toi...

Il serre Alice dans ses bras, file à grandes enjambées vers la gare. Debout dans le bus, le nez collé à la vitre, il est toujours séduisant avec ses ridules creusées au coin de ses yeux clairs, un vieux loup de mer. Elle aurait voulu le revoir, lui raconter sa vie, la vraie, pas celle de la brillante magistrate, mais il ne lui en a pas laissé le temps. Elle l'imagine dans son train de banlieue, à quoi pense-t-il ? Alice a pris un sacré coup de vieux ? Peut-être, regrette-t-il leur vie passée ?

Cette rencontre la rend profondément nostalgique. Sur quelle épaule pourrait-elle poser sa tête ? Les célibataires qu'elle connaît ne sont pas pour elle. Le sieur Enzo Borello, sort avec des mecs. Au palais de justice, les collègues à peine divorcés se remettent très vite en ménage pour ne pas affronter la solitude. Quant aux hommes mariés, avocats ou juges, ils ne candidatent qu'à des liaisons éphémères. Découragée, l'ascenseur est en panne, elle gravit ses trois étages, allume la télévision. Comme d'habitude, les nouvelles sont catastrophiques, mais chaque politicien a son remède miracle. Elle va se faire un café, décide de se remettre au travail, lorsqu'une voix la fait sursauter. Du salon, elle reconnaît la voix d'un psychiatre parisien interviewé sur une chaîne télé à propos d'un livre écrit sur le thème — Les femmes sont-elles plus

morales que les hommes ? Stupéfaite, elle le reconnaît, c'est lui qu'elle avait consulté quand Vincent s'effondrait.

Elle se revoit escalader les quatre étages bancals d'un vieil immeuble du Marais, chercher la sonnette. Il n'y en avait pas. Elle est entrée, assise, dans un couloir inconfortable avec trois chaises dépareillées, elle a patienté environ une heure, sans déceler le moindre bruit, elle allait s'enfuir, quand la porte s'est ouverte. Un homme chauve, l'air mystérieux, claudiquant, tout de noir vêtu, l'a introduite dans un capharnaüm en lui désignant un fauteuil un peu défoncé.

— C'est la première fois que je consulte. Mon mari sombre dans une dépression, j'essaie de l'aider mais je n'y arrive pas, je suis à bout... Et

Elle a commencé à hoqueter des bribes de phrases échevelées. Le psychiatre, visage fermé, air revêché, ne lui avait pas jeté pas un cil. Brusquement, elle s'était tue et ses yeux avaient fixé son pied droit enfermé dans une affreuse chaussure orthopédique. Son pied gauche s'agitait comme s'il battait la mesure. Sa voix caverneuse articulait :

— Il faut travailler sur votre enfance, sur vos parents, travailler sur votre rapport à votre mère. La clé est là...

— Je ne suis pas venue pour évoquer ma mère, mais pour être aidée, soutenue. Pour... je ne sais pas, trouver un moyen de sauver mon couple.

— Je vous le répète, Madame, il faut avant tout comprendre la relation avec votre mère...

Dans la foulée il lui avait réclamé cent cinquante euros en espèces tout en lui fixant d'autorité un rendez-vous pour la semaine suivante, elle n'avait pas osé refuser.

Furieuse, elle avait dévalé l'escalier, traversé en courant, sans regarder. Une voiture avait pilé, le conducteur l'avait injuriée, elle lui avait répondu par un

bras d'honneur. Sa riposte était proportionnelle à l'attaque, elle connaissait bien le concept juridique de la légitime défense.

Alice se souvient de son désarroi après cette horrible séance. Jusque-là, trop orgueilleuse, trop fière, elle n'avait pas soufflé mot à Philippa de l'état de Vincent. Celle-ci avait sûrement remarqué son regard vide, son sourire figé, mais, pour être honnête, tout en étant les meilleures amies du monde, elles n'évoquaient presque jamais leurs difficultés de couple. Alice avait d'ailleurs du mal à comprendre pourquoi Philippa partageait la vie d'un mari taciturne, volage et hautain, dont elle supportait sans broncher le caractère machiste.

— Vincent te bonifie, disait-elle. Toi qui es un bulldozer, tu as de la chance d'avoir un mari si sensible, si attentionné, si serein, à l'écoute de tous les chagrins, y compris ceux des chiens, des chats, des poissons, des fleurs...

Même si elle redoutait la réaction de Philippa, Alice avait fini par l'appeler au secours

— Mais pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Je te rappelle que j'étais ton témoin de mariage, que je suis ta plus vieille amie ! Si Vincent ne veut pas se soigner, tu n'y peux pas grand-chose mais toi, il faut absolument que tu te fasses aider ! Et qu'est-ce qui t'a pris d'aller chez ce dingue ? Je vais tout de suite t'avoir un rendez-vous avec Augustine Lachance !

— Augustine Lachance ? D'où tu la sors, celle-là ?

— C'est ma psy, figure-toi. Je la vois toutes les semaines. Sans elle, je ne pourrais plus supporter de vivre avec Charles !

Quinze jours plus tard, Alice s'asseyait confortablement dans un fauteuil club marron du salon où trônait un piano Steinway, face à une octogénaire étonnamment jeune, grande et charpentée, avec un fort accent québécois. D'emblée, elle avait été séduite par sa voix grave, son humour, sa bienveillante autorité. Au début, impressionnée, elle hésitait à lui parler.

— L'on se tait si l'on n'a rien à dire, sans oublier que l'on dit beaucoup avec des silences.

Au fil des entretiens, Alice avait tout déballé. Elle lui avait confié qu'en pleine nuit, une force mystérieuse l'avait poussée à ouvrir la fenêtre du salon. Alors que Vincent ronflait dans la chambre à côté, elle avait été à deux doigts de sauter. Au petit matin, son mari l'avait retrouvée livide, encerclant de ses bras un fauteuil crapaud, cadeau de sa mère, pour se retenir d'enjamber la croisée. Elle avait aussi parlé de ses troubles de mémoire à l'audience, elle mélangeait les noms des prévenus, de son épuisement à force de cacher son anxiété. Depuis peu, elle était certaine qu'une de ses collègues conspirait dans son dos pour obtenir l'avancement qui lui était destiné, que son bureau avait été fouillé....

Elle n'en finissait de ressasser, de se poser en victime, trop crispée pour écouter, concluant chaque séance par cette question :

— Dans combien de temps serai-je mieux ?

— On ne tire pas sur une fleur pour la faire pousser, rétorquait Augustine Lachance, entendant ce qu'Alice ne lui disait pas.

Au fil des semaines, sa mère se faisait de plus en plus présente :

— Je me suis infligée de tout réussir pour lui faire plaisir, pour qu'elle m'aime. Elle était enfant unique. Maman n'a pas eu d'enfant...enfin, j'ai pressenti qu'elle n'en voulait pas, ou plutôt qu'elle n'avait pas voulu de moi. Mon frère avait satisfait son désir d'avoir un seul garçon. Indomptable, rêveur, Franck, de quatre ans mon aîné, la comblait. Il était très beau, un corps musclé, des yeux bruns narquois, un visage romain encadré par de longs cheveux noirs bouclés, une allure de sale gosse, nonchalant. Il n'en faisait qu'à sa tête, les rares reproches maternels glissaient sur lui comme de l'eau sur des plumes d'un canard. A douze ans il peignait sur les murs de sa chambre des arabesques

florales, joyeuses, menaçantes, cela dépendait de son humeur...Ma mère était éblouie par ce demi dieu.

Moi je devais obéir, ranger ma chambre au cordeau, une simple tâche d'encre sur un buvard de couleur, c'était un drame... Je devais être une bonne élève, avoir le tableau d'honneur. À dix-sept ans, au lendemain d'une première aventure amoureuse assez pitoyable, j'ai loupé mon bac. Je la revois faire irruption dans ma chambre, vociférant, je ne me souviens pas de ses mots mais de son visage défiguré par la colère, des veines de son cou gonflé, de sa bouche tordue éructant des paroles mauvaises, terrifiantes que je ne comprenais pas. Le soir, à table mon père n'a rien dit, comme toujours, de peur de réactiver son courroux. Lorsqu'elle est partie faire la vaisselle, il m'a jeté dans la salle à manger un regard froid en persiflant :

— J'étais sûr que l'on ne pouvait pas te faire confiance, ta mère et moi, nous sommes d'accord, tu nous déçois C'est toi qui dois changer.

La psy avait laissé le silence s'installer, puis avait dit, de son ton paisible :

— Il est difficile de couper le cordon ombilical, de se libérer des liens qui emprisonnent votre vie. Le contrat mère-fille exige en retour une fidélité souvent dévastatrice, une éternelle reconnaissance, un amour infini pour sa mère en échange de quoi elle vous protège. C'est un pacte faustien...

— Mais j'ai coupé le lien, j'ai loué un appart, je me suis mariée, je suis magistrate...

— Vous n'écoutez pas ce que je cherche à vous faire comprendre. Les relations mère-fille empêchent beaucoup de femmes de vivre pleinement leur féminité et d'avoir une vie affective épanouie. Il faut que vous vous interrogiez sur votre part de responsabilité dans votre relation à Vincent.

— Mais c'est lui qui s'effondre, qui m'abandonne, lui qui me rejette, alors que je ne cesse de lui tendre la main.

— Vous savez, moins une femme se sent responsable d'elle-même, plus elle se trompe sur son partenaire. En revanche, plus elle se connaît, plus elle est en mesure d'aller sereinement vers l'autre. Vous faites tellement d'efforts pour masquer votre manque de confiance, d'estime de vous, que l'autre a peu de place pour exister. Arrêter de rêver votre vie. Savoir finir une relation demande de grandir...

Alice était sortie bouleversée de cette septième séance. C'était quand même elle, la victime. Incapable de déceler ses erreurs de jugement elle restait persuadée de n'être pour rien dans sa débâcle conjugale.

Un an plus tard elle avait annoncé à Vincent qu'ils allaient divorcer. Avec chagrin elle avait deviné qu'il était soulagé. Le lendemain, il avait quitté leurs trois pièces après avoir déposé les clés sur la commode de l'entrée, sans même un mot d'adieu. Le cœur serré, Alice les avait trouvées en rentrant du Palais. Sans même prendre la peine de retirer son imperméable, elle avait étalé ses vêtements dans la penderie pour combler le vide, avant de rejoindre son bureau.

Des années plus tard, allongée sur une méridienne dans le salon elle avait tenté de se souvenir des paroles de sa psy. Elle avait juste retenu qu'il fallait qu'elle grandisse, et elle n'en n'avait pas vraiment envie...

En allant éteindre la télévision, elle repense aujourd'hui avec gratitude à Augustine Lachance. Alice n'a pas tout retenu du processus analytique et de l'art du travail clinique de cette femme exceptionnelle, mais si son mal-être ressurgit parfois, elle n'a plus jamais eu de crise de panique. Elle consulte sa boîte mail, aucun signe de Thomas. Elle sent toujours un sale espoir accroché à elle. Il est presque minuit, direction la salle de bain, elle se démaquille en vitesse, se glisse sous sa couette, se tourne, se retourne, s'agite, n'a pas sommeil. Elle se maudit de n'avoir pas pensé à demander à Vincent son numéro.

Agnès sort découragée d'une réunion à Pôle Emploi. Après lui avoir enjoint d'actualiser son CV sur internet, son conseiller lui a proposé une formation de réceptionniste en hôtellerie.

— Une formation rémunérée, a-t-il précisé, content de lui. Huit cents heures en tout, dont deux cent dix en entreprise. Après ça vous avez toutes vos chances de retrouver un emploi. Dépêchez-vous de vous inscrire, il ne reste que trois places.

Elle acquiesce, mais c'est tout vu. La formation est à Auxerre, soit cent soixante bornes par jour aller-retour, et est payée des queues de cerise. Le mois dernier, le conseiller avait sorti de son ordi une proposition encore pire : responsable d'exploitation hippique. Agnès a une peur bleue des chevaux, presque autant que des serpents et des souris.

Elle doit se dépêcher de rentrer à Saint-Clément pour préparer le moelleux au chocolat que Jessica adore. Elle s'arrête à la supérette, achète des œufs et une tablette d'extra-noir, elle ne se souvient plus des autres ingrédients, ah si, du beurre, elle en prend une plaquette. Pourvu que sa fille accepte de dîner à table. Elle ne va quand même pas lui servir son gâteau dans sa chambre... En ouvrant le portail elle croit reconnaître le véhicule de Jacky planqué derrière une haie.

À peine a-t-elle introduit la clé dans la serrure que Paco jappe comme au premier jour où elle l'avait choisi, petit chiot devenu un magnifique airedale terrier avec une robe noir et feu. Dès qu'elle franchit la porte, Paco lui sourit comme seuls les chiens savent le faire. Enfin quelqu'un vraiment heureux de la voir.

— J'ai une idée, mon Paco, on va faire une super ballade dans le sous-bois, tu pourras courir comme un fou, comme avant, au temps où...

Le carillon de la porte retentit. Agnès sursaute. Jessica a ses clefs et elle n'attend personne. Elle panique, c'est Jacky ?

Elle ouvre. Martial, souriant, un peu gêné, son casque de moto à la main.

— Je ne te dérange, pas, j'espère ? Tu ne m'as pas donné de nouvelles depuis que j'ai bossé sur ta compta, ton avocat était content ? Mon invitation à dîner tient toujours ... Et comme je passais dans le coin, alors je me suis dit, enfin, bref, je voulais savoir comment tu allais ...

Agnès, étonnée et ravie l'invite à entrer. Paco se précipite et aboie furieusement face à cet intrus.

— Couché, Paco ! Je respire depuis que la Cour d'appel a condamné Jacky, ce n'était pas trop tôt ! Il a pris deux mois de prison avec sursis et 2000€ de dommage-intérêts. La présidente a été super, une femme qui a tout compris, la classe.

— Tu dois être soulagée...

— Ben oui, mais maintenant je flippe parce qu'on va replaider sur le divorce. Mon avocat me demande des attestations et un certificat médical pour prouver qu'à l'époque, j'ai beaucoup maigri. Je vois pas comment je peux avoir tout ça dit-elle enrhumée, en essuyant le bout de son nez tout rouge.

— À partir du moment où tu fais un divorce pour faute, il te faut des témoignages. Veux-tu que je t'aide ? Je ne suis pas pressé, viens t'asseoir à côté de moi, un rhume ne me fait pas peur.

— Je ne sais pas. Faut voir. Tu sais, ça m'embête de demander, les gens adorent cancaner mais quand on leur demande d'écrire des trucs noirs sur blanc, ils se

dégonflent. Deux anciennes collègues ont quitté l'entreprise. Voudront-elles me faire un papier ? C'est pas du tout cuit.

— Et si tu les appellais maintenant ? Allez, vas-y. N'aie pas peur, je suis là, lance-t-il avec un regard encourageant assis à côté d'elle sur le canapé orange en velours acrylique, un peu défraîchi...

Agnès, un peu raide, un kleenex en boule dans une main, un stylo dans l'autre, pianote sur son carnet d'adresses et s'arrête sur Karine. Le numéro de portable de son ancienne collègue apparaît.

— Allô, Karine ? Tu vas bien , écoute j'ai un petit service à te demander. J'ai besoin que tu m'écrives que Jacky me parlait mal, c'est super important pour mon avocat, tu te souviens, y'avait toi, Sonia et Marlène, vous étiez témoins quand il arrêta pas de dire que j'étais cinglée, que je mettais le bordel dans sa société... Il faut aussi que tu dises bien qu'il donnait toujours raison à Nadia contre moi, quand elle m'insultait, tu te rappelles, hein ? Elle n'arrêtait pas de me répéter — tu me gaves, lâche-moi, je vais dire à Jacky que tu me saoules...

Karine répond par un long soupir gêné, suivi de — hum, hum un raclement de gorge et quelques silences. Agnès se tourne vers Martial avec une mimique interrogative

— Dis-lui que tu lui demandes d'écrire la vérité, chuchote-t-il, en se rapprochant d'elle, rien que la vérité. Elle était là, avec d'autres employées, quand Jacky se fichait en rogne contre toi, qu'il t'insultait devant Nadia Je m'en souviens, tu m'as déballé tout ça quand tu es venue à l'association. Ah oui, ajoute aussi, dit-il avec un clin d'œil, que si un jour elle divorce, elle sera bien contente d'avoir ton aide.

Agnès répète mot à mot les phrases de Martial à Karine, qui renifle, bafouille :

— Ouais, ouais, je te comprends, t'as raison, faut s'entraider, ouais, ouais, sûr, mais, mais, en fait Thierry c'est le pote à Jacky, tu le sais bien, Agnès, et il

veut pas que je dise du mal de lui, son copain depuis très longtemps, il a même connu la première femme de Jacky et ses deux fils ... pour dire... Et puis c'est vachement privé, toutes ces histoires, et puis c'est loin, je me souviens plus des détails exacts, ouais, ouais, peut-être, sûr qu'il t'en balançait, des saletés. C'est vrai que la Nadia, elle couchait avec lui, qu'elle se prenait pour la patronne avec ses grands airs et qu'on s'est tous dit que ça finirait mal. Mais quand même, ça me gêne ...

Martial, murmure à l'oreille d'Agnès :

— Je n'y crois pas ! Les humains, quelle bande de couards, tous préoccupés de leur petit confort, de leur train-train, pas capables d'aider les autres, tous des pleurnicheurs qui se donnent bonne conscience en s'apitoyant trois minutes devant leur télé sur des migrants en perdition. C'était pareil au moment de mon divorce. Secoue-la, insiste pour qu'elle nous donne un témoignage.

— Tu vois bien que j'essaie ! réplique Agnès agacée à mi-voix.

— Insiste encore. Tu cries sur cette pute de Nadia qui t'a piqué ton mec, mais tu n'aides pas beaucoup ton avocat pour qu'il gagne en appel. Tu ne crois quand même pas que s'est lui qui va aller à la pêche aux attestations à ta place ?

— Karine, dit Agnès, je compte sur toi. Tu sais bien que si un jour tu es dans la mouise, je serai là. Mais c'est important, et puis t'as quitté la boîte ...

— Ouais, je sais, mais tu me fous dans de sales draps, Thierry, il est pas commode et Jacky, c'est comme son Dieu. Écoute... Voilà, je te fais ton papier et je le poste demain sans lui dire. On verra bien... Y'a pas de souci.

— Super t'es adorable, Karine, je te revaudrai ça, je t'embrasse. N'oublie pas de joindre une photo de ta carte d'identité et tu commences par : « Je soussignée, avec ton nom et prénom et à la fin tu écris avant de signer « Je sais que cette attestation sera produite en justice. » A plus.

Soulagée, Agnès offre un café à Martial. Couché en travers du tapis, Paco ne quitte pas cet inconnu du regard, comme s'il se demandait combien de temps allait-t-il s'incruster ?

— J'ai envie de toi, je n'arrête pas de penser à toi, le jour, la nuit, murmure Martial plein d'espoir.

— Tu prends du sucre ? marmonne Agnès sentant son visage rougir. Elle avait tant attendu ces mots, ce tourbillon qui l'emporterait. Ah, il faut que je te dise, mon avocat m'a invitée à dîner dans un restaurant parisien pour fêter la condamnation de Jacky au pénal.

— Il te drague, ou quoi ? Cela ne se fait pas de sortir avec sa cliente ! Un déjeuner, peut-être, mais un dîner... Tu sais s'il est marié ? D'après mes souvenirs, il est plus tout jeune et pas vraiment sexy.

— D'accord, mais c'est quelqu'un qui m'aide beaucoup, il est quand même arrivé à faire condamner Jacky. En plus, moi, j'ai jamais été à Paris. On devait y aller en famille, mais...

— Au lieu d'aller au resto avec ce vieux beau, tu ferais mieux de dîner avec moi. Ce soir ? Faut que je te supplie ? Que je me mette à genoux ? Tu as entendu ce que je t'ai dit, j'ai envie de toi ? C'est toujours en parlant que les choses se disent. Tu m'entends ? Je suis amoureux.

— Non, je ne peux pas, Jessica va rentrer manger, elle est très perturbée en ce moment, son père la délaisse. Elle est vraiment pénible, mais c'est à moi de faire des efforts, pas à elle.

— Je comprends, mais cette fois, nous n'allons pas rater notre histoire, lui chuchote-t-il en caressant ses lèvres avec son pouce, qu'il entrouvre avant de l'embrasser. Demain ou samedi, trouve un prétexte, viens passer la nuit chez moi.

Immobiles, ils se regardent deux ou trois secondes, les yeux d'Agnès, s'agrippent à lui, ses bras entourent son torse, ses lèvres se plaquent contre les siennes et goûte sa salive. C'est le meilleur baiser de sa vie. Du coup elle a oublié que Jacky est peut-être en planque et a vu Martial rentrer chez elle.

Martial enfourche sa moto, il a oublié son écharpe écossaise sur le canapé où trône une auréole grisâtre sur l'accoudoir qu'elle n'a jamais réussi à enlever... Agnès frissonne emportée dans le tourbillon de cet instant, enfouie son visage dedans, l'accroche à la patère, puis l'enroule autour de son cou.

La porte s'ouvre, Jessica, le visage fermé, entre bruyamment, file directe dans la cuisine sans une parole, ouvre le frigidaire à moitié vide pour se préparer en encas qu'elle va manger dans sa chambre.

Agnès, pas mécontente d'être seule, devine qu'avec Martial elle pourra peut-être dessiner un avenir possible.

Deux jours plus tard, elle le rejoint chez lui. Sous une lumière tenue et indirecte ils font l'amour, leurs rapports charnels sont plein de complicité, jamais ils ne se sont sentis aussi proches. Elle a même l'impression qu'il lui fait mieux l'amour qu'avant.

Le lendemain Agnès reçoit de Karine un témoignage accablant : — J'ai travaillé dans cette société pendant 10 ans. Quand Nadia a été embauchée comme secrétaire, le patron s'est mis à traiter sa femme avec mépris, il la rabaissait, lui parlait mal devant tout le personnel alors qu'elle a toujours été très gentille, aimable avec nous, avec les clients, les fournisseurs, etc... Souvent, elle ne déjeunait pas, elle mangeait juste un sandwich devant son écran pendant que le patron allait en ville rejoindre Nadia dans un restaurant, c'est Sonia qui les a vus. Nadia critiquait la patronne devant nous de façon vulgaire : "elle me gave, elle n'a pas à me filer des ordres, je connais mon boulot." Systématiquement, le patron prenait la défense de Nadia contre sa

femme, et tout le monde savait qu'il couchait avec elle, Nadia en profitait pour harceler la patronne. Agnès Leblanc s'impliquait totalement dans l'entreprise, elle arrivait avant nous, partait après nous, et le lundi elle racontait souvent qu'elle avait bossé chez elle tout le samedi pour gérer les commandes.

Deux autres anciennes employées dont Sonia confirmaient en termes similaires les faits et affirmaient, sans avoir vu le bulletin de salaire d'Agnès, que Jacky la sous payait alors qu'elle déjeunait en cinq minutes à son poste de travail, bossait comme un chien huit heures par jour, pendant que le patron se la coulait douce au restaurant...

Après avoir eu Karine, Agnès téléphone à Sonia chargée de saisir les données comptables de la boîte, qui elle aussi lui a délivré un témoignage allant dans le même sens. Elle l'appelle pour la remercier, Sonia lui lâche que Jacky vient de voir un type de l'administration fiscale et son adjoint débarquer au sein de sa société pour un contrôle et il est d'une humeur de dogue.

Soudain, un texto de Céline apparaît sur l'écran de son portable : — Tu ne devineras jamais qui m'a téléphoné !

Agnès pense que Jacky l'a contactée dans l'espoir d'obtenir un divorce amiable avec homologation par un notaire, comme l'avait suggéré maître Dessertines. Elle la rappelle aussitôt.

— Alors, c'est qui ? C'est Jacky ? J'en étais sûre ! J'ai cru l'apercevoir planquer derrière ma haie

— Perdu, c'est ta mère. Elle se fait du souci, tu lui manques, Jessica lui manque...

— Ben voyons ! La dernière fois que j'ai eue en ligne, il y a plus d'un an, elle a essayé de me convaincre qu'on ne divorçait pas pour une partie de jambes en l'air, que Jacky était un type bien, que grâce à lui j'avais la belle vie, bla, bla,

bla, et que ma sœur Patricia était bien entendu du même avis... Elle t'a dit quoi ?

— Qu'elle se sent très seule, qu'il n'y a plus d'homme dans la famille pour mener la barque, alors que Jacky s'occupait de tous ses problèmes. Que tes grands parents ont bien du mal à entretenir leur ferme, c'est triste, m'a-t-elle répété, ça sent le renfermé, l'urine... Que Patricia a toujours l'ambition d'ouvrir un salon de toilettage pour chiens mais qu'elle ne le fait pas, un peu comme ces gens qui parlent sans fin de leurs projets sans jamais les finaliser. Et puis ta mère regrette par-dessus tous les barbecues du dimanche chez Jacky où elle rigolait bien, les tablées de Noël avec foie gras, dinde farcie, bûche glacée, accompagnées de blagues un peu grasses au milieu du repas et à la fin, la traditionnelle ouverture des cadeaux. Chaque année, tu lui offrais son eau de toilette préférée. Nostalgie, nostalgie !

— C'est pour te dire ça qu'elle t'a téléphoné ? peste Agnès, les yeux au ciel. J'y crois pas. Viens-en au fait !

— Figure-toi que Jacky lui a demandé une attestation pour le divorce. Elle m'a raconté qu'il y a quelques mois, il était venu l'attendre devant la mairie de Montargis à l'heure de sa pause-déjeuner. — Tu sais, lui a-t-il raconté, ta fille va me mettre sur la paille, elle a photocopié la compta de ma boîte, des factures réglées au black. Après tout ce que j'ai fait pour elle, le ski, la mer, l'écran plat et tous les portables, ordi, que je leur ai offerts, à elle et à Jessica. Tu les as vus, les cadeaux ? Hein, Magdeleine, tu les as vus, pas vrai ? Alors j'ai besoin de ton aide. Elle te donne tes nouvelles, ta fille ? Je parie qu'elle s'occupe pas de toi, que t'es déçue. Ben moi aussi ! Pourquoi elle s'acharne contre moi ? Elle a bien réussi son coup tordu, elle a gagné au pénal. Je te jure, Magdeleine, sur la tête de Jessica, que je ne l'ai pas frappée. Mon avocate va faire un recours. Et en plus j'ai un contrôle fiscal sur le dos ...Je suis sûre que c'est elle qui m'a dénoncée.

Bref, ta mère a fini par m'avouer que Jacky lui avait prêté de l'argent qu'elle ne pouvait pas rembourser. En contrepartie, il lui a réclamé une lettre comme quoi c'était un bon mari, pour que le divorce ne soit pas prononcé à ses torts.

— Elle n'a quand même pas fait ça ? crie Agnès, hors d'elle.

— Si, et maintenant, elle regrette. Elle a demandé à Jacky de ne pas se servir de son témoignage.

— Encore heureux, maugrée Agnès à peine soulagée. Merci de m'avoir prévenue. Je te rappelle vite.

A cet instant précis, elle ne songe qu'à vider son compte épargne pour transférer ses vingt-deux mille trois cents euros grapillés sur le dos de Jacky, dans une autre banque et prie le ciel pour que Jessica passe enfin une semaine de vacances durant les congés de printemps chez son père. Elle a très envie de retrouver le corps de Martial.

Brigitte, son assesseur profite des vacances pour filer une semaine au soleil. Alice lui propose obligeamment de rédiger ses arrêts et pour cause, seule, elle ne va pas quitter Paris. Pour aller où ? Ses nuits sont agitées, et pourtant elle pourrait dormir tout son saoul dans ce lit désormais trop grand pour elle. Deux heures du matin, elle se lève, vêtue d'une simple culotte en coton direction son bureau. Elle ouvre le dossier photos de son ordinateur. Rageusement, elle supprime les clichés de vacances où Thomas, toujours hâlé, se pavane devant l'objectif, dents blanches dans la baie d'Along, clic, dents blanches sur la place Rouge, clic, à Bahia, clic ...Supprimé, supprimé, encore et encore. Elle imagine même qu'il tombe à l'eau ou qu'il est renversé par une voiture, sans qu'elle fasse un geste pour le sauver. Elle n'a toujours pas sommeil, elle en a marre, un morne week end de Pâques se profile.

Elle se faufile dans le couloir pour aller lire sur le canapé du salon. En traversant la pièce, elle remarque, de l'autre côté de la rue, une fenêtre éclairée dans un appartement en contrebas. Elle distingue un homme brun, penché sur un clavier. Un insomniaque, comme elle ? Sans doute un écrivain, elle adore les écrivains. Elle reste là, à l'observer. Brusquement, un grand, costaud, en T-shirt gris et boxer short se lève, quitte le bureau tamisé. Décontenancée, elle attend sans bouger, l'imagination aux aguets. Il revient, une cannette à la main, de la bière peut être, elle distingue mal, ajuste ses lunettes, il faudrait des jumelles ... Exaltée ses pensées galopent, relever le numéro de l'immeuble, trouver son nom, ce n'est pas bien compliqué, cogiter une ficelle pour l'approcher, provoquer la rencontre... La lumière s'éteint, Alice part se coucher.

Elle rêve, Thomas, riant aux éclats devant une jeune brune avec des jambes immenses comme si elle était montée sur des échasses. Elle s'approche de lui,

tente d'attirer son attention, il l'ignore, sa main sur l'épaule de la fille prénommée Laurence. Elle distingue à côté d'eux un cocker dépecé. La peau à vif tachetée de blanc et de rouge, il ne saigne pas, n'a même pas l'air de souffrir. Soudain, l'animal bondit comme un fou, vient vers elle. L'image est insoutenable. Un goût âcre emplit sa bouche, Puis Thomas toujours bronzé courant après le chien occupe le cadre. Il s'arrête net devant elle et la fixe avec un regard moqueur. Elle se réveille glacée, un peu nauséuse, déjà neuf heures. Elle entend l'aspirateur de Leïla dans le salon.

Elle se prépare un café, boit comme tous les jours un jus d'ananas au prétexte qu'il dissout les graisses, puis va se poster à la fenêtre. Une demi-heure s'écoule. En face Rien ne se passe.

Décidée elle traverse la rue à grandes enjambées, cherche le gardien de l'immeuble. Alice le connaît bien. C'est lui qui réceptionne ses recommandés et ses colis. Depuis qu'elle lui a fourni quelques conseils pour le divorce de sa belle-sœur, il la vénère. Ravi de poser son balai, M. Ziegler lui révèle que l'homme au T-shirt gris s'appelle Juan Jiménez.

— Il n'est pas souvent là, il travaille comme steward dans une compagnie, mais ce n'est pas Air France, je sais plus, ça va me revenir... C'est un homme très bien, très poli, très gentil, tout ce qu'il faut.

Alice obtient sans difficulté son numéro de portable. Pas de stylo sous la main, son crayon contour des yeux fera l'affaire. Elle a quinze ans, et un côté Harlequin. Peu importe qu'il ne soit pas écrivain, pourquoi pas un steward, après tout, elle a toujours eu le goût des voyages, de l'aventure...

Sur un ton presque détaché elle téléphone, laisse un message au fameux Juan raconte qu'elle a réceptionné par erreur un courrier qui lui est destiné et qu'elle pourra sans souci, lui apporter...

Trois jours plus tard, elle applique une poudre satinée rose santal sur ses pommettes, du *trompe couillon*, disait sa mère amusée, enfille un jeans bien coupé, une chemise blanche et débarque chez Juan. Espagnol, il est formidablement attirant, la petite cinquantaine, trapu, musclé, des yeux bruns malicieux, deux grains de beauté au-dessus d'une bouche charnue, sensuelle, des cheveux noirs, lisses, vraisemblablement gominés, les pieds nus.

Tout en préparant des mojitos, il raconte sa vie légère, célibataire, il adore les escapades, multiplie avec gaîté les aventures féminines et masculines. Il désire passer chef de cabine, attend sans impatience une promotion interne. Il ignore le stress, a des amis dans le monde entier avec lesquels il échange en anglais et en espagnol grâce à WhatsApp. Il ne consomme que par location de services, son matelas, sa cafetière, ses rasoirs à un dollar par mois, lit peu mais des polars, sous Kobo exclusivement, commandes ses repas sur le net, circule en Autolib'. Sa bonne humeur est contagieuse. Il répète souvent qu'il *upgrade* sa vie. Il ne pose pas de questions à Alice. Elle s'en fiche, elle est bien. C'est tellement plus rigolo de boire des mojitos que de parler de Gilles Deleuze...

Juan la raccompagne jusqu'à l'ascenseur, bloque la porte, l'embrasse à pleine bouche, Alice l'attire à lui, l'embrasse à son tour, ses bras autour de son cou. Leurs baisers en attirent d'autres jusqu'à ce que quelqu'un hurle — l'ascenseur, il est bloqué ? Elle s'engouffre dans la cabine en éclatant de rire, le désir au ventre, se regarde dans le miroir. Elle est encore pas mal. Son charme s'est accru avec les années, ce soir son corps est amical.

De retour chez elle, Alice décide d'envoyer un sms à Juan, cherche une phrase originale, rigolote. — Merci pour ce moment de partage, trop convenu. — À bientôt, c'était super, trop gamine. Elle a très envie de lui avouer qu'elle le désire, malgré quelques scories d'éducation judéo-chrétienne et la phrase de sa mère : — on ne couche pas la première fois. Vivement qu'elle le revoit. Finalement, elle pianote — Je t'embrasse, à bientôt. Aussitôt s'affiche — Moi

aussi, je fais un aller-retour Paris-Madrid, suis libre demain soir tard, rendez-vous chez moi vers 22 heures si tu es ok, suivi de trois petits cœurs rouges.

Bingo, ravie, elle est ravie, son visage de femme mûre s'illumine. Avant d'aller se coucher, Alice se brosse vigoureusement les cheveux, la tête en bas, blanchit ses dents avec une poudre et virevolte, euphorique, affamée d'être à demain soir.

Philippa passe la chercher le lendemain matin afin de rendre visite à sa mère, Catherine, qui vient d'être admise dans une maison de retraite. Alice l'accompagne bien volontiers son amitié avec Philippa perdure depuis leur adolescence. Elle a vu naître ses enfants, Pauline, l'aînée, est sa filleule, Yvan, le cadet, mène depuis peu une vie joyeuse à Montréal avec son compagnon. Lorsqu'elle a quitté le toit familial, Philippa a vendu sa boîte de relations publiques. Non seulement elle en a tiré un bon prix, mais elle a gardé un bureau pour recevoir deux ou trois clients qui, paraît-il, ne juraient que par elle, le reste de son temps est consacré à voyager, courir les vernissages et à rester jeune.

Alice admire beaucoup Catherine, chez qui elle a passé, durant son adolescence, de formidables vacances d'été à Saint Malo. Cette femme pétillante, d'une grande bonté, aujourd'hui veuve, âgée de plus de quatre-vingt-douze ans, passe de lourdes heures crépusculaires à attendre dans une petite chambre oppressante et à somnoler dans un lit médicalisé. A son âge c'est arithmétique...

— Je me demande à chaque fois si elle va me reconnaître, soupire Philippa en quittant le périphérique, direction les Yvelines. Je culpabilise tous les jours de l'avoir placée là. J'ai l'impression que les consignes sur les affiches placardées dans le hall d'entrée – Les bons gestes de la bienveillance : je vous regarde, je vous parle, je vous prends la main, sont lettre morte.

Le grand âge et la dépendance oppressent Alice. Elle détesterait être à la place de Philippa, elle qui a eu la chance de voir sa mère s'éteindre chez elle. En

pénétrant dans l'ascenseur d'un grand bâtiment en brique, elle lui serre fort la main, et avec tendresse, l'embrasse sur la joue, et murmure — tout va bien. La porte de la chambre N°12 est ouverte, elle laisse Philippa la franchir la première, le temps de s'habituer au spectacle de cette femme décharnée, aux doigts déformés.

— Maman, c'est moi, murmure Philippa en l'embrassant doucement sur le front. Le visage de Catherine se déride, elle plisse les yeux de contentement. J'ai une surprise. Alice, tu te souviens d'Alice ? Elle est venue te dire bonjour et nous t'avons apporté des meringues aux amandes.

Au bout d'une heure, Philippa est soulagée par la sonnerie de son portable : — Oui, je suis avec elle, tout va bien, ma mère est contente de me voir, je vais prendre congé. Catherine recroquevillée semble effectivement heureuse. Philippa, rassérénée, raccompagne Alice au milieu des embouteillages, laquelle tente de chasser de son esprit l'image de cette moribonde clouée au lit entre des draps blancs et rêches, sans autre éventualité que d'attendre la fin du souffle.

Heureusement, la rencontre avec Juan ce soir empêche son cafard de s'installer, elle va de mieux en mieux. Trois heures devant elle pour prendre un bain, se laver les cheveux, s'épiler, s'enduire le corps d'une crème soyeuse, poser un masque lissant sur le visage. Au moment de choisir une tenue, elle s'habille, se déshabille, jette ses vêtements sur son lit, sur le parquet, sa chambre devient la cabine d'essayage d'une boutique. Un pantalon, une jupe, des bottes ? Elle hésite. Des sous-vêtements noirs, c'est toujours chic. Elle opte finalement pour un pantalon noir, avec un pull en V légèrement échancré. Thomas, au début, l'aimait dans cette tenue, puis au fil du temps, elle lui était devenue transparente.

Une fois prête, son ventre a faim. Au cas où Juan aurait déjà dîné dans l'avion, elle grignote un morceau de comté avec une tranche de pain, boit un verre de

chardonnay, puis à vingt-deux heures va se poster à la fenêtre du salon. L'appartement d'en face reste plongé dans le noir. A-t-il- oublié ? Elle n'ose imaginer qu'il lui pose un lapin. Plus d'un quart d'heure que son nez est collé à la vitre... Pas de quoi en faire un drame. Mais, si Juan la trouvait trop vieille, s'il avait zappé leur rendez-vous, s'il lui avait préféré une plus jeune ? Quarante-trois minutes plus tard, son impatience grimpe à toute vitesse ... Depuis combien de temps n'a-t-elle pas fait l'amour ? Elle n'ose pas y penser, des mois, peut-être...Ç'a lui apprendra à monter des plans foireux avec un inconnu beaucoup plus jeune. Peut-être que son avion a du retard, oui mais, les textos existent...Une heure et cinq minutes après, Alice défaite, va faire pipi avec son portable, allume une cigarette, certaine qu'au moment où elle rejoindra son poste d'observation la fenêtre sera éclairée. Rien, elle hésite, comment savoir ce qu'elle doit faire ? Attendre ? Aller se coucher ? L'humiliation est rude.

Enfin, à minuit et deux minutes, le bureau s'éclaire. D'un bond, Alice attrape une bouteille de bordeaux, enfile son manteau, claque la porte. Elle s'engouffre dans l'ascenseur, la glace lui renvoie l'image d'un visage d'une incroyable fraîcheur. Elle s'élance vers l'immeuble voisin, se rend compte qu'elle a oublié son portable. De toute façon, Thomas n'appellera pas et s'il le fait, il patientera, chacun son tour !

Juan l'accueille sur le palier, l'embrasse sans prononcer un mot d'excuse, caresse ses lèvres avec son pouce. Elle le suit dans la chambre, il la pousse doucement sur le lit, la déshabille, elle ferme les yeux ils font l'amour tout de suite. Un léger effluve de transpiration masculine flotte, pas désagréable. Juan nu file à la cuisine déboucher le vin. Contre toute attente elle l'entend péter de manière effrayante. Les yeux pleins de larmes, elle se mord les lèvres pour ne pas hurler de rire. Juan apporte deux grands verres à demi remplis, pas trop propres. Une fois qu'ils ont bu, elle lui rend le verre vide, essuie la sueur, qui perle toujours sur son front, il prend Alice par les épaules, l'attire à lui,

l'embrasse, la goûte, lui lèche très lentement les seins, le ventre le sexe, puis se met sur le dos. Alice, ouverte, enfourche son pénis, le chevauche les mains sur son torse recouvert de poils très noirs jusqu'à ce qu'elle jouisse longuement. Quelques instants plus tard, le grognement puissant, rauque de plaisir de Juan se mêle à ses gémissements suivis d'un petit cri, puis d'un gloussement étouffé.

De retour chez elle, à nouveau explosée de rire, vers quatre heures du matin, son portable resté sur la cheminée du salon affiche un sms envoyé à vingt-deux heures dix — Veux-tu que je passe chez toi vendredi soir ?

Lorsque Paul Dessertines retrouve Agnès dans le hall de l'Hôtel du Collectionneur près du parc Monceau, il remarque, comme il l'avait prévu que le décor luxueux lui fait forte impression.

— Allons prendre un verre avant de dîner, propose-t-il. Vous me raconterez votre après-midi. J'espère que vous avez bien profité de Paris !

Sans attendre sa réponse, il l'entraîne vers le Purple Bar. Alors qu'ils se dirigent vers l'un des canapés, Paul découvre soudain, dans la lumière tamisée, Alice et Juan, tendrement enlacés. Il s'arrête, sidéré. Agnès, légèrement boudinée dans un chemisier blanc à dentelles, reconnaît immédiatement la magistrate. Elle l'imaginait en mère de famille classique, bourgeoise chic avec des enfants, des petits-enfants prénommés Capucine et Guillaume, dans une maison de campagne cossue près de Paris, mariée à un avocat ou à un haut fonctionnaire passionné de chasse. Voilà qu'elle la découvre femme fatale, la bouche fardée, pulpeuse, dans les bras d'un homme beaucoup plus jeune qui lui caresse amoureusement la cuisse.

Alice les aperçoit. Pétrifiée elle s'arrache à l'étreinte de Juan, se lève d'un bond et tend la main à Agnès, puis à son avocat.

— Bonsoir, comment allez-vous ? clame-t-elle d'une voix très théâtrale, en minaudant beaucoup.

Paul Dessertines est enchanté de la situation. La perspective de dîner, puis de coucher avec sa cliente ne le gêne nullement, la déontologie des avocats s'est beaucoup assouplie depuis l'époque où il était interdit d'installer un canapé dans leur bureau pour éviter tout risque de batifolage. Eux aussi, les magistrats,

ont généralement des principes et il trouve comique de voir la présidente flirter outrageusement dans un bar parisien avec un homme qui manifestement, est ou allait être son amant. Comme quoi, se dit-il, — l’habit ne fait pas la moniale.

Ce qu’il trouve rigolo c’est l’embarras extrême d’Alice. Elle feint la désinvolture alors que de nombreuses plaques rouges parsèment son décolleté et des gouttes de transpiration perlent sur son front.

— Je vais très bien, madame La Présidente, et vous ? Je tenais à vous remercier chuchote Agnès.

— Pourquoi ? De quoi ? bredouille la voix Alice pleine d’effroi.

— Bon, ben, pour le jugement. Vous vous souvenez bien, vous avez condamné Jacky, mon mari, l’artisan boulanger, enfin je veux dire, mon ex-mari à des dommages – intérêts, à la prison...

Paul savoure la gaffe de sa cliente, trop mignonne dans son petit chemisier blanc. Il lui jette un regard attendri. Alice bafouille un « bonne soirée » sur un ton affecté accompagné d’un regard destiné à les atomiser tous les deux, puis se dirige prestement vers le côté opposé du bar où un serveur empressé lui tend la carte. — Qu’est-ce qui m’a pris d’amener Juan ici pour pimenter notre partie de jambes en l’air ? se demande-t-elle, tout en faisant mine d’hésiter entre les différents cocktails. Avec ce crétin de Dessertines, ce provincial qui joue au parisien, tout le Palais sera au courant demain...

Lors de sa première rencontre avec Juan, elle a improvisé, raconté qu’elle travaillait au CNRS dans une Unité de recherche sur le cerveau. Elle a même potassé un article sur les échanges entre l’hippocampe et le cortex qui favorisent la mémorisation des souvenirs, au cas où il lui demanderait des précisions.

Elle commande deux autres coupes de champagne. Quand elle revient s'asseoir à côté de lui, la voix narquoise de Juan claironne : — Si j'ai bien compris, tu es magistrate, et tu passes ton temps à condamner des types qui nient les faits, qui racontent des salades ? Moi qui n'avais pas beaucoup d'illusions sur la justice, je te prends la main dans le sac ! C'est la première fois que je me fais draguer par un juge...

Alice ébauche un sourire sans répondre, et pour cause, elle n'a rien à dire.

— Au fait, on dit « Madame Le Président », ou « Madame La Présidente » ? ajoute-t-il en pouffant de rire.

Désespérément muette, Alice se dévisse le cou, le brushing en perdition, pour s'assurer que madame Leblanc et son avocat sont enfin partis dîner. « Les emmerdes, c'est comme les cons, ils volent toujours en escadrille » répétait Jacques Chirac. Elle avait découvert l'Hôtel du Collectionneur à l'occasion d'un colloque puis d'un cocktail organisé par des avocats, l'endroit était superbe. Pas un quart de seconde elle n'aurait pu imaginer Dessertines fréquenter ce lieu...

Elle vide d'un trait sa coupe, pense enfin à respirer, voudrait fumer, puis reprend la main :

— Écoute, Juan, je te propose d'aller directement à la chambre que j'ai retenue et lorsque nous serons affamés, de téléphoner au room service.

Dans l'ascenseur, il l'embrasse longuement, glisse une main sous sa robe et de l'autre, lui caresse les seins. Elle est excitée à l'idée d'être pénétrée par ses doigts, son sexe, sa bouche, c'est vrai, il est formidablement attirant. Et pour être honnête, les ragots, à cet instant elle s'en fout. Après une partie de jambes plutôt tonique, elle dit deux fois, *merci*, à Juan, comme une petite fille bien élevée, somnole aussitôt quelques minutes en lui tournant le dos.

Au même moment, dans le restaurant de l'hôtel, Paul se penche vers Agnès, qui se délecte de noix de Saint-Jacques parfumées à la badiane :

— Toutes les femmes sont les mêmes, sévères, voire arrogantes à l'audience, frivoles et futiles dans la vie...claironne-t-il, badin.

Agnès n'apprécie guère qu'il raille une femme aussi distinguée qu'Alice. Elle considère que c'est elle, et elle seule qui lui a fait gagner son procès contre Jacky et pas son avocat, dont les effets de manche sont somme toute très coûteux.

Paul fait signe au sommelier de remplir leurs verres. Agnès n'ose pas refuser, même si elle a déjà bu un mojito. Elle voudrait bien demander une carafe d'eau, mais se dit que ça ne se fait pas.

— Vous prendrez bien un dessert, une petite douceur, ma chère petite Agnès ?

— Je ne sais pas... Je ne crois pas... Je n'ai plus très faim.

Elle ne peut détacher son regard du ventre bedonnant de l'avocat, comprimé sous sa chemise rayée au point qu'un bouton a sauté. Une touffe de poils gris sort de son oreille droite. Il n'a plus du tout le charme qu'elle avait cru déceler la première fois lorsqu'il plaidait en robe, ou dans son bureau lorsqu'il l'avait furtivement embrassée.

Paul, rubicond, la trouve de plus en plus attendrissante. Il attend le moment propice pour l'inciter à passer la nuit avec lui. Sûr de son fait, en sortant de chez son client, sa sacoche emplie de billets de banque, il avait réservé une chambre auprès du concierge de l'hôtel. Après le dessert, il propose à Agnès de prendre le café dans le jardin, où il pourra enfin fumer son cigarillo. Un sourire mécanique aux lèvres, elle le suit, tout en consultant son portable qui affiche un sms de Martial. À peine assise, sa voix presque inaudible soupire.

— Je ne voudrais pas rentrer trop tard, ma fille essaie de me joindre, elle a appelé deux fois sans laisser de message, elle doit avoir un problème...

— Les ados en ont toujours, d'autant plus lorsque leurs parents se séparent...

Agnès se doute bien qu'il a prévu de la mettre dans son lit. Sa seule envie est de rejoindre Martial qui par texto lui rappelle qu'il l'attend dans un hôtel à dix minutes environ de Saint-Clément. Comment échapper à son avocat ? Il ne faudrait pas qu'il se fâche, le divorce n'est pas terminé. Elle retire vivement sa main qu'il tient un peu trop longtemps emprisonnée, à juste le temps de courir aux toilettes pour vomir.

— Merci pour cette belle soirée, merci de me raccompagner, dit-elle livide, plantée devant lui.

Interloqué, maître Dessertines renverse sa tasse de café sur sa chemise bleue finement rayée.

— Voyons, ma chère Agnès, la soirée ne fait que commencer ! Asseyez-vous, voyons. Vous êtes attirante, libre. Après ce que votre mari vous a fait subir... nous ne faisons rien de mal, détendez-vous, nous pouvons...

Faute de trouver ses mots, Agnès se lève d'un bond.

— Il faut y aller. Je veux rentrer, maintenant, tout de suite.

— Nous n'allons pas partir tout de suite ! Laissez-moi vous offrir d'abord un dernier verre.

Paul s'agite, le visage rouge, sa chemise auréolée de taches de café. Ridicule, il ne s'en rend pas compte. Comme Agnès ne l'écoute plus et file vers le vestiaire, il la suit pesamment, le dos légèrement voûté. Tandis qu'il règle l'addition vraiment trop salée, Agnès a déjà la main sur la portière de la voiture, que le chasseur de l'hôtel vient d'avancer.

Le GPS affiche un trajet d'une heure vingt. Ils rentrent dans un silence glacial, ponctué par la voix d'Homer Simpson :

— Au rond-point, première sortie à gauche puis troisième sortie à droite, puis sortie imminente à droite...

Oui c'est cela qu'Agnès attend, l'imminence de se retrouver seule entre les bras de Martial, qui a eu raison de la mettre en garde. Quant à Paul, il rumine sa déception — Elle est vraiment crétine, pour qui elle se prend ? Si je n'avais pas encore le divorce à plaider à la Cour et un paquet d'honoraires à toucher, je l'aurais plantée à Paris, elle se serait débrouillée pour rentrer seule... Je me demande si les taches de café vont partir. Demain, je dépose ma chemise au pressing.

Les yeux d'Alice se posent sur la rose du room service, un peu fanée, qu'elle a emportée au petit matin et placée dans un soliflore sur la cheminée de son bureau.

Sa journée est consacrée à préparer un topo pour un colloque : Les droits des migrants sont-ils bafoués ? En jeans et vieux sweet-shirt gris, confortablement installée devant son ordinateur, elle se met au travail. Les avocats grondent qu'ils ne peuvent garantir la dignité des personnes en situation irrégulière, à quelques mètres du tarmac de Roissy, en plein milieu des pistes. Cet ersatz de tribunal, dépendant du Tribunal de Grande Instance de Bobigny et collé à la zone de rétention, décourage les familles d'apporter des documents pour leur défense. Des représentants d'associations, des avocats et notamment la bâtonnière de Bobigny, un député, un brigadier de police doivent intervenir. Alice traitera la semaine prochaine du respect des droits de la Défense, sujet qui lui tient à cœur.

Au bout de deux heures, son intervention est presque finalisée. L'idée de revoir Thomas soulève en elle une vague d'émotion. Elle déjeune sur le pouce, fonce chez le coiffeur, passe l'après-midi à rédiger des arrêts, griffonne un projet de motivations justifiant que la jeune Mathilde conserve sa résidence au domicile du père, tout en l'assortissant d'une sévère mise en garde à son encontre pour les deux photos litigieuses.

À 18 heures 30, anxieuse à l'idée de savoir s'ils peuvent enfin parler, ce qu'il a derrière la tête, elle se prépare à leurs retrouvailles et se jure qu'elle le laissera s'exprimer tout son saoul. À peine maquillée, un brillant incolore sur ses lèvres redessinées au crayon brun, le brushing du coiffeur qu'elle détruit savamment

pour paraître naturel, il lui reste une bonne heure pour s'habiller. Alice sort de sa penderie une robe noire, trop conventionnel, une jupe noire avec une veste de laine rouge foncé, trop bobo, rien ne convient, rien ne lui va. Elle commence à s'énervier, allume une cigarette, la cendre tombe sur le parquet... Elle opte finalement pour un pantalon gris étroit avec un cardigan rouge entrouvert sur un pendentif ethnique, des stilettos d'autant qu'elle se rappelle une enquête parcourue chez son coiffeur, les hommes abordent beaucoup plus volontiers les femmes juchées sur des talons hauts...

La sonnette de la porte l'a fait tressaillir, persuadée de recevoir une brassée de fleurs dont elle a rêvé presque tous les jours depuis leur séparation, un gros bouquet de roses blanches sur son paillason accompagné d'un mot tendre.

Blême, Thomas entre les mains vides, dépose un rapide baiser sur ses lèvres, et faussement enjoué, s'assied tel un invité sur le canapé, puis sur un des fauteuils en osier, avant de se relever, le regard rivé à la montre qu'elle lui a offerte l'année dernière. Il a vieilli, semble avoir rétréci.

—Tu veux un verre de chablis ? J'ai préparé un dîner léger, poulet, taboulé, et des fraises, marmonne Alice, l'estomac noué, une cigarette à la main.

—Heu, oui, comme tu veux, ça m'est égal, je n'ai pas faim, je dors peu, trop de soucis, trop de... Il faut que je te parle.

Son portable sonne, ses mains tremblantes le font tomber puis le ramassent alors, tendu, il le met sur silencieux. Est-ce Laura ? Alice assise à ses côtés, malgré son cou tordu, n'a rien eu le temps de voir.

—Je ne t'ai jamais parlé de mes parents c'est très douloureux pour moi. J'ai toujours eu horreur du conflit, depuis mon enfance je ne le supporte pas. De Pologne mon père Adrian âgé de dix-sept ans est arrivé à Paris, il était jeune apprenti chez un vieux bijoutier, qui fabriquait des bagues en or rose, des modèles tarabiscotés, assez moches. Son patron avait deux filles, l'aînée Ewa

terminait des études d'infirmière. Ils se sont mariés, j'ai retrouvé quelques photos que j'ai déchirées à l'exception d'une ou deux. Les Kowalski ont fondé une famille, mon frère Erik est né trois ans avant moi. Papa a repris la boutique, l'a aménagée, des éclairages modernes ont remplacé les néons, je m'en souviens encore, une belle vitrine garnie d'écrins en velours gris abritaient des bagues serties d'améthystes, de topaze qu'il dessinait lui-même. Doucettelement les ventes ont décollé grâce à une clientèle féminine exigeante que ma mère supportait mal.

Alice, les yeux avides d'en savoir plus, bouche bée, se rapproche de lui, enlève ses escarpins, cherche sa main, qu'il retire prestement sans avoir touché à son verre de blanc.

—Du coup mon père, un vrai charmeur, des yeux gris clair malicieux, un léger accent, était derrière le comptoir. Il souriait, heureux d'avoir en face de lui des décolletés plongeants, des robes virevoltantes. Une, puis deux, puis de multiples aventures qu'il cachait maladroitement, ont entraîné des cris, des mots orduriers, de la vaisselle brisée... Dans la chambre que je partageais avec Erik, nous entendions les sanglots de ma mère, les promesses de mon père. Quand je rentrais de la communale, maman autrefois si distinguée, dépeignée, somnolait en robe de chambre sur le divan du salon, épuisée d'avoir attendu toute la nuit son retour. Un soir papa est parti, j'avais douze ans, ils n'ont jamais divorcé. Erik et moi nous avons imaginé un jeu pour empêcher les émotions d'affleurer. Chaque dimanche nous nous entraînions à enterrer notre chagrin. Nous inventions un vrai drame en trois actes avec des scènes que j'écrivais, truffées de basses insultes, de coups perfides, que nous jouions si bien qu'à la fin, tous les deux nous saluons heureux sous les applaudissements de spectateurs imaginaires.

La main d'Alice tente de caresser sa joue humide, de poser son front sur son épaule, répétant : – Je comprends, je comprends, et... Heu... C'est ...Mais, il ne la laisse pas finir sa phrase, son torse raide semble reculer prudemment.

—C'est la raison pour laquelle quand Ombeline a demandé le divorce il y a douze ans environ après trois années d'enfer entrecoupées de séparations, de retrouvailles, de bagarres, j'ai tout accepté, renoncé à la résidence alternée de mes deux garçons avec pour seul objectif, fuir, fuir les cris, les scènes, m'abrutir dans le travail, vivre à l'hôtel sans bagages tel un nomade. Si seulement ma colère avait pu jaillir contre mes parents, si j'avais pu entrer en rébellion, mais c'est trop tard, aujourd'hui. Je n'élève jamais la voix, résultat, j'ai raté, le bonheur, j'ai raté l'amour... Depuis près de sept ans mon ex-femme et moi n'avons plus aucun contact, le silence total. Quant à mes garçons, notamment Carl qui est marié et a deux enfants, ils ne veulent plus me voir, et je n'ai pas insisté.

—Écoute moi, Thomas, nous savons bien toi et moi que les blessures de l'enfance continueront toujours de griffer et qu'il est difficile de se débarrasser du poids glacial des regrets. J'ai compris que l'amour fou de ma mère pour mon frère Franck a épuisé toute sa tendresse, moi, je n'ai reçu que son regard froid et désapprouvateur. Mais la colère et un faux self m'ont tenu debout. Chacun fait comme il peut... Aujourd'hui l'important c'est nous, susurre -t-elle, la respiration entravée. Partons à Essaouira nous reposer, nous retrouver, le soleil nous fera du bien.

Le visage fatigué, sa chemise blanche froissée, Thomas se lève avec précaution comme s'il était ivre, lâche avec le regard désolé d'un enfant puni.

—Je ne suis pas sûr que le Maroc va résoudre nos, Heu ... enfin ..., mes problèmes. Je suis tendu, très tendu, je ne sais plus quoi faire. Je démarre une analyse pour comprendre, pour aller bien, mieux, je n'en sais rien mais, après tout partons si tu en as envie...

Ne trouvant plus ses mots, il se lève rapidement, tourne les talons, s'engouffre sans un mot, à toute allure dans l'ascenseur resté à l'étage.

Alice s'adosse à une porte de l'entrée, sort une cigarette, cherche fébrilement son briquet. Elle la fume nerveusement en soufflant un nuage de fumée, en allume aussitôt une seconde pour se calmer, et répète, — Je respire, inspire profondément par le nez, je gonfle le ventre, j'expire les pensées qui m'encombrent et recommence trois fois de suite. Elle écrase son mégot, dans un cendrier, débarrasse le poulet, le taboulé, auxquels ils n'ont pas touché et les range n'importe comment dans le frigo.

Secouée par les confidences de Thomas, sûre de rien, elle oscille entre espoir et découragement. Sachant que le sommeil la fuira, elle téléphone à Enzo pour lui annoncer qu'elle le rejoindra dimanche à sa vente à Drouot. Absent elle lui pianote un texto. Philippa comme toujours est sur messagerie... Alice, au salon, tourne en rond, zappe un peu d'une chaîne à l'autre, puis consulte ses mails, rien d'intéressant. Elle déboule dans la cuisine se préparer une tasse de décaféiné sans sucre, revoit la pauvre petite mine de Thomas. Elle n'a pas réussi à le consoler, il ne lui en a d'ailleurs pas laissé le temps. Elle aurait voulu lui dire qu'elle l'aimait, qu'ils étaient un vrai couple, sauf qu'elle pense que Thomas ne l'a jamais aimée. Leur communication est devenue trompeuse, elle veut encore être amoureuse, il fait pour l'en dissuader... Tant pis, elle veut être, aveuglément aimée. Alors, comme d'habitude elle s'immerge dans ses dossiers.

Dans la salle de bains, ses affaires de toilettes se mêlent aux siennes, sa serviette de bain, son peignoir, son déodorant. Pour combien de temps encore ? Paumée elle reste là, assise sur le rebord de la baignoire, le revoit dans le miroir se brosser les dents tout en vérifiant sur la balance qu'il n'a pas grossi... Du coup cette fichue reconnaissance de dette ressurgit et elle a déjà fouillé trois fois le pèse personne.

Dix minutes plus tard, elle pense que Juan a dû rentrer de Barcelone. Entendre le son de sa voix lui fera du bien. Il ne répond pas, elle se poste à la fenêtre. Dans l'appartement en contrebas, la lumière est tamisée, elle le voit en compagnie d'un autre homme, apparemment plus jeune. Ils picolent joyeusement, se lèvent et commencent à se déhancher au son d'une musique qu'elle devine latino. Elle épie leurs gestes puis, semble-t-il, leurs caresses effleurées tandis qu'ils dansent.

Plus vexée que jalouse, Alice se détourne de la fenêtre. Brutalement l'image insoutenable du désespoir de Marilyn Monroe dans *The Misfits* lui revient, cette sidérante scène de capture des chevaux par Clark Gable. Les yeux mouillés, elle se cale dans un fauteuil au salon devant la télévision, regarde en replay une série policière chronophage : une avocate véreuse, un petit juge d'instruction teigneux, des flics bien entendu baroudeurs, la rendent terriblement accro au point de renoncer parfois à une invitation à dîner le soir de la diffusion mais, la semaine suivante, elle ne se souvient de presque rien...

À minuit, Alice finit par se mettre au lit, mais, incapable de fermer l'œil, elle se lève, va jusqu'à son bureau et examine machinalement les dossiers de divorce à traiter. Avec stupeur, elle découvre dans la pile celui de l'affaire Leblanc/Renaud, Agnès contre Jacky. Déontologiquement, elle doit passer la main. C'est plus qu'évident. — Non seulement, j'ai condamné Jacky au pénal, mais, l'épisode loufoque du Collectionneur constitue, un véritable impeachment, pour que je statue sur leur divorce. Je demanderai à une collègue de se substituer à moi. Il faut juste que je pense à faire le nécessaire demain. ...

Après avoir griffonné « LEBLANC / RENAUD » en majuscules sur un Post-it, elle ouvre un autre dossier. Encore un divorce compliqué, quatre ans de procédure, un père qui vit au Texas, une mère qui habite Paris avec leurs trois enfants : les deux aînés veulent rejoindre les États-Unis, le cadet veut rester en France. Deux médiations familiales ont échoué, et dans l'intervalle, les enfants

subissent le conflit de leurs parents. Découragée par l'ampleur des conclusions soulevant des questions de compétence, de nullité, son esprit s'évade, Alice n'a qu'une envie, s'épancher auprès de Philippa. Pour la troisième fois sa messagerie l'accueille et comble du comble, elle reçoit une réponse automatique : « Je t'appelle plus tard ». C'est là, maintenant, tout de suite, qu'elle veut lui parler ! Philippa a toujours une foule de choses à faire, perpétuellement envahie par les uns et les autres et surtout par Facebook, Twitter, Instagram, or sa douleur est prioritaire, et doit faire l'objet d'une écoute premium.

— À quoi sert l'amitié si je ne peux pas la joindre à n'importe quelle heure ? s'interroge-t-elle ? Moi, j'ai toujours été présente quand Henri l'a trompée, dès le début de leur mariage... J'ai toujours couvert ses plans foireux quand elle couchait avec l'étudiant boutonneux chargé de booster la réussite scolaire de son fils. Ça rime à quoi, à son âge, de pianoter en permanence sur les réseaux sociaux, d'afficher sa vie, de poster des photos d'elle glamour pour récolter des likes à tout va ? Elle m'exaspère !

Par curiosité et pour fuir la routine de cette soirée assurément cafardeuse, Alice entrouvre le dossier de divorce des Leblanc. Elle découvre que les avocats des deux époux n'ont cessé de solliciter des renvois pour communiquer des pièces, conclure, répondre aux écritures adverses, reconclure, certains de n'avoir pas suffisamment exposé les griefs de leur client, lesquels ajoutaient des attestations de plus en plus venimeuses et, somme toute, assez inutiles. Paul Dessertines expose longuement que les violences, l'adultère de Jacky, le licenciement de sa cliente, justifient un divorce aux torts du mari avec dommages et intérêts à la clé. Quant à maître Aurélie Bourlinge, elle nie tout préjudice, alléguant qu'Agnès, après la naissance de Jessica, aurait refusé tout rapport sexuel avec son conjoint.

Pourquoi perdre mon temps alors qu'un autre juge va confirmer ou infirmer le jugement rendu par le tribunal de Sens ? Brusquement, sa gorge se serre, le chagrin s'abat sur elle, l'empêche de respirer. Les larmes perlent à ses paupières, roulent sur ses joues, Alice éclate en sanglots, hoquète, le rimmel ruisselle. Elle tente de l'essuyer du plat de sa main. Quand elle était petite, la dame qui travaillait chez ses parents lui répétait — Pleure ma fille, tu pisseras moins.

En même temps elle s'interroge : lorsqu'elle aura pleuré toutes les larmes de son corps, finiront-elles par se tarir ? Internet lui répond : les larmes contiennent des bactéries, les lysozymes, qui lubrifient la cornée, protègent du rhume et diminuent le taux de manganèse qui, s'il est trop élevé, provoque la dépression. Super, le bureau des pleurs ne ferme jamais.

Après avoir éteint son ordinateur, elle regarde les photos accrochées dans son bureau, toutes en noir et blanc. Sur la plus grande, elle chevauche un tricycle dans le jardin de ses grands-parents. Sa mère, souriante, en robe bain de soleil à pois, des perles aux oreilles, entoure de ses mains fines et soignées les petites épaules de sa fille.

Une foule de souvenirs enfouis cognent de plus en plus fort à la porte de sa mémoire. Alors, confortablement installée dans son fauteuil, en chaussettes, le dos calé par son gros coussin orange, Alice les laisse émerger tels des invités choisis.

Après des discussions animées, des palabres interminables, ses parents et ses grands-parents avaient enfin choisi son prénom à la veille de sa naissance : ce sera Antoine, un prénom classique et indémodable. Consternation, une vilaine petite fille rougeaude, toute plissée, est arrivée, pas souriante, mécontente d'affronter le monde hostile, bruyant, et souvent désordonné.

Sa mère envoie alors précipitamment son père à la mairie déclarer son état civil. Au guichet, il s'embrouille entre Jade, un peu trop précieux, Manon, un peu trop galvaudé, Louise, en souvenir d'une vieille tante revêche, et Alice, dont il croit se rappeler qu'il s'agit du dernier choix de sa femme. Va pour Alice, puisque l'employée municipale commence à s'impatienter et qu'il déteste les histoires.

Très tôt, l'enfant a confusément senti la profonde déception de ses parents qui auraient tant aimé n'avoir qu'un seul fils. Indisciplinée, bavarde, insolente, elle fusillait de son regard noir ses professeurs qui immanquablement, disaient à sa mère : — Si votre fille avait des revolvers à la place des yeux, il y a longtemps que nous ne serions plus de ce monde.

L'école n'arrivait pas à contenir sa colère. Dans la cour de récréation, elle courait à perdre haleine. Essoufflée, les cheveux en bataille, elle avait des gestes brusques. Les autres enfants se méfiaient d'elle. Elle agaçait, énervait même ses camarades.

Pour canaliser ses emportements, un pédiatre de renom avait conseillé à sa mère :

— Dès qu'elle trépigne, vous remplissez, un verre d'eau et vous menacez de le lui jeter au visage... Si elle persiste, vous vous exécutez.

Ses petites robes à smocks en plissé de coton étaient toujours couvertes de taches. Quand la famille se réunissait dans leur salon cosu de la plaine Monceau, dont les murs étaient tapissés de copies de toiles de maitres, les Danseuses bleues de Degas, Le fils prodigue de Rembrandt, Alice basculait d'un bloc tout le poids de son corps, se laissant tomber brutalement du fauteuil Louis XVI (en réalité une copie) recouvert d'un velours vaguement ocre, ce qui immanquablement, provoquait le regard courroucé de sa mère.

Elle entendait les incessantes recommandations de son père, mais ne les n'écoutait pas :

— Alice, tu t'es lavé les mains avant de passer à table ? Tu comptes te coiffer quand ? Finis ton assiette, tout le monde t'attend.

Elle riait fort, s'agitait dans tous les sens. Elle enfournait goulûment de trop grosses bouchées pour son petit museau, ou ne mangeait rien. Parfois, après avoir mâchouillé nerveusement des boulettes de viande, elle les recrachotait et, sous la table, l'épagneul les engloutissait comme si, dans sa vie passée, il avait été prestidigitateur.

Alice parlait si vite qu'elle s'était mise à bégayer, furieuse que son frère Franck jacasse parfaitement. Les mots se bouscullaient, s'entrechoquaient, jaillissaient dans un bafouillage irritant pour l'entourage. Elle haïssait le consensus familial, corseté par le respect des bonnes manières. Petite fille, *enragée noire* elle prenait tout à cœur. Une colère profonde, sauvage, jaillissait en elle, ses yeux furibards lançaient des flammes devant ce tribunal glacé, elle tapait des pieds, quittait le salon et filait sur injonction maternelle dans sa chambre, défigurée par les larmes.

Afin de l'initier à la grâce, sa mère émerveillée par les prouesses artistiques de son fils Franck, l'avait inscrite vers l'âge de cinq ans à des cours de danse classique dirigée par Madame Courtiade, en réalité une vieille fille sévère. Affublée d'un tutu, les orteils comprimés dans des chaussons de pointe, Alice détestait les exercices à la barre, le plié, la révérence, — pour qui, pour quoi ? Et par-dessus tout, son image dans le grand miroir de la salle Pleyel.

Chaque année, sur les photographies de classe, la plupart des élèves ébauchaient un sourire vague, et si certaines semblaient déjà lasses du présent, Alice, elle, était systématiquement furibarde. Sa mère aimait lui rappeler, avec un demi-sourire, qu'à peine âgée d'un an, elle avait fait ses premiers pas à

l'occasion d'une violente colère, sans tomber mais en tanguant beaucoup. Brusquement, elle avait marché seule dans l'allée du jardin de ses grands-parents.

Franck, fils prodigue, comblait parfaitement ses parents, un autre enfant n'avait aucune place. Alors la venue d'un autre bébé, de surcroît une fille dépassait l'entendement. Alors Alice allait devenir un garçon... Elle avait donc pris l'habitude de faire pipi debout, les jambes écartées, et s'était fait le serment de ne jamais s'asseoir sur la cuvette.

Ayant réussi à abandonner la danse, elle s'était découverte une passion pour l'équitation, galoper vite, toujours plus vite, sans régler ses étriers, comme un vrai cowboy, accrochée à la crinière de son cheval. L'odeur du crottin, le bruit des sabots martelant le sol la mettaient dans un état d'exaltation fabuleux. Elle apprivoisait la vie.

Tous les jeudis, au bois de Boulogne, son maître de manège lui criait dessus :
— Les étriers au tiers du pied, les pouces vers le ciel ! T'as l'air d'un sac de patates, redresse-toi.

Alice n'ignorait pas les regards appuyés de ce petit homme râblé, au visage couperosé, aux jambes exagérément arquées, et acceptait volontiers ses engueulades.

Sa mère, enfant unique et désœuvrée issue de parents très stricts, exigeait de sa fille une loyauté totale, ne jamais mentir. Plusieurs fois par semaine, et bien qu'elle ne soit pas bigote elle se plaisait à lui rappeler le huitième commandement de Dieu « Tu ne mentiras point ». Chaque année était identique à la précédente. Élève studieuse mais incorrigiblement agitée, Alice devait à tout prix obtenir le tableau d'honneur. En contrepartie, elle lui accordait sa protection. Alice avait compris assez tôt que trois options s'offraient à elle : professeur d'histoire et de géographie, de lettres, ou encore

avocat, puisque les mathématiques lui restaient inaccessibles, malgré les efforts d'un jeune étudiant engagé par maman, dont elle était immédiatement tombée amoureuse.

Sans bien entendu oser rivaliser avec Franck, la seule manière qu'avait trouvée Alice d'exister sous le regard maternel était de prouver coûte que coûte qu'elle était capable de sortir du rang. Elle bûchait dur pour avaler quelques miettes de reconnaissance. Si elle était la première de sa classe, le sourire de sa mère se déclenchait mécaniquement, comme devant l'objectif d'un photographe. La petite s'imaginait qu'en brillant par ses carnets de notes, sa famille, à l'exception bien sûr de son cher grand-père qui lui avait toujours voué une véritable tendresse, cesserait de la rabrouer. Peine perdue. Le silence réprobateur et narquois de son frère Franck ajoutait à sa peine.

— Calme toi Alice, arrête de crier, inutile de te mettre en colère, tu as tort, puisque, tout le monde, ton père, moi mamy, papy, ton frère, sommes tous d'accord.

Adolescente meurtrie, rougeaude comme à sa naissance, Alice ne s'aimait pas. Et elle restait convaincue que ses parents, en particulier sa mère, ne l'aimaient pas non plus, ne l'aimeraient jamais, quoi qu'elle fasse. Des décennies plus tard, rien n'a changé. Ses doutes, son manque de confiance en elle, sa soif d'être reconnue, consolée, sont toujours aussi enracinés.

Son portable sonne. Enfin, Philippa se souvient qu'elle existe.

— Désolée, il est tard, mais j'ai bien senti à ta voix que l'ambiance n'était pas fameuse...

Alice bafouille, sans révéler les confidences de Thomas, leur pénible soirée, sa peur de le perdre, la menace de Laura... Philippa lui coupe aussitôt la parole :

— Atterris, Alice, au lieu de te poser des questions en boucle : est-ce qu'il m'aime ? Est-ce que je suis encore séduisante ? Est-ce qu'il a une maîtresse ?

Je te rappelle que tu présides le Pôle Famille à la Cour d'appel de Paris : ce n'est pas rien. Tu condamnes des gens, tu bousilles leur avenir, tu tranches, tu sépares des enfants d'un de leurs parents avec autorité et à soixante-deux ans, tu découvres soudain que la passion amoureuse s'évapore. Atterris, avec tes fantasmes de princesse, tes attentes, tes rêves de petite fille.

Exaspérée, Alice a envie de l'étrangler mais elle ravale sa colère. — C'est dingue, Philippa m'enfonce comme si nous étions rivales. Si c'est pour tenter de me culpabiliser, elle peut la garder son amitié ! J'ai besoin d'un véritable soutien, pas de lieux communs à deux balles sous un torrent de futilités. Elle m'énervé, comment ai-je pu me lier avec elle ? Par moment elle est carrément conne...

— Tu es d'une naïveté désarmante, voire inquiétante, poursuit Philippa. Ton aveuglement me stupéfie. On dirait que tu ne connais pas le management du couple, alors que ton job te le fait côtoyer tous les jours, en direct. Tu sais pertinemment que toutes les femmes ne peuvent s'empêcher de quémander — est-ce tu m'aimes ? Alors que tous les hommes refusent de répondre. Il y a belle lurette que je ne pose plus la question à mon cher mari ! Vraiment, Alice, tu es trop exigeante. Thomas est un type bien. Accepte-le avec ses défauts et ses failles, parce qu'à son âge, il ne va pas changer ! Je te vois mal supporter de redevenir célibataire. Et permets-moi de te rappeler l'insoutenable difficulté, passé la soixantaine, de trouver le sosie de Georges Clooney, qui, au passage, depuis qu'il est marié, a pris un sacré coup de vieux...

Elle n'a pas osé avouer à Philippa que Thomas allait certainement prendre l'initiative de la rupture, que ce n'était plus qu'une question de temps. Elle écourte sèchement la conversation.

— C'est cela, à bientôt, je vais essayer de dormir, la nuit porte conseil...

Avant d'aller se coucher, elle envoie un texto à Juan, sans allusion à la scène qu'elle a surprise depuis sa fenêtre :

— Où es-tu ? Au bout du monde ? Sur quelle planète ? Fais-moi signe.

À trois heures du matin, Thomas débarque dans son insomnie. Elle refuse d'être abandonnée. Elle n'a rien fait, sinon quémander de l'amour. Elle va s'excuser auprès de lui, elle comprend son enfance, sa détresse, ils ont encore tellement de caresses, de rires, à partager ... Ou plutôt non, c'est lui qui va s'excuser. Ou plutôt non, c'est elle qui va le quitter, et puis un jour c'est Laura qui l'abandonnera. Tout se mélange. Alice aime jouer à se faire peur.

Quelques jours plus tard Juan adresse un sms à Alice pour lui dire qu'il a très envie de la revoir. Elle passe deux soirées chez lui. Entre eux, ce n'est pas une histoire de séduction, mais plutôt une affaire de connivence légère et joyeuse qui, se répète-t-elle, lui fait upgrader sa vie.

Le lundi matin, il se met à pleuvoir, Alice part pour le palais de Justice tel un zombie. Comme d'habitude, le RER A ne fonctionne pas, « Mesdames et messieurs, votre attention, s'il vous plaît, suite à un incident voyageur... » débite une voix monocorde. La RATP se fout que les passagers en retard cavalent comme des dingues pour ne pas se faire allumer par le patron.

Alice s'engouffre dans le métro à Villiers, ne trouve plus son Pass Navigo, elle s'énerve, n'ose pas passer sous le tourniquet, fouille fébrilement dans son sac, remet la main dessus, change à Opéra, galope à travers des couloirs interminables, grimpe dans la rame, aperçoit un reflet dans la vitre, une femme à l'air ravagé. Stupeur, c'est elle.

Arrivée à Châtelet, à côté du distributeur Kinder Bueno et des écrans publicitaires, un violoniste joue du Vivaldi au milieu de Franciliens stressés ou apathiques. C'est beau. Alice s'arrête, elle n'a pas de monnaie. En sortant du métro, elle s'en veut, elle aurait pu lui donner un billet. La prochaine fois... La pluie redouble tandis qu'elle traverse le pont noyé sous la brume, ses escarpins noirs sont trempés, ses cheveux dégoulinent, l'eau a traversé son imperméable, tant pis. Elle a toujours détesté les parapluies et les chapeaux imperméables qui lui rappellent l'horrible capuche en plastique transparent que sa grand-mère n'oubliait jamais de glisser dans son sac avant d'aller chez le coiffeur.

Il est neuf heures trente. Les lunettes embuées, elle pénètre dans son minuscule bureau jouxtant la salle d'audience, l'air y est confiné. Se plonger dans ses dossiers va mettre un frein à son éternelle pulsion parlante. Elle saute le déjeuner, la séparation lui coupe l'appétit. Dès qu'une personne franchit la porte elle répète en boucle sans la regarder, alors qu'on ne lui demande rien :

— Tout va bien, je vais très bien, la journée est magnifique n'est-ce pas ?

Un collègue, qui ne profère que des âneries avec une grande assurance, vient lui raconter que sa fille récolte d'excellentes notes en histoire, raison pour laquelle il veut qu'elle enseigne.

— Ben voit, prof, c'est parfait pour une femme ... répond-t-elle, l'humeur massacrant en croisant et décroisant ses jambes.

En chemin vers l'audience, sourire imperturbable, visage impassible, elle garde les yeux rivés sur son portable à l'affût d'un sms de Thomas. Rien. Tant pis, c'est l'heure. Un ballet d'avocats en robe se bouscule devant la salle, la plupart virevoltent avec une mine très affairée, certains s'engueulent, s'échangent des pièces à la dernière minute devant leurs clients peu rassurés dont Agnès, qui guette l'arrivée de son conseil en mâchant nerveusement un chewing-gum. D'autres tentent une ultime négociation avant de s'écharper, ou de faire semblant.

Jacky, comme toujours, la joue désinvolte, barbe de trois jours, nouveau blouson de cuir. Il était trapu maintenant il a grossi. Alice aperçoit Agnès ou plutôt, ses cheveux : elle est assise au bout d'un banc, la tête baissée.

À treize heures trente précises, la voix lasse de la greffière annonce : —La Cour. Tout le monde se lève.

Trois magistrats en robe font leur entrée. En tête, Alice, l'air majestueux, est suivie de deux conseillers les bras chargés de dossiers, une petite jeune à l'air

plutôt affable qui remplace Brigitte, souffrante, et une femme grisonnante, les joues couperosées, l'allure revêche qui déjà, regarde sa montre.

Appel des causes, les avocats continuent d'aboyer pour obtenir un ultime renvoi ou évoquer une soudaine difficulté de procédure, Agnès, suffoquée par leur agressivité, a retenu que cinq dossiers devaient passer avant le sien. Elle retourne dans le couloir pour attendre Paul Dessertines. Il arrive tout guilleret et lui annonce que sa consœur adverse, absente, se fait substituer par un jeune confrère qu'il ne connaît pas et qui, par chance, aura peut-être survolé le dossier. Il est aux anges, car maître Aurélie Bourlinge aurait certainement fait débarquer Alice en découvrant qu'elle s'apprêtait à statuer sur le divorce de Jacky.

— Venez, Agnès. N'ayez pas peur. Vous allez voir ce que vous allez voir.

Enfin, l'affaire numéro 6- Leblanc / Renaud est appelée à la barre.

— J'invite les parties à s'approcher de la barre, déclare Alice. Après avoir fait un rapport oral sur votre dossier, Madame en qualité d'appelante, Monsieur en qualité d'intimé, je vous entendrai à tour de rôle, puis vos avocats plaideront et je fixerai la date du délibéré pour le prononcé de l'arrêt.

Les lunettes sur le nez, sûre d'elle, concentrée, elle rappelle la durée du mariage : douze ans, le régime matrimonial : séparation de biens, la procédure, le jugement de divorce à Sens dont Agnès Renaud a fait appel.

Paul fait semblant de ne pas écouter et compulse son dossier. Le confrère adverse, un freluquet, apparemment peu motivé, baille en pianotant un texto. Alice l'observe du coin de l'œil. — Quelle chance, se dit-elle, nous allons être dispensés du cirque de maître Bourlinge, à chaque fois qu'elle plaide un divorce, elle s' imagine aux Assises. Du coup, je ne risque pas d'être accusée de partialité et débarquée. Le seul risque est que Jacky Leblanc sollicite ma

récusation, mais je serais très étonnée qu'il le fasse, ignorant tous des arcanes de la procédure...

D'une voix parfaite la présidente rappelle les prétentions de chacune des parties. Pour l'appelante, Madame Renaud épouse Leblanc sollicite :

- * Une confirmation du divorce aux torts du mari avec dix mille euros, en réparation du préjudice moral subi par l'épouse du fait de la liaison humiliante de l'époux et dix mille euros en raison de la dépression de l'épouse.

- *Une prestation compensatoire de cent cinquante mille euros au titre de l'abandon des droits de l'époux sur le logement familial, bien indivis, ainsi que cent vingt mille euros à titre de capital complémentaire.

- * Pour l'enfant mineur, Jessica, âgée de 13 ans, qui souhaite dorénavant intégrer un pensionnat à la prochaine rentrée scolaire, une augmentation de sa contribution de quatre cents à cinq cents euros avec prise en charge par le père des frais d'internat.

Pour l'intimé, monsieur Leblanc sollicite :

- *Un divorce aux torts partagés excluant tous dommages-intérêts.

- *La prestation compensatoire constituée par l'abandon de ses droits sur leur maison.

- *Une contribution de l'enfant maintenue à quatre cents euros mensuels.

Puis Alice, les lunettes en bandeau sur les cheveux, le stylo à la main, joue à la présidente compétente, expérimentée, invite chacun des époux à s'exprimer, — très brièvement, précise-t-elle, puisque vos avocats respectifs, durant plus d'une année, ont conclu longuement et ont échangé de multiples pièces.

Agnès a révisé une grande partie de la nuit, relu les notes gribouillées par Martial. Elle s'avance si chamboulée que dans un premier temps, elle ne reconnaît même pas Alice.

— J'ai trois choses à dire : d'abord, Nadia, la maîtresse de mon mari est enceinte et va accoucher le mois prochain.

Jacky prend de plein fouet ce premier scud. Son corps s'affaisse légèrement.

— Ensuite, poursuit Agnès, notre fille Jessica, qui va avoir treize ans, est très perturbée, son père la prend rarement et ne s'occupe pas d'elle, préoccupé par l'arrivée du bébé. Ses résultats scolaires sont catastrophiques et je n'arrive plus à gérer, elle veut aller en pension, je préférerais qu'elle reste avec moi, mais je ne sais plus quoi faire ...

Elle verse quelques larmes bienvenues préparées à l'avance avant d'ajouter :

— Durant deux années j'ai vécu un calvaire, une humiliation atroce, tous les jours ou presque, Nadia me narguait, me donnait des ordres et mon mari prenait toujours sa défense, j'avais l'air de quoi ? je n'étais rien, la boss c'était elle, et il n'intervenait jamais, j'ai fait une déprime. Y'a un certificat. Et puis mon mari m'a frappée, bien sûr il le conteste, alors que les médecins ont délivré des certificats médicaux qui sont dans le dossier.

Le visage en pleurs, les mains crispées sur un kleenex sale qu'elle triture pendant que maître Dessertines l'encourage d'un léger sourire, elle murmure d'une voix hésitante :

— Enfin, je voudrais rajouter que Jacky, grâce à une comptabilité parallèle, touche des espèces, et profite aussi de nombreux avantages en nature, téléphone portable, frais d'essence, dépenses de vacances avec Nadia, alors que moi, depuis la procédure, je n'ai jamais pu partir en voyage et suis toujours en recherche active d'emploi. Mon avocat à qui j'ai donné tous les papiers démontrera qu'il a fait exprès de diminuer son salaire, alors qu'il accumule des

dividendes, un vrai pactole. Ce n'est pas juste alors que j'ai bossé comme une dingue et que je perçois un maigre chômage, vu que mon salaire n'était pas bien gros. Jacky est même passé à la télé avec un copain qui bosse à Top Chef pour faire la promo de son pain qu'il vend dans tous les grands restaurants aux alentours de Sens et maintenant à Paris, la gloire c'est que pour lui ...

Lunettes dans une main, stabilobosse orange dans l'autre, Alice s'agite, pique un fard, fait semblant de surligner ses notes. Qui sait, Jacky a peut-être fourni des petits pains aux céréales au Collectionneur ? Sans délai il faut l'interrompre, ça va mal tourner, surtout si le mari balance en pleine audience que c'est elle qui l'a condamné pour violences. — Je suis dingue de ne pas m'être déportée. Je ne comprends pas comment je me suis fourrée dans un pareil guêpier... Si, bien sûr, c'est à cause de Thomas...

Inquiète tout en faisant comme si elle ne l'était pas, elle laisse Agnès mécaniquement poursuivre sur sa lancée :

— C'est facile, puisqu'il est gérant d'une société en nom personnel, Jacky peut décider de trafiquer son bilan. Il a aussi un méchant contrôle fiscal... Et je voudrais ajouter que...

La conseillère assise à la droite d'Alice soupire, s'impatiente, va-t-elle pouvoir prendre le train de dix-huit heures quarante-cinq pour regagner ses pénates à Enghien ?

— Madame, votre avocat a rédigé vingt-cinq pages de conclusions et communiqué près d'une soixantaine de pièces que la Cour a lues attentivement, assène Alice avec autorité, mais de moins en moins à l'aise. Aussi, je vais donner la parole à votre mari. Je vous remercie. Monsieur Leblanc, avancez-vous, s'il vous plaît. Est-il exact que vous allez être père prochainement ?

Jacky tente maladroitement une posture de vainqueur.

— Tout ce qu'elle vient de dire est faux, archi faux lance-t-il. Elle veut du fric, point barre. Les dividendes que j'ai touchés il y a deux ans, c'était vraiment exceptionnel. J'ai fait un recours contre le fisc que j'ai sur le dos depuis des mois Je suis sûr c'est ma femme qui m'a balancé. Après la naissance de Jessica, elle a systématiquement refusé qu'on fasse l'amour. Je ne suis pas de bois, j'ai patienté longtemps, très longtemps, c'est la raison pour laquelle j'ai eu une liaison avec Nadia. Et cerise sur le gâteau, mon ex épouse était désagréable avec les clients, le personnel, j'ai mis plein de témoignages au dossier. D'ailleurs sa propre mère, Magdeleine, ne la voit plus, elle a refusé de lui faire une attestation, mais à moi elle en a fait une, c'est dire ! Et j'ajoute que ma fille m'a confié qu'elle refuse de rester chez sa mère, c'est pour ça qu'elle veut partir en pension. Elle a bien raison.

Alice soupire excédée par la belle-mère qui vole au secours de son gendre et par ce père qui ne veut pas s'embarrasser de sa fille. — N'en fais pas trop, mon gars, se dit-elle, sinon, je pressens que ça ne va pas matcher entre nous si tu continues à faire le malin. Voyant Agnès se liquéfier, elle lui adresse un sourire discret qu'Agnès ne remarque pas, tandis que Jacky continue à pérorer :

— Je bosse comme un dingue, j'essaie de faire le meilleur pain possible, sans additifs comme me l'a appris mon père, je dois démarcher des restaurants, c'est pas facile, la concurrence est rude et mon ex-femme veut tout me plumer.

— C'est encore votre épouse, jusqu'au prononcé définitif du divorce. Oui ou non, l'avez-vous frappée ?

— Faux, archi faux, je vous le jure, je l'ai jamais frappée, on s'est souvent engueulés, c'est vrai, mais la dernière fois, elle a commencé par m'injurier grave et après, elle a réussi à me chopper, elle m'a serré au cou pour m'étrangler, je l'ai repoussée, elle s'est cognée et hop, ni vu, ni connu, elle en a profité pour faire des certificats médicaux et la plainte que vous savez ... C'est vous qui ... Moi aussi, j'aurais pu faire un certif pour étranglement,

j'avais des marques... Et puis, j'en ai marre que ça traîne, aujourd'hui on peut divorcer avec un notaire pour cinquante euros, ras le bol de toutes vos combines...

Au mot « combine », Alice se fige et arrête d'aligner des ronds, des carrés sur sa feuille. Cet imbécile est capable de tout déballer, de balancer que je ne l'ai pas raté au pénal. Avec un sourire forcé, elle lui lance, d'un ton cassant :

— Bon, bien, oui, tout cela, je le sais, je l'ai lu dans vos conclusions. Avez-vous quelque chose à ajouter ? L'heure tourne, vos avocats doivent plaider, la cour a d'autres affaires à examiner. Vous n'avez pas dit à la cour si votre compagne allait accoucher, ? Ce sera ma dernière question.

Démonté par l'absence de maître Bourlinge, qui lui aurait soufflé la réponse appropriée, Jacky bougonne :

— Ben oui. De toute façon, Agnès refusait qu'on ait un autre enfant.

Maître Dessertines plaide, cette fois haut et fort, et s'offre le luxe d'une petite allusion : — Monsieur Leblanc se prélassait dans le luxe des grands hôtels avec sa jeune maîtresse pendant que son épouse peine à joindre les deux bouts. Alice ne sourcille pas. Concentrée sur ses notes, elle fait semblant de les relire tandis qu'Agnès renifle.

L'avocat de Jacky plaide à son tour. Il a manifestement survolé le dossier et déroule d'un ton arrogant un texte écrit à l'avance, émaillé de citations puisées dans le Lagarde et Michard, de réflexions sociologiques très convenues sur le mariage réduit de nos jours à un simple contrat résiliable comme un bail. Alice se dit que s'il a l'audace de se présenter à la Conférence du Stage, il va se rétamer, c'est une évidence, mais il développe deux réflexions pertinentes :

—A l'époque de la vie commune Madame Leblanc disposait d'un compte épargne qui a mystérieusement disparu. Et, surtout je demande à la Cour d'écarter des débats la soi-disant comptabilité parallèle obtenue

frauduleusement par l'épouse et dont la véracité est totalement contestée par mon client.

Pressée de les voir tous quitter le prétoire avant qu'un incident n'éclate, elle jette un regard noir à ce freluquet.

— Délibéré à un mois, lance-t-elle. Affaire suivante.

Jacky, en rogne, rejoint son 4/4 où Nadia, l'attend, assise sur le siège passager, les mains croisées sur son ventre rebondi. Au même moment, Agnès le sourire aux lèvres s'engouffre dans le véhicule de Martial qui démarre en trombe.

A cet instant, Place de la Contre escarpe, Thomas boit lentement un expresso dans le bistrot où il avait donné rendez-vous à Laura quelques jours plus tôt. Il veut répondre à Alice, sort son carnet, son crayon à papier, mais ne sait pas quoi lui écrire. Il se souvient avoir détaillé le profil de son étudiante à la dérobée, blonde, les cheveux attachés en queue de cheval, un visage encore enfantin, des yeux rieurs dont il ignorait la couleur, des doigts fins, des lèvres gercées. Il avait besoin d'un contact apaisant, voulait lui prendre la main, s'abandonner dans ses bras, sentir sa peau mais craignait que le moindre écart engendre le chaos. Au fond il ne savait rien d'elle mais il la regardait sourire, parler. Des mots, sortaient de sa bouche qu'il n'entendait pas, captait au loin Deleuze, lien entre Proust et Francis Bacon... tentait de se concentrer. Elle avait levé vers lui de grands yeux — Vous m'écoutez ? Au moment où il allait lui répondre — Laura j'ai très envie de vous, il avait bondi, jetant un billet de dix euros sur la table balbutiant — Je dois partir, ma femme m'attend, nous fêtons en famille l'anniversaire de mon fils aîné Carl chez nous à Saint Maur des fossés, c'est important, n'est-ce pas ? Je suis déjà en retard. Désolé.

Durant le trajet en RER, Thomas s'en veut, anxieux il craint que Laura le prenne pour un homme qui ne sait pas ce qu'il veut, qu'il perde son aura de

prof. Il imagine Laura au téléphone raconter à sa meilleure amie, une certaine Vanessa, étudiante que Thomas apprécie pour son sérieux et sa vive intelligence— Dommage, il a pourtant du charme, une belle gueule, une chevelure grise argentée, épaisse, des yeux gris vert, une bouche sensuelle, et Vanessa lui rétorquer— Laisse tomber, c'est un vieux beau, qui joue à t'allumer, alors qu'il s'est remarié à une très brillante avocate ou magistrate. Je l'ai vu, de mes yeux vus, lors d'une remise de décoration au frère de mon père...

Trois semaines à attendre, c'est long, même si Agnès a plutôt confiance. Maître Dessertines ne s'est pas montré rancunier depuis la soirée ratée à l'Hôtel du Collectionneur. Juste après l'audience, la main posée sur son bras il lui a confié en catimini, que leur Présidente avait accepté de juger leur divorce, en commettant sciemment une faute déontologique.

— Si elle a pris ce risque, ma petite Agnès, c'est sûrement parce qu'elle est convaincue que Jacky est un tricheur, contrairement à vous, qui avait toujours dit la vérité.

En réalité il songe à l'honoraire de résultat confortable qu'il va rafler sur le montant de la prestation compensatoire qui sera à coup sûr augmentée en appel.

Quant à Agnès ses mensonges n'en sont pas. Jamais elle ne redeviendra une petite secrétaire sous payée par son mari, patron. Jacky a voulu la guerre, il l'a eu. Durant des années elle a subi son égoïsme, sa vulgarité, ses beuveries. Elle a dû trouver un équilibre entre satisfaction et frustration et aurait continué à supporter ce mariage raté si de temps en temps il avait été gentil avec elle

L'optimisme de son avocat a déteint sur elle. En revenant d'un rendez-vous chez Pôle Emploi, son conseiller lui a montré comment rendre son CV plus attractif, elle s'en fiche Martial et elles ont d'autres projets. Elle s'arrête en ville et cherche une place de stationnement proche de la rue commerçante. Cela fait plus de deux ans qu'elle n'a pas acheté de sous-vêtements. Dans la cabine d'essayage, elle sourit à son reflet. Même si l'éclairage au néon n'est pas tendre avec ses racines et ses mèches grisâtres, ses seins petits, mais bien galbés lui plaisent de nouveau, ainsi que sa silhouette élancée. Elle achète une parure, soutien-gorge et deux strings en dentelle noire que Martial va apprécier.

— Ces articles ne sont pas soldés, annonce d'un air pincé la vendeuse.

Le plaisir d'Agnès est un peu gâché et elle n'a plus de quoi s'offrir le coiffeur. Avant de rentrer chez elle, elle fait un détour par le supermarché. Au rayon parfumerie, elle hésite entre un blond cendré et un blond vénitien. Dans la soirée, elle se lave les cheveux, lit et relit la notice, applique la couleur, puis elle examine son corps nu, caresse ses bras menus, lisses, ses jambes fines, sa poitrine, c'est agréable. Elle ferme les yeux, les cheveux bouclés de Martial la caresse comme au premier jour, elle l'imagine, le désire. Doucement, ses doigts effleurent ses seins, elle continue, paupières closes encore et encore, puis soudain, elle sent une petite boule à l'intérieur du mamelon droit.

Elle palpe cette infime boursouflure, hésite, s'attarde avec effroi à nouveau sur cette petite masse dure, qu'est-ce que c'est, un kyste, un ganglion une tumeur bénigne, maligne ? Il ne manquait plus que cela... Sa mère, dont elle n'a fort heureusement plus de nouvelles, avait eu un méchant cancer du sein dont elle ne s'est jamais plainte, malgré la mutilation subie il y a une dizaine d'années.

A l'audience de la Cour, trois semaines plus tôt, Jacky s'était vanté d'avoir obtenu un témoignage de sa belle-mère en sa faveur. Pourtant, selon Céline, Magdeleine avait regretté son geste, et retiré son attestation. C'est pourquoi, au lendemain des plaidoiries, Agnès avait téléphoné au cabinet de son avocat pour démêler cette embrouille. La secrétaire l'avait réconfortée :

— Cette pièce, en effet, figure au dossier, mais maître Dessertines m'a dit que vous n'aviez pas à vous inquiéter, tout ira bien, votre mère a juste écrit que son gendre était un gros bosseur.

De toute façon, Agnès en a soupé de sa mère dont les reproches résonnent toujours à ses oreilles : — C'est toujours la même chose avec toi, calme-toi Agnès, t'as tort, t'es une tête de mule, sois souple pour une fois dans ta vie, ne divorce pas, pense à ta fille... En clair, pense d'abord à nous. Pas question

qu'elle lui parle de cette petite boule au sein. Pas question non plus d'inquiéter Jessica.

Tôt le lendemain matin, elle passe chez le docteur Dufour qui la reçoit avant sa consultation générale et lui prescrit une mammographie. Rendez-vous est pris à la clinique Paul Piquet, là où le père de Jacky a été soigné il y a cinq ans quand brusquement, à la fin de son déjeuner d'anniversaire il a piqué le nez dans son assiette, la tête dans le Saint-Honoré, Agnès a cru qu'il était mort... Jacky, les yeux injectés de sang, avait voulu foncer à l'hôpital, mais le Ricard avant l'apéro, le champagne pendant, puis le vin à table, rouge, le calva cul sec au dessert l'en avaient empêché, d'autant plus que sa mère, moins alcoolisée, hurlait au téléphone qu'on leur envoie illico presto une ambulance.

Encore six longs jours à se morfondre avant de pratiquer l'examen. Presque toutes les nuits, en sursaut Agnès se réveille, nauséuse, terrorisée, convaincue qu'elle a un cancer dont la responsabilité incombe à Jacky.

Céline l'a invitée à déjeuner dimanche, pendant que Didier passe la journée au foot avec ses jumeaux. Et dire qu'elle aurait pu la passer dans les bras de Martial avec qui elle échafaude futur possible...Mais elle doit rester d'une extrême prudence tant que le divorce n'est pas prononcé

— Que vais-je devenir, si j'ai une chimio ? Si je perds mes cheveux ? Moi qui commençais à faire des projets d'avenir ...C'est affreux ! Jessica partira vivre chez son père, avec Nadia ? Peut-être que Magdeleine emménagera chez eux ? Et Paco, qui s'occupera de lui ? Hein, Céline, t'aimes pas les chiens, et puis en appartement avec ton mari et les jumeaux, c'est pas possible. Je vais quand même pas le mettre à la SPA...

— Arrête de paniquer, t'es dingue, c'est sûrement bénin. Mange un peu. Je t'ai préparé des pâtes au basilic. Et ne t'inquiète pas, je t'accompagnerai à la clinique.

— T'en as de belles ! Tu sais que ma mère a subi l'ablation totale du sein droit ? Ma chère maman, tu t'en souviens, tu l'as bien connue, toi ! Elle qui s'est toujours vantée de s'être sacrifiée pour ses deux filles.

— Oui, je sais, tu m'as raconté combien elle était dure, jamais de geste de tendresse, jamais un mot gentil. Je l'ai compris le jour où tu m'as invitée après l'école chez toi pour regarder *Bambi* à la télévision. Nous avions onze ou douze ans, nous nous connaissions depuis peu de temps...

— Je m'en souviens comme si c'était hier, s'écrit Céline, et j'entends encore le cri déchirant de Bambi, perdu dans la forêt, qui appelle — Maaaaaman, Maaaaaman... Et, je me rappelle que tu t'es levée comme une bombe. Tu as brutalement coupé la télé et tu m'as révélé que tu entendais encore ta mère claquer la porte de votre pavillon au milieu de la nuit pour courir en chaussons sur la route après ton père, qui répétait : — Je me barre, fous moi la paix. Tu avais quatre, cinq ans à l'époque, si je me souviens bien...

— Oui, quatre ans et demi. J'ai passé cette nuit-là en larmes, à guetter le retour de ma mère, à écouter chaque crissement de pneu, chaque craquement de branche, en me disant qu'ils étaient peut-être partis pour de bon tous les deux et nous avaient abandonnées ma sœur et moi. Le matin, couchée en chien de fusil, glacée, j'ai été réveillée par le bruit de tasses choquées contre la pierre de l'évier. Je suis descendue en chemise de nuit. Ma mère, les yeux bouffis, le visage rouge, ne m'a pas jeté un regard, mais a hurlé avant de claquer la porte—
—Je pars au travail, habille-toi, dans une heure c'est l'école, débrouille-toi.

— Je sais ce que tu as traversé. Notre amitié est vraiment née à ce moment-là. Ta mère n'était pas commode, elle me fichait la trouille. Quand j'étais enceinte de Gabriel et Jean-Baptiste, j'ai souvent pensé que si Didier me quittait, ou que si je partais, jamais je ne l'empêcherais de voir les jumeaux. Je t'avoue aussi que jamais mes garçons n'ont vu *Bambi*. C'est trop sinistre pour des petits. Tu veux encore des pâtes ? Après, j'ai fait un clafoutis aux pommes...

La sonnerie Popcorn se fait entendre. Céline se lève, attrape son portable sur le coin du buffet, consulte l'écran.

— Rien, dit-elle. C'est le tien. Où est-il ?

— Dans mon sac. Là, derrière le fauteuil, passe-le-moi. Merde, un sms de Jacky !

Elle le lit à voix haute — Jessica en pleurs, suite engueulade avec moi et Nadia. Je te la ramène.

À peine après avoir embrassé Céline, elle fonce à Saint Clément. Par la fenêtre de sa cuisine, elle guette-le 4/4 de Jacky, bien décidée à lui demander une explication. Un quart d'heure plus tard, elle l'entend qui s'arrête mais le temps d'atteindre la porte d'entrée, il est reparti en trombe. Elle ouvre à Jessica, en larmes qui s'effondre sur la banquette du salon.

— J'en peux plus de cette Nadia, cette bouffonne... Hier soir, papa et elle sont allés chez Thierry et Karine, ils m'ont laissé seule. Ils sont rentrés au milieu de la nuit. Ils ont fait un boucan d'enfer, je me suis réveillée, ils avaient picolé, c'est sûr. Papa hurlait contre Karine parce qu'elle t'a fait un témoignage, il disait que tu lui as donné du fric en échange. Il gueulait aussi contre toi en disant que t'avais menti au tribunal, qu'il ne t'a jamais frappée de sa vie, t'avais tout inventé pour le faire plonger...

— Viens près de moi, murmure Agnès, les yeux embués, prenant Jessica dans ses bras. Je sais que c'est très difficile pour toi de vivre avec tes parents qui se déchirent. Je te demande pardon. J'ai eu beaucoup de chagrin quand tu m'as annoncé que tu voulais aller en pension en septembre prochain. J'aurais tellement aimé qu'on continue à vivre ensemble, toutes les deux...

Après un long silence, Jessica lui adresse le sourire craquant de l'enfant qui implore un câlin.

— Tu sais, finalement, je voudrais bien rester avec toi, mais t’as dit l’autre jour que quand les avocats ont plaidé, c’est terminé, on peut plus rien changer. Et puis tu m’engueules sec surtout depuis que papa s’est tiré.

— Écoute-moi, mon bébé, j’appelle maître Dessertines demain. On ne peut pas t’empêcher d’habiter avec moi.

Dès neuf heures du matin, Agnès téléphone au cabinet de l’avocat. Il est absent, comme toujours, quand elle a vraiment besoin de lui...

— Je vous passe sa collaboratrice, maître Sophie Lejarraga.

Une voix jeune, lui répond que Jessica doit écrire de toute urgence à la Cour d’appel pour exprimer sa volonté de renoncer à l’internat.

— Votre fille devra préciser si elle souhaite être entendue par la présidente et être assistée par un avocat d’enfant. Si vous voulez, je peux l’aider à rédiger cette lettre. Dès réception, la Cour d’appel rouvrira les débats pour statuer sur cette nouvelle demande.

Agnès envoie un sms à Jessica : « Viens te chercher à la sortie du bahut à seize heures trente, rendez-vous chez l’avocat qui nous aidera à faire une lettre. Bisous, ma puce. »

En pénétrant dans la salle d’attente de maître Dessertines, Jessica, intimidée, reste debout. Quelques instants plus tard, maître Lejarraga, jeune, menue, chaleureuse, vient la chercher pour la conduire au bout d’un grand couloir blanc à son bureau, petit mais ensoleillé. Sur la cheminée, une balance à plateaux en cuivre, des codes rouges empilés en désordre, sa robe d’avocate pendue à la crémone de la fenêtre, et au sol, une foule de dossiers épars qu’elle enjambe avec agilité pour s’asseoir derrière un plateau de verre.

— Jessica, tu as treize ans. Tu es donc largement capable de discernement pour que ta demande soit acceptée par la Cour, même si ton père s’y oppose. Tu

peux avoir ton propre avocat auprès de l'Antenne des mineurs de Paris. Tu peux aussi demander à être entendue par la Présidente, c'est un excellent magistrat qui t'écouterà avec beaucoup de bienveillance.

— Non, je veux pas aller au tribunal, ni voir un avocat et encore moins voir un juge. Je vais juste écrire que je veux rester toute la semaine avec maman et mon chien Paco. Je renonce à aller en pension. D'ailleurs je veux plus voir mon père. Nadia va accoucher dans deux mois, ils ne parlent que du bébé. Paraît-il que c'est un garçon, papa est vachement content. Et Nadia, elle m'engueule pour un oui ou un non.

— C'est la Cour qui tranchera sur le droit d'hébergement de ton père, mais tu devras le voir, passer des vacances avec lui. Même si aujourd'hui vos relations sont difficiles, c'est ton père et tu n'en auras pas d'autre. Les choses finiront par s'arranger après la naissance de ton frère.

— C'est pas demain la veille, réplique Jessica, le visage buté. Vous allez pas m'obliger à le voir de force ...

Maitre Lejarraga la raccompagne auprès d'Agnès qui, après avoir longuement occupé les toilettes, patiente dans la salle d'attente. Jessica pile devant la sempiternelle esquisse du magistrat ventripotent en train de ronfler en pleine audience.

— C'est marrant, dit-elle, on pourrait le faire en manga.

— C'est une gravure d'Honoré Daumier, un caricaturiste du XIX^e siècle qui croquait les gens de justice au prétoire, les avocats, leurs clients, les magistrats, les greffiers. Tu dessines, Jessica ?

— Un peu, genre graffitis, Street Art. Au fait, mon père va pas savoir que j'ai fait un courrier contre lui, j'espère !

— Bien sûr que si, mais ce n'est pas une lettre contre lui. Tu as le droit d'exprimer ta volonté, de dire avec qui tu souhaites vivre. Ton père, lui, a le droit de donner son avis à la Cour. Tu es sa fille, c'est normal.

— Mais il va encore plus me détester ! Ça me saoule.

Tourmentée, Jessica sort du cabinet, mais retrouve son sourire quand Agnès l'emmène faire les boutiques pour lui acheter le jeans et le blouson kaki qu'elle convoitait et qui lui donneraient l'audace d'aborder enfin Benjamin, scolarisé dans le même collège qu'elle.

— Merci, merci, maman chérie, t'es géniale, répète-t-elle en serrant sa mère dans une longue étreinte immobile qui semble durer des heures au point que l'une et l'autre tentent de ne plus respirer afin de maintenir la plénitude du moment.

— C'est toi mon bébé qui es super, je suis tellement heureuse que nous restions ensemble, répond la voix émue de la mère.

Six jours plus tard, Agnès s'assied dans la salle d'attente de la clinique ornée de sempiternelles plantes vertes en plastique et d'un vrai rhododendron assoiffé. Les visages sont graves, inquiets, à l'exception de celui d'une femme qui, concentrée, lit un roman. Une grosse tâche brunâtre sur le faux parquet flottant retient son attention. Tendue, elle regarde sa montre. Vingt-deux minutes qu'elle patiente. Elle lève la tête à chaque fois que la manipulatrice apparaît dans l'encadrement de la porte et prononce un nom qui n'est pas le sien, puis fonce aux toilettes vomir.

Enfin, son tour arrive. Quoi faire ? Retirer sa jupe, son pull, ses bottes puis son soutien-gorge dans la cabine. Elle aurait dû mettre des ballerines, tant pis. La voix nasillarde d'une jeune brune crachote, sans lui jeter un regard, qu'elle doit prendre deux radios de chaque mamelon, horizontale et oblique. Le sein

droit comprimé entre deux plaques, elle répète — Ne respirez plus, ne bougez plus, puis recommence la manip avec le sein gauche.

Agnès voudrait poser une ou deux questions, mais la technicienne, pressée et routinière, ne lui en laisse pas le temps. — Retournez dans la salle d'attente. Le docteur Jan Hase Zack va interpréter les clichés. On vous appellera.

Une demi-heure plus tard, Agnès est reçue par le médecin, vraisemblablement polonais, costaud, les cheveux en brosse. Sans lui tendre la main, il l'emmène dans une petite salle sombre.

— Je dois faire une échographie.

— Pourquoi ? Je ne comprends pas... On m'a rien dit, murmure-t-elle, atterrée.

— Parce qu'il est impossible d'évaluer avec certitude la nature de la masse décelée à la mammographie, la densité de vos seins est trop importante.

Agnès tente de scruter l'expression de son visage, mais il lui tourne le dos, concentré sur l'écran. Elle n'ose pas quémander une autre information, son pouls s'accélère, elle a envie de hurler. — Bon Dieu, qu'il dise quelque chose, son silence, c'est sûrement mauvais signe.

Brusquement, il fait pivoter son siège et les sourcils froncés, la regarde pour la première fois.

— Depuis combien de temps avez-vous découvert cette grosseur au sein droit ? Et pourquoi n'avez-vous pas consulté aussitôt ? Le cancer de votre mère fait de vous un sujet à risque. Le cancer du sein est le premier cancer chez la femme, il touche une femme sur huit. Manifestement, il y a une anomalie, une masse suspecte. Seul un examen histologique permettra de savoir s'il s'agit d'une tumeur bénigne ou maligne. Je propose donc de faire une ponction sous anesthésie locale, ce n'est pas douloureux. On la fait maintenant ?

A toute vitesse, elle essaie de se raccrocher à des images apaisantes mais se voit souffrir, décharnée, sans cheveux, distingue Jessica dans son blouson kaki sangloter à son enterrement. La chimio, elle n'en veut pas, elle déteste sa mère, elle hait Jacky. Rhabillée à toute vitesse, elle se précipite hors du petit bureau, se rue à l'extérieur de la clinique vers sa voiture quand elle s'aperçoit que son sac noir est resté dans la salle d'examen. Elle revient sur ses pas. Une secrétaire en blouse blanche pose sa main sur son bras :

— Venez, madame, le docteur Hase Zack veut vous parler.

Comme une enfant désemparée, elle la suit docilement, la tête vide les jambes flageolantes et se retrouve face au médecin.

— Je vous le répète, Madame, ce n'est pas douloureux. Je vais vous faire une anesthésie locale, puis je prélèverai des échantillons de tissus avec une aiguille fine. Respirez profondément, j'injecte d'abord le produit anesthésiant, puis j'effectuerai les prélèvements. Surtout, ne bougez pas.

Au bout de quelques minutes, Agnès l'entend bougonner :

— J'ai mis trop de produit, j'aspire seulement du liquide anesthésique, détendez-vous, je recommence.

Le sadique pour la seconde fois lui pique le sein, elle étouffe avec peine un cri.

— Voilà, c'est fini. Voulez-vous que la secrétaire téléphone à votre mari pour qu'il vienne vous chercher ? Merci de passer, avec votre carte vitale à l'accueil pour régler les honoraires.

Agnès va exploser, veut aboyer — connard j'ai plus de mari, mais la fatigue tombe brutalement sur ses épaules et la traîne jusqu'à sa voiture. Martial, au volant, inquiet lui ouvre la portière, essaie de parler d'un ton détaché :

— Alors, qu'est-ce qu'on t'a dit ?

— C'est pas bon. Le médecin m'a obligée à faire un écho. J'ai eu mal.

Incrédule, il répète pour masquer son ahurissement et l'empêcher de pleurer :

— Je suis là tout va bien, je suis là détends-toi, je suis sûr que tu n'as rien, l'échographie c'est juste pour te rassurer... Viens dans mes bras. On va s'en sortir. Nous sommes deux désormais.

Enfermés dans l'habitable clos, consolateur il pose sa tête dans le creux de son épaule, perçoit son souffle tiède, Agnès s'assoupit contre lui.

Après toutes les galères qu'il a traversées, les tempêtes au prétoire, les faux attouchements sexuels, tout ce bordel, Martial veut la paix, il veut Agnès vivante, divorcée, avec ou sans sa prestation compensatoire, de préférence avec, libre pour rebâtir, reconstruire ensemble...

Il a tout fait pour qu'elle gagne son procès, qu'elle accuse Jacky de coups et blessures, que le contrôle fiscal le dézingue, une manière pour Martial de se venger de son ex-femme ...et de faire plaisir à sa maman qui a toujours regretté Agnès...

Cela fait deux mois, quatre jours et six heures que Thomas ne lui a pas donné signe de vie depuis leur dernière tête à tête. Alice lui avait pourtant adressé un long mail le lendemain de sa visite, émue par ses confidences, son enfance volée, son divorce, le refus de ses fils de revoir leur père ... Durant trois heures, elle s'était acharnée à traduire son chagrin, à écrire, effacer, modifier, couper, coller, ajouter phrases, des mots, bonheur, complicité, attachement s'entremêlaient.

Tous les jours aux aguets, elle a attendu. Laconique, brutale, la réponse vient d'arriver : — Je crois qu'il est préférable de se séparer.

Dévastée, Alice lit et relit cette phrase. Est-ce un adieu définitif ou une trêve ? Une proposition ou sa décision ? Pourquoi n'a-t-il pas le courage d'écrire ou mieux, de lui dire en face — J'ai décidé de te quitter ? C'est sa psychanalyste qui l'influence ?

Elle allume la radio, marche à grands pas dans son salon, la cigarette aux lèvres— Cette fois, c'est clair, il a cessé de l'aimer, si toutefois il m'a aimée un jour... Il ne me pardonne pas ma dernière scène. Ma colère l'a fait fuir, il me jette... S'il m'avait laissé une chance, une seule, au lieu de se murer dans le silence...

Et puis cette fichue reconnaissance de dette désormais introuvable la taraude par moment.

Alice a beau savoir que c'est fini, elle ne peut s'empêcher de garder au fond d'elle-même une cruelle lueur d'espoir. Elle pianote un sms — je t'en prie, partons à Essaouira, Thomas je t'aime profondément. Ne gâchons pas tout.

En arrière fond la télévision du salon crachote une émission de musique classique, elle s'approche, reconnaît l'ouverture du fameux « Air de Figaro », du *Barbier de Séville*. Quelques instants plus tard, la voix grave de Bartholo s'élève dans la pièce. Alice se sent aussitôt rajeunir de quarante ans.

Alors étudiante en droit, elle habitait chez Paula qui terminait les Beaux-Arts, une jolie fille aux yeux étincelants, aux pommettes hautes, dont la silhouette androgyne plaisait aux garçons, aux filles et aux hommes mûrs.

Dans l'appartement familial déserté depuis peu par ses parents diplomates, en poste à l'étranger — deux cents mètres carrés au dernier étage, boulevard Saint-Germain — Paula improvisait des soirées arrosées et enfumées où une foule d'amis rigolos se pressait. Peu sûre d'elle, Alice passait des heures à essayer LA tenue qui la ferait appartenir au cercle, des stiletto pour atteindre un mètre soixante-huit une besace à franges en daim beige, simple mais très tendance, sans oublier les verres de contact à la place de ses lunettes cerclées d'écaille d'intello. Ses vingt ans lui donnaient l'assurance que tout était possible.

Chacun, un verre à la main, tirait sur sa cigarette ou son joint, appuyé au balcon dominant le zinc des toits parisiens. Un flot de paroles décousues s'échappait des pièces. Des peintres post-conceptuels, de futurs graffeurs, discutaient gravement, certains d'être bientôt des stars du supermarché de l'art. C'est alors qu'elle l'avait aperçu de dos, silhouette à la fois imposante et déliée. Elle avait fait malgré elle quelques pas dans sa direction. Soudain, il s'était retourné et l'avait regardée de la tête aux pieds. Elle avait rougi, il avait souri et s'était approché. Elle a oublié ce qu'ils s'étaient dit jusqu'au moment où il s'était penché vers elle :

— Il faut absolument que je rentre. Si tu es libre demain après-midi, je t'invite à Garnier, à l'italienne du *Barbier*...

Devant son air interloqué, il avait précisé, en prenant la main d'Alice dans les siennes :

— Je suis un ami du père de Paula. Je répète en ce moment à l'Opéra Garnier *Le Barbier de Séville*, où je joue Bartholo.

Alice s'était couchée très agitée, en tentant d'ajouter quelque chose de nouveau à l'image qu'elle conservait de lui mais, ses traits restaient flous, son visage comme embrumé.

Au petit matin, oppressée et euphorique, elle avait essayé de se remémorer l'opéra de Rossini. Elle se souvenait seulement que Bartholo était le vieux tuteur de Rosina, et qu'il la séquestrait. En début d'après-midi, elle avait laissé un mot à Paula — je file à un rendez-vous, je ne sais pas à quelle heure je rentrerai, ne m'attends pas pour dîner, et elle avait pris le métro. Arrivée avec plus d'une heure d'avance, elle avait monté les marches quatre à quatre. Les grandes portes étaient fermées. Alice avait fait le tour du bâtiment en courant comme si elle allait rater un avion. Enfin, devant l'entrée des artistes, elle était tombée sur un gardien qui finissait sa cigarette. Attendri par son air affolé, il l'avait laissée entrer et l'avait même guidée jusqu'à la salle en lui ordonnant de ne pas faire le moindre bruit.

Sur le plateau, le metteur en scène fustigeait une chanteuse sans maquillage, qui portait un jupon à arceaux par-dessus sa robe indienne. Un homme les avait rejoints, l'orchestre s'était mis à jouer, aussitôt interrompu parce que le baryton ne respectait pas le marquage au sol. Mouvements d'humeur sur le plateau, mouvement d'humeur dans la fosse, le chef d'orchestre ne se gênait pas pour maugréer. Alice cherchait Bartholo du regard. Comme il était invisible, elle avait levé les yeux vers le plafond et admiré l'immense fresque de Chagall. Lorsque l'orchestre avait repris, Bartholo était alors apparu, vêtu d'une courte veste noire cintrée et d'un jean. Face à Rosina, sa jeune protégée, vêtue à l'espagnole, il avait exprimé d'une voix grave, puissante, vibrante, les affres

de la jalousie. Alice l'écoutait, subjuguée, lorsque le duo s'était brusquement tu : Rosina avait fait tomber sa partition.

La scène avait été reprise, puis une autre scène et encore une autre, puis l'acte entier, sans doute, avant que le metteur en scène remercie tout son petit monde. Sans doute averti par le gardien, Bartholo était venu chercher Alice et sans un sourire, sans une poignée de main lui avait proposé d'aller prendre un verre dans un café voisin.

Elle se souvient très bien de ce moment-là. Elle l'observait à la dérobée, des cheveux drus, très bruns, des yeux graves, un petit bouton de fièvre au-dessus de la lèvre supérieure, des mains courtes et carrées, un calme impressionnant. Il devait avoir vingt-cinq ans de plus qu'elle, mais cela lui était absolument égal. Elle aurait voulu tout savoir de lui, s'il était marié, séparé, s'il avait des enfants, et combien, mais elle n'osait pas l'interroger.

Avec un fort accent canadien, par bribes il parlait en détachant les mots. Quand il ne se produisait pas aux États-Unis, en Allemagne ou au Brésil, il vivait à Montréal. Après la France, il partirait pour le Japon, chanter *La Chauve-Souris* et *Les Contes d'Hoffmann*. Il ne lui avait posé aucune question, sauf pour lui demander son prénom. Après avoir bu d'un trait son ballon de vin rouge, il s'était brusquement levé.

— Je dois m'en aller. Tu as quelque chose pour écrire ?

Elle lui avait prêté son stylo, le temps qu'il note, au dos du ticket de caisse, son nom, celui de son hôtel et son numéro de chambre. Puis d'un bond, il avait lâché en s'enfuyant — Appelle-moi.

Elle avait payé les consommations et quitté le café, marché longuement, habitée par sa voix, son corps, son regard. Marié ou non, elle s'en fichait, elle le désirait éperdument. Elle n'avait rien dit à Paula, qui d'ailleurs devait faire la fête ailleurs, puisqu'elle avait retrouvé son mot en rentrant.

Le lendemain matin elle l'avait appelé. Pas disponible, elle avait laissé un message. Un quart d'heure plus tard, il la rappelait pour lui donner rendez-vous le soir même à son hôtel, près de la Bastille. Alice avait frappé timidement à la porte de sa chambre. Sans un mot, il l'avait déshabillée, retiré sa robe, son soutien-gorge, sa petite culotte, caressée longuement son sexe puis pénétrée brutalement.

Dans les mois qui avaient suivi, à chacun de ses passages à Paris, Bartholo et elle se retrouvaient emplis de désir, de cris, d'éblouissement mutuel. Aucune question, pas d'engagement, pas de promesses, rien que cette passion violente. Puis, du jour au lendemain, il n'avait plus donné signe de vie. Alice avait compris qu'elle ne le reverrait plus. Pourtant, quand elle entend son timbre de voix chaud et sensuel, comme ce soir, elle sent encore l'odeur de sa peau, la caresse de ses mains sur son corps.

Un sms de Philippa, intermittente de l'amitié, l'arrache à sa nostalgie — Suis archi bookée, pense fort à toi, suivi d'éternels émoticônes vraiment bébêtes.

Alice lui en veut comme elle en veut, ce soir, à la terre entière. Son seul refuge est, comme d'habitude, de plonger dans ses dossiers. Elle décide de se préparer un café, enfiler un jeans et un chandail tranquille, pour peaufiner le divorce des époux Leblanc. Après avoir relu les dernières conclusions-fleuves notifiées par voie électronique, elle se penche sur les attestations produites par les deux parties. Elle découvre le témoignage surprenant de Magdeleine en faveur de son gendre. Manifestement Jacky, a soudoyé sa belle-mère, ce qui donne un point supplémentaire à Agnès. Elle étudie ensuite celles de Karine et de Sonia qui prouvent sans conteste l'adultère de Jacky.

Elle poursuit par la longue déposition de Céline témoignant de la triste enfance d'Agnès, ses galères pour avoir un bébé, la cruauté de Jacky et brosse pour finir le portrait glacial de Magdeleine. Elle rapporte la phrase que la mère n'a cessé de rabâcher à sa fille, comme une preuve incontestable de son bon droit –

– Tu as tort, puisque tout le monde est d'accord, nous sommes, ta sœur et moi, du même avis. Ce propos pétrifie Alice, qui l'a aussi maintes fois entendue de sa propre mère. Elle se sent proche d'Agnès, elle va l'aider de son mieux, comme une petite sœur...

Alice termine par les violences conjugales établies par deux certificats médicaux, nullement contradictoires. Ils attestent des coups reçus de manière irréfutable. Bien qu'il n'y ait aucun témoin de la rixe, et que le mari nie les faits, elle retient que Madame Leblanc n'a jamais varié dans ses déclarations, particulièrement circonstanciées.

En conclusion, Madame la présidente Labruyère confirme le prononcé du divorce aux torts exclusifs du mari, alloue à l'épouse, à titre de dédommagement la somme de quatre mille euros euros à laquelle s'ajoute la même somme pour réparer son préjudice moral.

Au titre de la prestation compensatoire, la rupture du mariage est à l'origine d'une disparité dans les niveaux de vie des époux, restés unis quatorze années. Il est patent que le salaire de Madame Leblanc au sein de l'entreprise est bien inférieur à celui qu'elle aurait perçu au regard d'un projet commun d'entreprise et qu'elle a contribué de façon conséquente au développement de la société de son époux. Monsieur Leblanc est gérant unique d'une EURL florissante dont le chiffre d'affaire, au lieu d'être en constante progression, a curieusement baissé.

Dans ses conclusions, maître Dessertines explique que le fisc a révélé une fraude importante de la part du mari visant à détourner des sommes en numéraire, ce qui corrobore les nombreuses factures réglées en espèces. De Monsieur Leblanc s'octroie des dividendes de cent mille euros depuis trois ans.

En conséquence, Alice énonce que la prestation compensatoire sera constituée non seulement par l'abandon des parts du mari dans la propriété indivise de

Saint Clément mais également par l'octroi d'un capital complémentaire à hauteur de soixante-quinze mille euros. Mais, après réflexion, elle estime que ce n'est pas assez. Maître Dessertines sollicite cent vingt mille euros. C'est trop, un peu trop, mais...elle veut aider cette pauvre Agnès, alors elle arbitre à ... quatre-vingt-quinze, non, quatre-vingt-dix mille euros. C'est bien, d'autant que son avocat va lui demander dix pour cent d'honoraires, ou au moins huit pour cent.

Concernant l'enfant mineur, Alice vient de lire la lettre de Jessica arrivée in extremis. Elle est soulagée que l'adolescente renonce à l'internat, d'autant qu'elle subodorait les manœuvres du père pour qu'elle renonce à vivre chez sa mère. Elle augmente la contribution mensuelle du père à quatre cent cinquante euros étant précisé qu'il hébergera sa fille une fin de semaine sur deux.

Le dos raide, la nuque endolorie après trois heures passées devant son ordinateur, Alice s'étire. Le silence de Thomas l'opprime, son sang cogne contre ses tempes, elle respire profondément, fume une cigarette, écrase son mégot dans la soucoupe de sa tasse à café, relit l'arrêt auquel elle vient de mettre un point final.

— J'ai un peu, beaucoup, chargé la barque du mari, soupire-t-elle, mais, cette femme désormais abandonnée doit se reconstruire, trouver du travail alors que lui se la coule douce avec une maîtresse sur le point d'accoucher. Suis-je impartiale ? Pas vraiment, mais je ne supporte plus les maris tricheurs, menteurs, arrogants...

D'un clic, elle envoie l'arrêt à sa greffière pour qu'elle le mette en forme. Demain après-midi elle passera à la Cour soumettre à ses assesseurs la décision.

Avant de s'endormir et de mettre son portable sur silencieux, elle découvre un sms — Je suis paumé, perdu, je suis ok, il faut changer d'air, suis libre quatre

jours la semaine prochaine, partons au Maroc. Peux-tu t'occuper de l'avion et de l'hôtel ? Bisous.

La veille du départ Alice s'octroie une pause shopping, une tunique longue en coton bariolée avec un maillot une pièce coq de roche qui mettra en valeur son teint mat et ses yeux havane.

Le soir, Thomas venu coucher chez elle, semble détendu, adouci, a mis le couvert, débouché une bouteille de bourgogne qu'il a apportée ainsi qu'une quiche et une salade de fruits.

--Ne bouge pas mon Alice, je m'occupe de tout, on va dîner, se coucher de bonne heure car l'avion décolle tôt demain matin.

Après le repas il débarrasse pendant qu'Alice médusée, part se démaquiller. Au lit, Thomas la prend dans ses bras, se serre contre elle, elle n'ose pas respirer de peur de perdre cet instant. Jamais il ne l'a regardée comme ainsi...

La chambre luxueuse donne sur un golf magnifique, et somme tout inutile, puisque ni l'un ni l'autre n'y joue, et en arrière-plan, la mer, le vent. Le soir, au cœur de la Médina, main dans la main ils cherchent un troquet en déambulant dans des ruelles traversées par des maisons blanches et bleues. La conversation est légère, le vin coule dans la gorge d'Alice dont le visage est rougi par méchant un coup de soleil, les rires fusent au milieu des sujets politiques et de quelques faux semblants. Ils font l'amour presque toutes les nuits, retrouvent leurs gestes passés, Thomas bronzé est redevenu l'homme rencontré il y a onze ans. Il n'a pas vieilli, contrairement à elle. On ne lui donnerait pas cinquante-huit ans, les rides autour de ses yeux renforcent encore son charme. Déroutée par ses efforts, toujours un peu sur la défensive, et jalouse, elle s'interdit de parler de l'avenir. Alice s'en veut d'avoir douté de son attachement, regrette toutes les mauvaises paroles qu'elle lui a lancées et, à la fin du séjour, commence à lâcher prise.

Dernier jour de vacance, le temps est ensoleillé, la brise souffle sur la mer, comme souvent à Essaouira. Avant le petit déjeuner, Thomas s'est isolé un bon moment dans le jardin pour téléphoner. Alice perçoit quelques bribes —Oui, oui Laura, j'arrive demain, je te le promets. Sidérée, elle se rapproche et distinctement entend —Je te jure Emma, je te le jure, à demain. Oui, mon petit amour...Bisou, mon Emma. Revenu à table, la bouche mordant un croissant, il marmonne :

—Ne te vexe pas, mais cette tunique longue que tu portes tous les jours à la piscine, ne te va pas.

—Ah bon, lâche-t-elle d'un ton faussement détaché, le regard assassin caché derrière ses lunettes de soleil. Le vent porte, je t'ai entendu avec Emma et ...

—Oui, ma petite nièce Emma a de gros problèmes de santé, elle sort de l'hôpital et mon frère Erik m'a fait promettre que, dès que nous atterrirons, je foncerai la voir chez lui.

La routine parisienne reprend, dossiers, audiences... Le premier dimanche du mois, Philippa avec ou sans mari, Enzo avec ou sans copain, Alice avec Thomas, se retrouvent au cours d'un dîner pizza chez l'un ou l'autre.

—Incroyable s'écrie Thomas, j'ai lu que les condamnations pour viols ont chuté d'environ quarante pour cent alors que la parole des femmes s'est fort heureusement libérée. Alors que font les magistrats ?

—C'est vrai nous correctionnalisons depuis longtemps les dossiers de viol compte tenu de l'engorgement des Cours d'assises et il y a beaucoup de classement sans suite pour défaut de preuve, répond Alice, ayant toujours à cœur de défendre sa corporation.

—C'est dingue je croyais que le recours systématique à l'ADN apportait une preuve intangible, et que les plaintes augmentaient sans cesse, s'exclame Enzo.

— Moi aussi, dit Philippa, debout pour aller dans sa cuisine chercher un vacherin glacé — certains hommes politiques en font d'ailleurs les frais...

—La preuve infaillible c'est une empreinte, un poil, du sperme, mais, souvent tu n'as rien, pas d'aveu, que les souvenirs embrouillés de la victime, alors tu classes l'affaire et tu relâches le type, rétorque Alice en vidant son verre de vin.

—Oui, oui, mais c'est toujours les mecs qui trinquent avant de faire la preuve quasi impossible que la femme n'était pas vraiment consentante. Les femmes sont terribles, nous embobinent, elles veulent tout, exigent tout, assène Thomas, brusquement en colère. Vous voulez tout, l'amour avec un grand A, tous les jours, toutes les minutes, toutes les secondes, c'est éreintant, n'est-ce pas Alice ?

—Il est tard, nous allons rentrer, bafouille-t-elle, debout, pour briser le silence des amis ahuris qu'elle embrasse en toute hâte.

Dans la voiture tassée sur le siège passager, elle attend que Thomas s'excuse.

—Attention, hurle -t-elle, alors qu'il bifurque à vive allure dans une rue à contre sens.

—Tu me stresses, maugrée-t-il avec une expression de raillerie hostile.

Arrivée devant son pâté de maisons, en une seconde Alice sort du véhicule, claque la portière, s'engouffre les dents serrées dans son immeuble, puis, dans l'ascenseur.

Dans le salon du pavillon de Saint Clément, Paco est réveillé en sursaut par les cris de joie d'Agnès, les yeux rivés sur le compte-rendu du laboratoire d'analyses.

« Mammographie chez une patiente de 39 ans : on note dans les antécédents l'atteinte de la mère (ablation du sein droit). Petit ganglion intra mammaire droit. Absence de lésion mammaire suspecte. Docteur Hase Zack. »

Une bonne nouvelle n'arrive jamais seule. Une heure plus tard maîtresse Dessertines téléphone à Agnès et tout fier, lui annonce :

— Bingo, total succès, non seulement vous êtes désormais propriétaire du pavillon, mais je vous ai obtenu un capital de quatre-vingt-dix mille euros et huit mille euros de dommages-intérêts pour les préjudices que Jacky vous a faits subir. Et vous qui sembliez ne plus croire en la justice...

— Oh, maître, ne dites pas ça, j'ai toujours eu totalement confiance en vous. Bravo, mille fois bravos. Je vous remercie, merci...

— Attendez, ma petite Agnès, ce n'est pas tout ! Figurez-vous qu'il y a trois semaines, quand la lettre de Jessica a été versée au dossier de la Cour, maître Bourlinge m'a appelé. Je ne vous ai pas raconté ça, je ne voulais pas vendre la peau de l'ours, mais elle m'a dit que son client, éreinté par son contrôle fiscal, avait décidé de jeter l'éponge, il réclame juste un simple un droit d'hébergement pour Jessica et renonce à ce qu'elle aille en pension. Non seulement la magistrate en a pris acte, mais elle a maintenu à quatre cents euros la contribution de Jacky pour votre fille. C'est sûr, la partie était très délicate avec toutes les conneries de votre mari, et je vous l'ai toujours répété, il fallait

me faire confiance. Cette juge a horreur des entourloupes, elle a repris l'intégralité de mes arguments, je l'ai convaincue, c'est un gros succès, un résultat inespéré. Heu, et, comment dire, heu, je voulais vous suggérer de me verser un honoraire de résultat.

— Ah bon, vous ne me m'en aviez jamais parlé avant la plaidoirie, ça serait combien ?

Après avoir raccroché, Agnès se dit, c'est tout vu, elle n'a aucune intention de puiser dans son compte épargne, Dessertines l'a déjà beaucoup ponctionnée avec ses provisions multiples. Elle décide d'aller chez le coiffeur, en chemin elle s'arrête à la cathédrale pour brûler un cierge, Dieu n'est pas un ingrat et a su reconnaître le bon grain de l'ivraie. De retour chez elle, elle réserve une table pour deux au *Clos des Jacobins*, le meilleur restaurant de Sens. — Trop contente, je suis trop contente, se répète-t-elle. Souriant à son reflet dans le miroir de la salle de bains, le robinet du lavabo goutte d'une façon lancinante, les joints sont à refaire. — Ce pavillon est vraiment trop moche, pense-t-elle tout en se maquillant, demain, je fais le tour des agences, pour le mettre en vente. C'est top, j'ai gagné, Jacky s'est fait laminer, il va falloir qu'il bosse dur pour élever son quatrième même et si ça se trouve, Nadia va le larguer d'ici deux ou trois ans, il a quand même dépassé la soixantaine !

Sous sa jupe courte, un bustier et ses sous-vêtements noirs en dentelle, des escarpins à talons hauts qui lui compriment toujours les orteils, elle est enfin prête à faire la fête, griffonne en vitesse un sms à Jessica partie dormir chez Mounir, — À demain ma puce, super, le juge est ok pour qu'on reste ensemble, si tu as faim à midi, pizza au congélo, le soir on fait la fiesta. Il est où, mon sac, elles sont où, mes clés de la voiture ? Une caresse à Paco et hop, la voilà en route.

— Alors, heureuse ? Tu as bien manœuvré, bravo, champagne, fait Martial en trinquant avec elle.

C'est du Bollinger, la marque que Jacky se faisait livrer à prix cassé grâce à une de ses combines.

— NOUS avons bien manœuvré ! Sans toi, je n'y serais jamais arrivée. Génial, ton idée de déclencher un contrôle fiscal et de photocopier la double comptabilité Jacky, ça l'a fichu à terre. Quand je pense que j'ai le pavillon et en plus, un capital de quatre-vingt-dix mille euros, j'en reviens toujours pas. Elle est super, cette magistrate. Je suis sûre que même mon avocat, il ne s'attendait pas à autant de pognon et je n'ai pas l'intention de lui régler encore des honoraires. C'est toi et moi qui lui avons mâché tout le boulot. Je lève ma coupe à la santé de cette femme !

— Moi, je lève ma coupe à ta santé, à notre avenir, réplique Martial profondément heureux. Il se lève, contourne la table, lui embrasse amoureusement les lèvres, caresse ses cheveux. Il a très envie de lui faire l'amour.

Agnès sourit. C'est l'instant de lui dire la vérité.

—Ce qui compte maintenant, c'est toi et moi, et je voudrais t'annoncer que...

—Oui, l'important, c'est nous, renchérit Martial avec son air espiègle, secouant ses cheveux bouclés. Tous ces mois à nous cacher, à vivre dans la clandestinité, quand j'y pense... Maintenant, on peut enfin vivre au grand jour, acheter une maison, prendre un chien, un berger des Pyrénées j'en ai toujours rêvé. Il s'entendra bien avec Paco. Nous avons de l'argent, enfin, toi, t'as de l'argent...

Agnès se racle la gorge, prend une grande inspiration

— Oui à nous, à notre avenir, bafouille-t-elle.

Elle lui avouera plus tard que son test Clear Blue est positif...

Le portable d'Alice sonne, la photo de Pauline, la fille de Philippa s'affiche.

— Alice, je viens de me faire larguer salement par Abel. T'es chez toi ? Je peux passer ? Faut absolument que je te parle.

Quand Pauline était ado, des disputes fracassantes jaillissaient avec sa mère et elle venait souvent se réfugier chez Alice. Lorsqu'elle a pris son indépendance, ses visites se sont espacées, mais sa filleule a gardé l'habitude de l'appeler pour lui raconter sa vie, son travail, ses amours. Touchée par cette confiance qui lui donnait autrefois, l'espace d'un instant, le regret de n'avoir pas eu d'enfant, Alice sourit intérieurement en se rappelant leur dernier échange, il y a quelques mois. Pauline lui avait parlé de son nouveau job auprès d'un homme politique qui l'avait sélectionnée : — Il m'a scoutée il y a maintenant un an et je brainstorme pour lui toute la journée afin d'avoir du feedback, je checke les fakes news, j'essaie d'améliorer les process du QG.

Ce à quoi elle avait répliqué : — Si je comprends bien, tu as été recrutée par ton boss entouré des premiers de la classe pour débusquer toutes les saloperies étalées sur son compte ?

— Viens quand tu veux, ma grande, je ne bouge pas, je t'attends. Je suis seule.

Une demi-heure plus tard, Pauline, blonde, allure trendy, des yeux malicieux plus gris que bleus qui lui donnent l'air étonné d'un lutin, des pommettes saillantes, des jambes à avaler des kilomètres, arrive, défaite. Elle s'affale sur le fauteuil du salon recouvert du tissu à losanges, écrasant au passage un paquet de cigarettes.

— Aujourd’hui, les mecs ne veulent plus s’engager. Il m’a présentée à ses parents, il est venu à la maison, maman l’a trouvé très bien, exception faite qu’il n’est pas catho, et papa lui a sorti son petit couplet — Vous faites quoi dans la vie ? bref, tout roulait, on parlait mariage, et ce matin, devine, au petit déj, Abel me déclare de but en blanc – Tu étais attachante, puis attachiante, maintenant tu es carrément chiante, je me casse, tu peux garder l’appart, la caution..

— Alice, tu fumes encore !!! Bref, tu vois le tableau ! Maman, comme d’habitude, est injoignable, affairée à quoi ? On n’en sait rien. Tu la connais...

— Oui, comme si je l’avais faite !

— Tu sais qu’elle s’est fâchée avec mon frère ? Ç’est nul, sa dernière trouvaille a été de lui souhaiter son anniversaire sur Facebook ! Bref, j’ai une amie qui s’est fait larguer elle aussi, alors que la cérémonie de mariage avait lieu le lendemain. La galère, la totale, la vraie de vrai ! Elle poursuit une thérapie brève avec une femme super qui pratique la transe générative, beaucoup plus créative que l’hypnose éricksonnienne. Tu connais ? C’est ouf, j’ai 29 ans, a good job, envie d’un enfant, je croyais qu’avec Abel c’était sérieux, nous vivons ensemble depuis près de deux ans et il me balance comme on jette un mégot dans le caniveau. C’est dégueulasse, les mecs sont des inconscients, des dégueulasses...répète-t-elle avec un débit de mitraille.

— Écoute ma Pauline, c’est la vie qui est parfois dégueulasse. Tu n’y peux rien. La séparation, le sentiment d’abandon, tu dois y faire face, continuer à mettre un pied devant l’autre. Tu n’as pas le choix, ma toute belle. Tu n’as pas été aimée comme tu méritais de l’être, poursuit-elle avec des intonations réconfortantes, et c’est rude parce que je sais combien tu es généreuse, drôle, sensible. Tu es la fille que j’aurais voulu avoir. J’aimerais pouvoir te consoler, avoir une baguette magique pour chasser ton chagrin. Sache que je serai

toujours là pour toi, jour et nuit... Viens dans mes bras. Tu restes dîner ? Tu veux aller au resto ? Tu vas dormir à la maison ?

— Je préfère que tu me prépares un petit plat. Je n'ai pas très faim, tu t'en doutes...mais soif.

Elles s'installent dans la cuisine. Pauline ressemble de plus en plus à sa mère. Tandis qu'Alice décongèle un risotto aux asperges vertes, Pauline ouvre une bouteille de vin blanc et boit goulument plusieurs gorgées.

— J'ai envie de me torcher ce soir ... Alors, t'en penses quoi, de la transe générative ? demande-t-elle en remplissant à nouveau les verres.

— Tu as raison de faire une thérapie brève si tu en ressens le besoin, mais il faut dédier du temps à la tristesse, à la solitude, à la mélancolie. Beaucoup d'amis te diront — Secoue-toi, amuse-toi, sors, mais le temps du deuil est précieux. Jadis, un crêpe noir sur un vêtement ou un bandeau noir sur une porte cochère frappé aux initiales du défunt signifiait que chacun respectait la tristesse de ses intimes. Cette ancienne coutume a disparu, heureusement, mais j'en ai retenu qu'il est important de consacrer du temps à son chagrin. Il faut que tu marches à ton rythme, que tu berces ta douleur dans tes bras, que tu essaies de jouir du moment présent dans sa plénitude sans te préoccuper du lendemain. Pose-toi un moment. C'est en toi et pas dans le regard des autres, ni dans la compétition, que tu retrouveras la capacité d'aimer à nouveau. Là-dessus, ma belle petite fille, ressers-nous un dernier coup à boire.

Après le départ de Pauline vers minuit, Alice met un peu d'ordre dans la cuisine, puis en passant dans le couloir elle s'arrête devant le portrait que Vincent lui avait offert durant leur mariage. Vingt ans auparavant, elle avait trouvé cette idée de cadeau originale avant d'éprouver une vague crainte. Elle se souvient qu'après de longues séances de pose muettes, interminables, son visage était enfin apparu dans un camaïeu de couleurs chaudes, ambrées. Subtil

mélange d'ocre, de jaune brun, d'orange et d'aplats bleu profond, la toile révélait une femme de caractère, tournée de trois quarts, aux longs cils recourbés, au teint mat et éclatant, à la bouche charnue. L'expression du regard était si grave, si profonde, qu'Alice saisie avait frissonné, la gorge nouée.

Ses amis, interloqués avaient jugé ce portrait peu ressemblant. Ce n'était pas *leur* Alice, toujours espiègle, pétillante... À les entendre l'artiste n'était pas à la hauteur. Au lendemain de sa rupture avec Vincent, elle avait décroché le tableau du mur du salon pour le remiser au bout du couloir afin de croiser le moins possible ce double mélancolique qui lui faisait un peu peur.

—Ç'était quand ? Vraisemblablement l'hiver 1990. Elle ressent encore sur ses épaules le froid humide de l'atelier près de Cargèse, à peine meublé, au sol glacial. En réalité la toile porte la mention : « À Alice - Été 1994 ». Elle aurait juré que c'était l'hiver, mais elle a beau chercher dans sa mémoire un ciel bleu, une chaleur étouffante, elle ne ressent que la froidure hivernale. Etonnée ses yeux fixent longuement son visage sur la toile, émue, elle commence à aimer cette femme qui désormais lui tiendra compagnie dans sa chambre.

Avant de rejoindre sa nuit de sommeil, Alice entasse les vêtements de Thomas dans deux valises, puis fourre dans un sac de voyage ses affaires de toilette, ses livres, son ordinateur, ses lunettes... En faisant le tour des pièces pour s'assurer qu'elle n'a rien oublié, elle découvre au fond d'un tiroir de la commode le pull en cashmere bleu nuit qu'elle lui avait offert l'année précédente, pour son anniversaire. Elle l'enfile, se glisse sous le duvet.

Sa colère s'en est allée laissant place à une tristesse tranquille. Quelque chose de nouveau émerge.

Au petit matin, apaisée, elle se réveille, le ciel est gris pâle, teinté de rose. C'est samedi, elle a toute la journée devant elle pour ranger sa bibliothèque... Après tout, pourquoi Sartre ne continuerait il pas de loucher sur Tintin ?

D'une voix calme, posée, elle prend soin d'articuler sur la messagerie de Thomas — Tes affaires sont prêtes, rangées dans deux sacs, appelle-moi pour venir les récupérer.

Elle descend à la pharmacie du coin, son mobile dans la poche de sa doudoune réversible bleu marine, son portemonnaie dans l'autre. Trois appels inconnus s'affichent sur l'écran...

Thomas, hôpital Henri Mondor ... tout s'embrouille dans sa tête. Philippa, qu'elle vient d'appeler en urgence, passe la chercher avec sa voiture. A toute vitesse, hagarde elle enfle son manteau. Dans l'ascenseur elle s'aperçoit qu'elle a oublié de lui prendre un pyjama. Tant pis. Elle lui en rapportera un demain. Elle s'engouffre dans le véhicule.

— Je ne sais pas grand-chose. L'infirmière m'a dit avoir retrouvé ma carte de visite griffonnée « Personne à contacter en cas d'urgence. » et elle a ajouté, Thomas s'est fait renverser par une moto qui roulait à vive allure alors qu'il traversait vers minuit dans une rue de Saint Maur des Fossés. Il aurait un trauma crânien et une jambe cassée, je n'en sais pas plus. Fonce.

— Mais qu'est-ce qu'il fichait là-bas ? Ne t'inquiète pas, avec mon GPS nous y serons dans vingt minutes.

— Arrête ta radio, je voudrais prévenir Enzo. Moi aussi, j'ignore pourquoi il était à Saint Maur des Fossés... Depuis notre dîner pizza chez toi, dimanche dernier, il avait picolé, nous nous sommes engueulés, tu t'en doutes, je ne l'ai plus revu. Si cela ne t'ennuie pas, ma chère Philippa, je préfère monter seule à sa chambre pour nos retrouvailles, chuchote Alice, ses doigts agrippant l'ouverture de la porte.

Lorsqu'elle descend de voiture elle entend sa voix — Bien sûr, va consoler ton amoureux...

A l'accueil, Alice demande le numéro de la chambre de Monsieur Kowalski.
—C'est au 3ème étage, Bâtiment 2, il vient de remonter du bloc, tout va bien, plus de peur que de mal. C'est la chambre 67.

Essoufflée, en sueur, elle se perd, serpente dans un long couloir, débouche dans un service, prend l'ascenseur, appuie sur le bouton 3. Désorientée elle interroge une aide-soignante qui passe par là ou peut-être une infirmière, elle n'en sait rien —à droite, tout au fond du couloir, Monsieur Kowalski a déjà de la visite. A son chevet sa femme et ses trois enfants sont auprès de lui.

—Pardon, je n'ai pas compris, qu'est-ce que vous dites ?

—C'est la chambre 67 Monsieur Kowalski, je vous accompagne, si vous voulez mais, faut attendre car y'a déjà sa femme, ses deux grands fils et sa petite dernière, Emma, une gamine bien espiègle qui court dans tous les couloirs.

Foudroyée, explosent dans la tête d'Alice les confidences passées de Thomas.

— Depuis près de sept ans, mon ex-femme et moi n'avons plus aucun contact, c'est le silence total, et, depuis, mes garçons ne veulent plus me voir.